This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Gift of

Mrs. C.G. Allen

STANFORD
UNIVERSITY
LIBRARIES

DRAKE

DANS

LA POÉSIE ESPAGNOLE

(1570-1732)

THÈSE

pour le doctorat d'Université
présentée à la Faculté des lettres de l'Université de Paris

PAR

John Arthur RAY
M. A. de l'Université de Yale.

PARIS

1906

C G Allen

cf Quién es Ella Garner p 62

DRAKE

DANS

LA POÉSIE ESPAGNOLE

(1570-1732)

DRAKE

DANS

LA POÉSIE ESPAGNOLE

(1570-1732)

Braga (Theophilo). — *Manual da Historia da Litteratura portugueza.* O Porto, 1875, in-8.

Cairasco de Figueroa (Bartolomé). — *Templo militante, flos santorum, y triumphos de sus virtudes. Dirigido á ... Don Phelipe N. S. Tercero deste nombre,* 4 pt. Lisboa, 1613-18, in-f°.

Caro de Torres (Francisco). — *Relación de los servicios que hizo á Su Magestad del Rey Don Felipe Segundo y Tercero, Don Alonso de Sotomayor, del ábito de Santiago y comendador de Villamayor, ... Dirigida al Rey Don Felipe III ... por el licenciado Francisco Caro de Torres.* Madrid, 1620, in-4. Réimprimé par D. Diego Barros Arana dans la *Colección de historiadores de Chile,* t. V. Santiago, 1864, gr. in-8.

Castellanos (Juan de). — *Elegías de varones ilustres de Indias,* 1re partie. Madrid, 1539, in-4. Les 1re, 2e et 3e parties se trouvent dans la *Biblioteca de Autores Españoles,* t. IV. La 4e partie, dans la *Colección de Escritores Castellanos,* t. XLIV, XLIX.

Castillo (Pedro-Agustín del). — *Descripción histórica y geográfica de las islas de Canaria.* Santa-Cruz de Tenerife, 1848, in-8. Composée avant 1737.

Cervantes Saavedra (Miguel de). — *Obras.* Madrid, 1846, in-4. *Biblioteca de Autores Españoles,* t. I.

Corbett (Julian-C.). — *Drake and the Tudor Navy with a history of the rise of England as a maritime power.* London, 1898, 2 vol. in-8.

Durán (Agustin). — *Romancero general.* Dans la *Biblioteca de Autores Españoles,* t. X et XVI.

Ercilla y Zúñiga (Alonso de). — *La Araucana.* Madrid, 1851, in-4. *Bibl. Aut. Esp.*, t. XVII.

Espinosa (Pedro de). — *Flores de poetas ilustres.* Madrid, 1857, in-4. Dans la *Biblioteca de Autores Españoles,* t. XLII.

Feijóo y Montenegro (Fr.-Benito-Jerónimo). — *Obras escogidas.* Madrid, 1863, in-4. *Biblioteca de Autores Españoles,* t. LVI.

Fernández de Béthencourt (Francisco). — *Historia genea-*

lógica y heráldica de la monarquía española, casa real y grandes de España. Madrid, 1904 et seq., gr. in-4.

FERNÁNDEZ DURO (Cesáreo). — *La Armada española desde la unión de los reinos de Castilla y de Aragón.* Madrid, 1895-1903, 9 vol. gr. in-8.

— *La Armada invencible.* Madrid, 1884, 2 vol. in-8.

FERNÁNDEZ NAVARRETE (Martin). — *Biblioteca marítima española.* Madrid, 1851-52, 2 vol. in-4.

FITZMAURICE-KELLY (James). — *Historia de la literatura española desde los orígenes hasta el año 1900.* Madrid, 1901, in-8. Traduction espagnole par D. Adolfo Bonilla y San Martín.

FROUDE (James-Anthony). — *English Seamen of the XVI Century.* London, 1895, in-8.

— *The Spanish Story of the Armada.* London, 1895, in-8.

GALLARDO (Bartolomé-Jose). — *Ensayo de una biblioteca española de libros raros y curiosos.* Madrid, 1863-89, 4 vol. in-4.

GARCIA PERES (Domingo). — *Catálogo razonado biográfico y bibliográfico de los autores portugueses que escribieron en castellano.* Madrid, 1890.

GONZÁLEZ BARCIA (Andrés). — *Historiadores primitivos de las Indias occidentales que juntó, traduxo en parte, y sacó á luz, ilustrados con notas.* Madrid, 1749, 3 vol, in-f°.

GONZÁLEZ DÁVILA (Gil). — *Theatro eclesiástico de las iglesias metropolitanas y catedrales de los reynos de las dos Castillas.* Madrid, 1647-50, 3 vol. in-fol.

GRANADA. — *Vocabulario Rio-platense.* Montevideo, 1890, 2e édition.

HAKLUYT (Richard). — *The principal navigations, voyages, traffiques, and discoveries of the English nation, made by sea or overland.* London, 1598-1600, 3 vol. pet. in-f°.

HAWKINS (Sir Richard). — *Observations, in his Voiage into the South Sea, Anno Domini 1593.* London, 1622, pet. in-f°. Réimprimé par C. R. D. Bethune, pour la *Hakluyt Society.* London, 1847.

Homenage á Menéndez Pelayo en el año vigésimo de su profesorado. Madrid, 1899, 2 vol. in-8.

HUME (Martin-A.-S.). — *The Year after the Armada.* London, 1896, in-8.

JENNER (G.). — *A Spanish Account of Drake's Voyages.* English Historical Review, vol. XVI, p. 44.

LA BARRERA Y LEIRADO (Cayetano-Alberto de). — *Nueva Biografía de Lope de Vega (Obras de Lope de Vega, publicadas por la Real Academia Española,* t. I).

LAWTON (J.-K.) — Articles : *Drake, John Hawkins,* et *Richard Hawkins,* dans le *Dictionary of National Biography.*

LEÓN PINELO (Antonio de). — *Epítome de la Biblioteca oriental y occidental, náutica y geográfica ; añadido y enmendado, en que se contienen los escritores de las Indias orientales y occidentales y reinos convecinos.* Madrid, 1737-38, 3 part. in-f°.

LEYVA RAMÍREZ DE ARELLANO (Francisco de). — *La infeliz Aurora y fineza acreditada.* Dans la part. 43 de *Comedias Nuevas Escogidas.* Madrid, 1678, in-4.

LOISEAU (A.). — *Histoire de la littérature portugaise depuis les origines jusqu'à nos jours.* Paris, 1886, in-12.

LORENTE (Sebastián). — *Historia del Perú bajo la dinastía austriaca.* Lima, 1863, in-8.

MARKHAM (Clemens-Robert). — *Contributions towards a Grammar and Dictionary of the Quichua, the Language of the Yncas of Peru.* London, 1863, in-8.

— *The Hawkins' Voyages during the Reigns of Henry VIII., Elizabeth, and James I.* London, 1878, in-8. *Works issued by the Hakluyt Society,* t. LVII.

MEDINA (José-Toribio). — *Biblioteca Hispano-Chilena* (1527-1817). Santiago de Chile, 1897-99, 3 vol. in-4.

— *Colección de poemas épicos relativos á Chile ó escritos por chilenos, durante el periodo colonial.* Santiago, 1888.

— *Historia del tribunal del Santo Oficio de la Inquisición en Chile.* Santiago, 1890, 2 vol. in-8.

MEDINA (José-Toribio). — *La literatura colonial de Chile.* Santiago, 1878, 3 vol. in-8.

MENDIBURU (Manuel). — *Diccionario histórico y biográfico del Perú.* Lima, 1874 et seq., 9 vol. in-8.

MENÉNDEZ Y PELAYO (Marcelino). — *De los poemas históricos relativos á Chile.* Dans l'*España Moderna,* janvier 1895.

MILLARES (Agustín). — *Hijos ilustres de las islas Canarias. Biografías de Canarios célebres,* 2e édit. Las Palmas, 1878, 2 vol. in-4.

ODRIOZOLA (Manuel de). — *Colección de documentos literarios del Perú, Tomo primero.* Lima, 1863, in-8.

OÑA (Pedro de). — *El Arauco domado.* Lima, 1596, in-4. Réimprimé par D. Cayetano Rosell dans la *Biblioteca de Autores Españoles,* t. XXIX.

ORMSBY (John). — *Lope de Vega,* article dans la *Quarterly Review,* octobre 1894.

OVALLE (Alonso de, S.-J.). — *Histórica relación del reino de Chile.* Roma, 1646, in-4. Réimprimée par D.-José-Toribio Medina. Lima, 1888, 2 vol. gr. in-8.

OVIEDO Y HERRERA (Luis-Antonio de). — *Vida de Sánta Rosa de Santa María.* Madrid, 1711, in-4.

PERALTA BARNUEVO ROCHA Y BENAVIDES (Pedro de). — *Lima Fundada.* Lima, 1732, 2 vol. in-4.

PÉREZ DE GUZMÁN (Juan). — *Bajo los Austrias.* Article dans l'*Ilustración española y americana,* 15 septembre 1904.

PULIDO GARCIA (José). — *Dominio hespanhol nos Açores e Dom Antonio, Prior do Crato.* Article dans l'*Archivo dos Açores,* 1884.

RENNERT (Hugo-A.). — *Life of Lope de Vega.* Glasgow, 1904.

— *Quelques poésies inédites de Luis de Argote y Góngora.* Article dans la *Revue Hispanique,* 1897.

Romancero General. Octava Parte. Madrid, Juan de la Cuesta, 1599, in-4.

SALVÁ Y MALLÉN (Pedro). — *Catálogo de la biblioteca de Salvá.* Valencia, 1872, 2 vol. in-8.

SANTISTEBAN Y OSORIO (Diego de). — *Quarta y quinta parte de la Araucana.* Salamanca, 1597, in-12.

Simón (Fr.-Pedro). — *Noticias historiales de las conquistas de Tierra Firme en las Indias occidentales.* Bogotá, 1892, 5 vol. in-8.

Suárez de Figueroa (Cristóbal). — *Hechos de don García Hurtado de Mendoza.* Madrid, 1613, in-4. Réimprimé dans la *Colección de historiadores de Chile,* t. V. Santiago de Chile, 1865.

— *El Passagero. Advertencias utilíssimas á la vida humana.* Madrid, 1617, pet. in-8.

Tenius (Jacobus). — *Comentarius de rebus apud Dium gestis, anno salutis nostrae M.D.XLVI.* Coimbra, 1548, in-4.

Ticknor (George). — *Historia de la literatura española, traducida al castellano por D. Pascual Gayangos.* Madrid, 1851, 4 vol. in-4.

Vega Carpio (Félix-Lope de). — *Obras de Lope de Vega, publicadas por la Real Academia Española.* Madrid, 1890 et seq., pet. in-f°.

— *Colección de las Obras Sueltas.* Madrid, 1776-79, 21 vol. in-4.

— *Comedias escogidas.* Publ. par Juan Eugenio Hartzenbusch dans la *Biblioteca de Autores Españoles,* t. XXIV, XXXIV, XLI et LII.

Viera y Clavijo (José de). — *Noticias de la historia general de Canarias.* Madrid, 1772-83, 4 vol. in-4.

Xufré del Águila (Melchor). — *Compendio historial del descubrimiento, conquista y guerra del Reyno de Chile, con otros dos discursos. Uno de Avisos prudenciales en las materias de gouierno y guerra. Y otro de lo que católicamente se deue sentir de la Astrología judiciaria. Dirigido al Exmo. S. Conde de Chinchón, Virrey destos Reynos del Pirú, Tierra Firme y Chile. Compuesto por el capitán D. Melchor Xufré del Águila, natural de la Villa de Madrid.* Lima, 1630, in-4.

Zaragoza (Justo). — *Piraterías y agresiones de los ingleses y de otros pueblos de Europa en la América espanola.* Madrid, 1883, in-4.

Zerolo (Elías). — *Legajo de Varios.* Paris, 1897, in-12.

INTRODUCTION

Le but que nous nous sommes proposé dans cette étude est de donner un aperçu de la poésie espagnole inspirée par les pirateries de Drake. L'histoire de la période durant laquelle il a vécu a déjà été faite et nous voulons indiquer tout simplement l'influence qu'il a exercée sur la vie intellectuelle de l'Espagne. Ce côté de la littérature a été peu élucidé et il ressort peut-être plus de l'histoire que de la critique littéraire. M. Barros Arana a fait quelque chose de semblable pour Richard Hawkins dans son *Historia jeneral de Chile,* et M. Fernández Duro nous fournit une bibliographie assez complète des ouvrages sur Drake dans l'*Armada española.*

Nous donnons plus loin des extraits des poèmes que nous avons pu rencontrer, avec de courtes notices sur leurs auteurs. Il faut cependant présenter quelques observations générales avant d'aborder les poèmes eux-mêmes.

Les premières compositions métriques qui portent sur les exploits de Drake furent les « romances de ciegos ». Dès la nouvelle d'un événement sensationnel, on composait des « romances » réunissant

tous les renseignements reçus. Ces « romances » étaient imprimés sur quelques feuilles et vendus dans les rues par des aveugles. Ils durent être plus goûtés alors, par suite de l'absence des journaux, que les compositions de cette sorte qui existent encore aujourd'hui, mais qui racontent des brigandages et des assassinats. Ces feuilles volantes étaient éphémères et c'est une véritable chance qu'on en ait pu conserver quelques-unes jusqu'aujourd'hui.

A mesure que les attaques de Drake devenaient plus audacieuses, elles attiraient l'attention d'écrivains plus renommés. Après les « romances de ciegos » on trouve des « canciones », des sonnets et enfin, à la mort du grand ennemi de l'Espagne, la joie populaire a inspiré un poème épique ou héroïque, la *Dragontea*. Le souvenir de Drake ne se perdit pas immédiatement après sa mort et nous trouvons des épisodes dont il est le héros dans plusieurs poèmes héroïques composés au XVIIe siècle et jusque dans le cours du XVIIIe.

Outre les poèmes cités dans cette étude, il y a un nombre considérable de « romances » dans lesquels incidemment il est fait allusion à Drake et qui indiquent que son nom fut familier à tous. On en trouve un exemple bien clair dans le « romance » de Góngora qui commence :

« *Hanme dicho, hermanas* » etc.

où le portrait du clerc ridicule contient ces vers :

« No le quita el sueño
« Que de la Turquía
« Mil leños esconda
« El mar de Sicilia,

« Ni que el *inglés* baje
« Hacia nuestras islas...

et encore dans le « romance », *Mil años ha que no canto,* où le poète s'adresse aux vagabonds comme à des gens dont le sort est extrêmement enviable :

« ¿ Qué se os da que vaya *el Draque*
« De nuestras naves en corso,
« Y que se lleve de España
« Los trabajados tesoros ? »

Les auteurs dramatiques ne semblent pas s'être occupés de Drake. Il nous a été naturellement impossible de dépouiller toute la littérature dramatique, mais nous croyons pouvoir affirmer que le marin anglais ne paraît comme personnage dans aucune pièce de théâtre de la période classique. Cela est d'autant plus surprenant que les guerres des Flandres ont fourni la matière à plusieurs « comedias ». Tout ce que nous avons pu rencontrer sur Drake est une simple allusion, comme dans les pièces de Lope, *El Ausente en su lugar* et *La Esclava de su galán,* où il dit que Drake est mort, et dans la « comedia » de Leyva, *La Infeliz Aurora,* où un pirate anglais commet des ravages sur les côtes d'Espagne.

Outre les poèmes étudiés ici, nous avons trouvé cités les poèmes suivants qui s'occupaient plus ou moins longuement de Drake et qui sont aujourd'hui perdus.

Poema sobre algunos capitanes españoles que pelearon en América contra el inglés Francisco Draque. Anonyme. Ms. cité par Gallardo.

La Araucana, de Hernando Alvarez de Toledo

qui fut la source principale de la *Histórica Relación del reino de Chile,* du père Alonso de Ovalle, S. J.

Discurso del capitán Draque, de Juan de Castellanos (voir Castellanos).

Historia de la vana empresa de la jornada del Draque contra Canarias, de Cairasco de Figueroa. Ms. cité par Gil González Dávila (voir Cairasco).

L'impression d'ensemble produite par ces poèmes ne permet pas de leur reconnaître une grande valeur littéraire. Ils ont tous été inspirés par des préjugés de race et de religion qui sont des sentiments peu capables d'inspirer la vraie poésie. Détail curieux, les auteurs américains sont plus généreux envers Drake que les auteurs péninsulaires. Miramontes a rempli des octaves entières de phrases louangeuses sur lui et un poète inconnu de Lima, dans le poème intitulé *Sátira Beltraneja,* osa railler les Espagnols de la victoire remportée sur Richard Hawkins dont les forces étaient très inférieures à celles de D. Beltran de Castro.

La partie principale de notre étude est la *Dragontea.* Mais nous avons cru devoir ajouter quelques poésies concernant les Hawkins qui se trouvèrent associés avec Drake en plus d'une occasion.

RÉSUMÉ DE LA VIE DE DRAKE

—

1545-1569

Sir Francis Drake naquit à Tavistock près de Plymouth, vers 1545. Il était l'aîné de douze frères. Son père qui était assez pauvre le confia très jeune à un patron de barque qui naviguait le long des côtes et transportait quelquefois des marchandises en France et en Zélande. Drake montra une telle aptitude pour les choses de la mer que son maître conçut pour lui une vive affection et lui légua sa barque en mourant. Le jeune marin s'intéressa bientôt au grand commerce et, en 1566, il fit son premier voyage aux Indes occidentales avec John Lovell.

La légende qui veut que Drake aurait accompagné à Madrid, en qualité de page, Jane Dormer, femme de D. Gómez Suárez de Figueroa, comte de Feria, ne semble s'appuyer sur aucun fondement historique. D'après les historiens de la Péninsule, il parlait très bien l'espagnol, ce qui inspira sans doute la légende d'un séjour prolongé en Espagne.

John Hawkins, cousin de Drake, s'intéressa à lui et lui confia le commandement de la *Judith,* lors de son expédition aux Indes occidentales en 1567. Le but de ce voyage, comme celui des deux précédents que Hawkins avait entrepris, fut de capturer des nègres sur les côtes de Guinée, pour les vendre aux Espagnols en Amérique. Ce commerce, quoique défendu, lui avait rapporté de gros bénéfices, mais ce dernier voyage ne réussit pas.

En septembre 1568, Hawkins se trouvait dans le port de San Juan de Lua lorsque D. Francisco de Luján arriva avec la flotte espagnole qui amenait le nouveau vice-roi, D. Martin Enriquez. Hawkins parlementa avec les Espagnols pendant quelques jours, mais finalement ils l'attaquèrent pendant la nuit et peu s'en fallut qu'il ne fût fait prisonnier. Deux bâtiments seulement ne furent pas pris, la *Minion* commandée par Hawkins lui-même et la *Judith* commandée par Drake qui regagna l'Angleterre en janvier 1569.

Après cette campagne Drake avait acquis assez d'expérience pour s'aventurer seul pour son propre compte et sa véritable carrière commence par le voyage qu'il fit l'année suivante.

1570-1573

En 1570, Drake partit pour les Indes occidentales avec le *Dragon* et le *Swan,* et puis, en 1571, avec le *Swan*. Pendant ces voyages, il étudia soigneusement les parages qu'il avait choisis comme champ d'opérations, et ce fut en 1572 qu'il tenta un grand coup de main sur Nombre-de-Dios, port de l'isthme de Panama d'où partaient les flottes pour l'Espagne.

Tout le commerce de la métropole avec ses vastes possessions des côtes du Pacifique passait par l'isthme et des convois de mulets transportaient les marchandises et les produits des mines péruviennes, de Panama à Nombre-de-Dios. Drake conçut le projet audacieux d'attaquer ces convois.

En mai 1572, il partit de Plymouth avec deux petits bâtiments, le *Pasha* et le *Swan* et 73 hommes d'équipage seulement. En attendant que le moment vînt de réaliser son nouveau projet, il s'établit dans une crique de l'isthme, et, de là, fit des incursions sur l'île des Pins, sur Carthagène et même sur Nombre-de-Dios, pour détourner l'attention des Espagnols. Enfin aidé par les nègres marrons dont il avait su gagner l'amitié, il se mit en embuscade sur la route de Nombre-de-Dios et bondit sur un convoi de mulets qui passait pendant la nuit. La faible garde s'enfuit et Drake se trouva maître d'un trésor qui dépassait ses espérances. Il chargea son bâtiment de tout ce qu'il pouvait porter et mit en hâte à la voile. Il réussit à se soustraire à toute poursuite et regagna le port de Plymouth en août 1573.

Parmi les membres de cette expédition, se trouvaient John Oxenham et les deux frères de Drake, John et Joseph, qui moururent pendant le voyage.

1577-1580

En 1577, Drake réussit à intéresser la reine Élisabeth au projet de pénétrer dans la mer du Sud par le détroit de Magellan, pour y attaquer les Espagnols. Le commerce dans le Pacifique n'était pas assuré, car les Espagnols croyaient que le

détroit de Magellan avait été bouché par une île flottante[1].

La reine lui donna les moyens d'équiper une flotte de cinq bâtiments, et Drake partit de Plymouth au mois de novembre. Il essuya des tempêtes épouvantables dans les parages du détroit et en sortit enfin avec un seul navire.

Il commença ses opérations en pillant le port de Valparaiso et en saisissant une barque chargée de métaux et de provisions. Il entra dans le port du Callao, pilla les bâtiments qui s'y trouvaient à l'ancre et s'en alla tranquillement avant que le vice-roi Don Francisco de Toledo eût eu le temps d'arriver avec ses forces de Lima. Près du cap San Francisco, il rencontra le galion *Nuestra Señora de la Concepción,* surnommé le « *cagafuego* », chargé des produits des mines du Pérou et s'en empara. Il trouva à son bord un butin immense et son contentement fut si grand qu'il se permit quelques plaisanteries avec le commandant, San Juan de Antón[2]. Il saisit bientôt après le vaisseau du capitaine Zárate qui venait des Philippines. Il s'empara de la cargaison mais il restitua au capitaine son bâtiment avec ses effets personnels et paya les gages de l'équipage. Après avoir suivi

1. Voyez la déclaration d'Ercilla :

Por falta de pilotos, ó encubierta
Causa, quizá importante y no sabida,
Esta secreta senda descubierta
Quedó para nosotros escondida,
Ora sea yerro de la altura cierta,
Ora que *alguna isleta removida*
Del tempestuoso mar y viento airado,
Encallando en la boca, la ha cerrado.

Araucana, I, oct. 9.

2. Voir *Dragontea.*

les côtes de l'Amérique du Nord jusqu'au 48e parallèle dans l'espérance de trouver un passage pour rentrer dans l'océan Atlantique, il répara son navire et reprit le chemin de l'Angleterre par le cap de Bonne-Espérance. Il regagna Plymouth en novembre 1580 et fut reçu avec faveur par la reine qui dîna à son bord et l'arma chevalier.

Presque en même temps que Drake réalisait son tour du globe, son ancien compagnon, John Oxenham[1], tenta de pénétrer dans le Pacifique par l'isthme. Ses efforts furent d'abord couronnés de succès, mais par suite de son imprudence il finit par tomber entre les mains des Espagnols et fut pendu à Lima, comme pirate.

1585-86

En 1585 Drake repartit de Plymouth avec une flotte de 24 bâtiments pour inquiéter les Espagnols. Une tentative de débarquement dans les Canaries ayant été repoussée, il se rendit ensuite aux îles du cap Vert où il prit la ville de Santiago et la brûla. Il passa de là aux Indes occidentales où il prit la ville de Saint-Domingue, se fit payer une forte rançon et emporta tous les canons du fort. Il entra sans résistance dans le port de Carthagène et s'y maintint deux mois entiers. Il n'attaqua pas la Havane, trop bien défendue, mais il détruisit la ville de Saint-Augustin dans la Floride. Malgré les succès militaires de ce voyage, les résultats financiers furent loin de réaliser ses espérances car il

1. Oxenham est le héros du beau roman de Charles Kingsley, *Westward, ho!*

avait trouvé relativement peu d'argent dans les villes ravagées.

1587-89

Les Espagnols préparaient déjà la grande flotte, l'*Invincible Armada,* pour envahir l'Angleterre. Drake, qui fut chargé de surveiller les ports espagnols, réussit au mois d'avril 1587 à pénétrer dans la baie de Cadix et à brûler les vaisseaux qui s'y trouvaient. En retournant en Angleterre, il saisit un grand galion portugais qui revenait des Indes orientales chargé de richesses. C'est cette prise qui attira l'attention du commerce anglais vers les Indes.

L'année suivante, il prit une part importante aux combats que lord Howard livra à l'Armada dans les eaux anglaises. Après la défaite de la flotte, Élisabeth se décida à tenter une revanche contre Philippe. Drake et Norris reçurent le commandement d'une flotte et d'une armée considérables chargées de rétablir Dom Antonio sur le trône de Portugal. On commença par attaquer la Corogne, mais quoique la basse ville fût prise, la citadelle résista à tous les assauts. L'attaque de Lisbonne échoua aussi, car la révolte des Portugais annoncée par Dom Antonio n'eut pas lieu, et le résultat de l'expédition fut désastreux pour les Anglais.

1593-96

En 1593-94 eut lieu une expédition où Drake fut plus ou moins directement intéressé. Sir Richard,

fils de sir John Hawkins, partit d'Angleterre pour un voyage d'exploration. Il pénétra dans le Pacifique avec un seul vaisseau, le *Dainty,* et croisa le long des côtes du Chili, en saisissant les bâtiments qu'il rencontrait sur son passage. Les succès de Drake et de Cavendish (ou Candish) dans ces parages lui inspirèrent un tel mépris des forces espagnoles qu'il ne prit pas les précautions même les plus élémentaires ; ce fut ce qui causa sa perte. Il fut surpris dans la baie d'Atacamez par Don Beltran de Castro y de la Cueva, qui commandait deux vaisseaux bien armés. Après une lutte acharnée qui dura trois jours, Richard se rendit avec les honneurs de la guerre. Il ne regagna cependant l'Angleterre qu'en 1602 après avoir longtemps langui dans les prisons de l'Inquisition.

Avant que le sort de Richard fût connu en Angleterre, Drake accompagné de son vieil ami John Hawkins partit pour une expédition contre les Indes occidentales. Il se dirigea d'abord vers les îles Canaries, mais à Las Palmas il rencontra une si vive résistance qu'il renonça à l'attaque. Ayant appris que les galions chargés de métaux précieux provenant des mines de l'Amérique s'étaient réfugiés après une tempête à Porto-Rico, il dirigea une attaque contre cette île. Les Espagnols eurent cependant le temps de se préparer et Drake fut repoussé. C'est devant la ville de San Juan que le vieux Hawkins mourut, d'après quelques-uns, du chagrin occasionné par l'infortune de son fils et par ses propres échecs.

Drake continua son voyage vers l'isthme où il prit et brûla les villes de Santa-Marta et de Rio-del-Hacha. A Nombre-de-Dios, il subit un nouvel échec. Il s'empara de la ville, mais ses troupes

envoyées vers Panama furent vaincues. Drake ne se laissa pas décourager par tant d'insuccès ; il méditait encore une attaque de Panama par le Chagres quand il fut surpris par la mort le 28 janvier 1596. Son corps fut enseveli dans la mer près de Porto-Bello et les débris de sa flotte retournèrent en Angleterre.

LA DRAGONTEA

La *Dragontea* de Lope de Véga doit être placée en tête de notre étude. C'est le plus important des poèmes sur Drake, si l'on considère la réputation littéraire de son auteur, et en même temps elle nous donne une vue d'ensemble de tous les événements qui nous intéressent.

La *Dragontea* se compose de dix chants dont le thème est ainsi annoncé dans la première octave :

« Canto las armas y el varón famoso[1],
« Que al atrevido inglés detuvo el paso,
« Aquel nuevo Argonauta prodigioso,
« Que espantó las estrellas del Ocaso ;
« Canto el esfuerzo y brazo belicoso
« De un español en tan difícil caso,
« Que, en la furia mayor de su discurso,
« Detuvo, como rémora, su curso. »

Dans la dédicace au prince des Asturies, Lope explique pourquoi il a composé la *Dragontea*. « Deux raisons m'ont porté à écrire ce livre : 1° Parce qu'une victoire si importante ne doit pas

1. Don Diego de Amaya.

être couverte par l'oubli ; 2° pour faire connaître au peuple, qui avait une si haute opinion de Francisco, qu'il ne prit jamais un seul grain d'or qui ne lui eût coûté beaucoup de sang. V. A. verra ainsi d'une part quel est le courage des Espagnols et, de l'autre, comment finissent les ennemis de l'Église. »

D'après le prologue, les sources du poème sont les rapports officiels de la Real Audiencia de Panama.

La bibliographie de la *Dragontea* offre encore quelques points obscurs. Le poème fut écrit en 1597, car l'approbation du Fr. Pedro de Padilla est datée de Madrid, Monasterio del Carmen, le 9 décembre 1597. Drake mourut en janvier 1596, et si l'on considère le temps qui dut nécessairement s'écouler avant la réception des nouvelles officielles, il est évident que Lope écrivit la *Dragontea* avec sa rapidité habituelle. Le poème fut imprimé avant le 13 septembre 1598, date à laquelle mourut Philippe II, car la dédicace est adressée au prince des Asturies, plus tard Philippe III. La Barrera parle d'une édition de Madrid parue en 1598, mais la seule édition connue de 1598 est de Valence, chez Pedro Patricio Mey. Outre l'approbation et la dédicace, cette édition porte un permis d'imprimer signé par D. Jayme Ferrer, Valence, le 29 avril, et un autre signé par Petrus Joannes Assensius, Valence, le 16 avril 1598. Il en existe deux exemplaires au British Museum.

La deuxième édition parut à Madrid chez Pedro Madrigal, 1602, in-8°. Le volume porte le titre « *La Hermosura de Angélica* con otras diversas rimas ». Ce volume fut réimprimé en 1604 à Barcelone par Juan Amello et Miguel Manescal, et en 1605 à Madrid par Juan de la Cuesta, sans les

sonnets qui forment la deuxième partie des autres éditions. Cette deuxième édition est dédiée à D. Juan de Arguijo, veinticuatro de Sevilla, célèbre poète et patron de Lope. Le prologue est de D. Francisco de Borja, comendador mayor de Montesa, qui déclare que la matière est digne d'un poète épique. Il contient ensuite des poésies du duc d'Osuna, de Frey Miguel Cejudo, du Lic. Carillo Triviño, de Miguel Cervantes et de Andrés de Balmaseda, et puis une liste de termes dont il donne l'explication.

Le sonnet du duc d'Osuna et les dix vers latins de Miguel Cejudo sont dignes de remarque et méritent d'être reproduits ici.

AL PRINCIPE NUESTRO SEÑOR.

Corrida de ofreceros plata y oro,
Porque á vuestro valor más se debía,
Aqueste nuevo don hoy os envía
La India, de su fe rico tesoro.
Es el cuerno de aquel soberbio toro
Que con tanto furor la perseguía,
En tierra sepultada su osadía,
Lleno de flores por el sacro coro.
Y para presentalle á vuestra Alteza,
Entre fértiles Vegas ha escogido
La de fruta y de flor más abundante.
Y aunque es humilde don á tal grandeza,
Siendo de vos, señor, favorecido
Hasta los hombros llegará de Atlante.

CEJUDO.

Fauce Draco ignivoma nautas dum devorat omnes,
Huic novus Alcides amputat iste caput.

Hoste procul demto, male tutum findere rostris
Non timet Hispana puppe viator iter.
It, redit, et fluctus spumanti classe fatigat,
Quasque vehit, tellus Indica ductat opes.
Hæc ducis ingenuæ si danda est gloria dextræ,
Non minor est vati gloria danda suo.
Hic canit, ille facit, calamo volat unus et alter,
Dux decus egregium, præmia vates habet.

Depuis 1605, la *Dragontea* n'a été réimprimée que dans les *Obras Sueltas,* tome III (Madrid, 1776).

Le titre du poème, la *Dragontea,* vient du mot *dragon.* Pour qu'il n'y ait pas d'erreur, le poète explique à ses lecteurs que toutes les fois que le mot *Dragon* se rencontrera dans le poème, il faut entendre que c'est de la personne de Francis Drake qu'il s'agit. L'idée de ce jeu de mots lui fut peut-être suggérée par la ressemblance entre *Drake* et le latin *draco* (en anglais, *drake* peut signifier « dragon », par ex. dans *firedrake*), puis aussi par les armes de la famille Drake qui contenaient un dragon. Lope connaissait bien les armes de Drake car il les décrit dans ce vers :

« En escudo de plata dragón rojo ».

Le mot *dragon* se prêtait aussi à l'interprétation de certains passages de la Bible. Dans l'Apocalypse de saint Jean on parle d'une femme montée sur un dragon. Lope identifie ces caractères bibliques avec Élisabeth et Drake :

El gran Dragón y la muger sentada
Que la abominación infame encierra
En la copa del tósigo dorada.

Il y a d'autres allusions de cette sorte et Lope ne

manque pas une occasion de faire ressortir les différences de religion entre les Anglais et les Espagnols. Dans les préparatifs pour le voyage, les marins anglais s'approvisionnent de lard pour les vendredis et ils profanent les églises catholiques partout où ils les rencontrent.

C'est évidemment un plaisir pour le poète de raconter que les prisonniers anglais qui ont une telle horreur de la confession sont mis à la torture et obligés de confesser les plans de leur chef. Il y a un long épisode sur la conversion d'un soldat anglais occasionnée par la découverte d'une image de saint Sébastien que le curé de Nombre-de-Dios avait cachée dans le creux d'un arbre. Le soldat passe au camp des Espagnols où il raconte au général l'histoire de sa vie et des persécutions des catholiques par Henri VIII.

La Dragontea ne paraît pas avoir été fort goûtée[1]

1. Voici ce qu'en dit Lope lui-même.

Deste feliz suceso (vida de San Isidro)
Pasé á la Dragontea
Y las cerdas del arco,
Á pesar de Aristarco,
En la resina indiana :
Allí dulces y infusas
Las antárcticas Musas
Ciñeron de corales, como grana
Del rojo pez de Tyro,
Mis sienes españolas,
Y codició su mar con altas olas
Agradecer al Tajo
Tan lucido trabajo
En término tan breve.
Mas como nunca paga lo que debe
La patria, dejé aparte
Las trompetas de Marte
Y canté las desdichas
De un Peregrino en ella.

(*Filomena* II, p. 459. O. S.)

malgré l'opportunité de sa publication. Les quelques témoignages contemporains que nous possédons sur le poème ne lui sont pas très favorables. Deux auteurs, en particulier, se sont acharnés contre la *Dragontea,* Góngora et Rámila. En 1617, parut un livre en latin, intitulé la *Spongia,* par Pedro de Torres Rámila, professeur de grammaire latine à l'université d'Alcalá. Ce livre a totalement disparu et nous le connaissons seulement par des citations dans la *Expostulatio Spongiae*. La *Spongia* se compose d'une série d'attaques contre Lope et ses amis. Quant à Lope, le livre contient des critiques très sévères de la *Arcadia,* de la *Hermosura de Angélica,* de la *Dragontea,* de la *Jerusalem conquistada,* de la *Vida de San Isidro* et des comédies.

Voici le passage qui concerne la *Dragontea* : « Draconteæ Hispaniæ dedecus opus obliteratur integrum. Informi huic libello insuisti alterum ineptiarum de more plenum, cum solum infestissimum Occeano Pyratam, et barathro emersam bel-

On trouve une autre allusion à la Dragontea dans la *Egloga á Claudio.*

« Al son de la marítima zaloma,
« Del pirata Dragón de Ingalaterra
« Canté la injusta guerra
« También en propio idioma,
« Sacando á oirme de Neptuno el coro
« Por orbes de cristal madejas de oro. »

Il y a cependant un fait qui semble indiquer que la *Dragontea* a joui d'une certaine vogue. Un auteur se crut obligé d'en écrire une réfutation. De même que Pedro de Oña et Cristóbal Suarez de Figueroa révélèrent au monde les exploits de don Garcia Hurtado de Mendoza passés en silence par l'auteur de l'*Araucana,* Francisco Caro de Torres composa la *Relación de los servicios de D. Alonso de Sotomayor* (Madrid — viuda de Cosme Delgado — 1620, in-4°) pour défendre la gloire de ce dernier contre les injustices de Lope qui avait fait de D. Diego de Amaya le héros de son poème.

luam vastentem cuncta, et occasus et ortus pretiosa sub polo navigantibus pericula ferro et incendio subripientem, insudaveris carmine celebrare, quam imbellem sub Philippo Regum potentissimo credidideras. »

Les amis de Lope ne différèrent pas longtemps la réponse à ces attaques, car vers la fin de la même année parut une brochure signée par Franciscus Antididasculus (Francisco López de Aguilar Coutiño), brochure qui prétendait être une discussion de la thèse : « Utrum Petrus de Torres grammaticus sit censendus, cum nec latine, nec grammatice sciat. » L'année suivante, le même auteur en collaboration avec d'autres amis de Lope publia un autre livre dirigé contre Rámila, qui s'intitule *Expostulatio Spongiæ* et contient des éloges de Lope en latin. (Le lieu d'impression Troyes est peut-être faux.)

La rivalité entre Góngora et Lope est très connue et il y a plusieurs sonnets dans lesquels ils se critiquent mutuellement. Peu après la publication de la *Dragontea,* Góngora composa le sonnet suivant :

Señor, aquel dragón de inglés veneno,
Criado entre las flores de la Vega
Más fértil que el dorado Tajo riega,
Vino á mis manos, púselo en mi seno.
Para ruido de tan grande trueno
Es relámpago chico ; no me ciega ;
Soberbias velas alza ; mal navega ;
Potro es gallardo, pero va sin freno.
La musa castellana bien la emplea
En tiernos, dulces, músicos papeles,
Como en pañales niña que gorjea.

¡ Oh planeta gentil, del mundo Apeles,
Rompe mis versos porque el mundo vea
Que el Betis sabe usar de tus pinceles !

Dans le sonnet qui commence :

« Hermano Lope, bórrame el sone — »

Gongora s'exprime ainsi :

« También me borrarás la *Dragonte* — »

et le sonnet qui commence :

« ¡ Aquí del conde Claros ! dijo, y luego »

renferme aussi une allusion à la *Dragontea*.

Les critiques modernes ne sont pas plus favorables à la *Dragontea* que les contemporains. Ticknor dit que la *Dragontea* est peut-être le seul exemple d'un poème épique sérieux consacré exclusivement à la calomnie d'un seul individu.

M. Rennert dans sa récente *Vie de Lope de Vega* déclare que seul le sentiment du devoir lui a donné la force nécessaire pour la lire jusqu'au bout. M. Fernández Duro et M. Barros Arana qualifient le poème de monstrueux et d'informe.

Personnellement nous n'avons pas à modifier ces jugements. Il faut se rappeler cependant que Lope, tout en traitant un sujet d'une actualité si palpitante pour les Espagnols des dernières années du XVIe siècle, a donné un récit des attaques des Anglais qui ne contient pas d'exagérations très graves. Ses violences de langage se bornent presque exclusivement aux différences de religion entre les deux peuples, et, dans l'épisode de la mort du neveu de Drake, il montre ses sympathies pour

ce grand ennemi de son pays dans ses chagrins de famille.

La *Dragontea* commence par la visite au trône de la Divine Providence de quatre personnages allégoriques : la Religion Chrétienne avec ses trois filles, l'Espagne, l'Italie et l'Inde, qui viennent se plaindre des outrages des pirates turcs et hérétiques. Ils reçoivent des assurances de secours et se retirent.

La scène qui suit est comme l'antithèse de la première. La Convoitise, sous la forme d'une belle femme, se présente à Drake dans un songe et l'incite à entreprendre une nouvelle expédition contre l'Amérique espagnole. Il présente le plan à Élisabeth qui l'approuve et l'expédition est immédiatement organisée. Drake et John Hawkins partent d'Angleterre pour attaquer les Espagnols sur l'Atlantique, tandis que Richard Hawkins, fils de Jean, est chargé de les attaquer du côté du Pacifique. Le poème suit les aventures de ces trois marins jusqu'à la capture de Richard et la mort de Jean Hawkins et de Drake ; il se termine avec l'apparition des quatre personnages du début qui remercient en ces termes le Tout-puissant de les avoir délivrés :

Alábente los ángeles del cielo,
Los hombres, aves, peces y animales,
Agua, aire, tierra, plantas, fuego, hielo,
Montes, valles, peñascos, minerales,
Cuanto criaste en cielo, aire, mar, suelo,
Con gracias y alabanzas inmortales
Con incesable voz, con dulce canto,
Digan eternamente : Santo, Santo.

D'après les théories du temps, un poème épique

devait nécessairement contenir des descriptions de batailles, de tempêtes sur mer, des histoires amoureuses, et Lope a mis tout cela dans la *Dragontea*. Les descriptions de batailles et de tempêtes ne sont que des développements dans le style héroïque des rapports officiels dont il se servit pour les données historiques, mais on trouve des inventions originales dans les épisodes amoureux tels que les adieux de Richard et de sa femme et le récit des amours de Guillaume[1] avec la belle et volage luthérienne.

Quoique le poème roule principalement sur la dernière expédition et la fin tragique de Drake, on y trouve cependant le récit des principaux actes de sa vie. Malgré la rancune que Lope avait gardée aux Anglais depuis son service dans l'Armada Invincible, cette biographie est peut-être la plus exacte qu'il pût écrire avec les informations qu'il possédait. Nous avons essayé d'arranger d'après l'ordre chronologique ces données biographiques qui se trouvent dispersées au cours du poème.

Famille et naissance de Drake.

Il semble que Lope ait cru que Drake était originaire d'Écosse.

El protestante pirata de Escocia
Que como en tierra en nuestro mar negocia.
(C. I, oct. 2.)

El dragón de Escocia al mundo asombre.
(C. VI, 41.)

1. Voir chant IX. Lope l'appelle « mancebo » quoiqu'il se souvienne des événements du règne de Henri VIII, qui était mort depuis cinquante ans.

Porque por más que el Escocés desmonte
(C. VII, 42.)

Esconde
La entrada á Chagre al Caledonio fiero.
(C. IX, 47.)

Les extraits suivants semblent indiquer le contraire, mais si Lope lui donne le nom d'Anglais, c'est peut-être parce que Drake se trouvait au service de l'Angleterre.

Cuando entretanto que el dragón britano
(C. VII, 1.)

Que al atrevido Inglés detuvo el paso
(C. I, 1.)

¿ Soy por ventura aquel inglés famoso,
(C. II, 13.)

Que puede ser este dragón britano
(C. VIII, 15.)

Contra la bestia indómita britana
(C. VIII, 22.)

Lo mismo del dragón inglés se infiere.
(C. X, 22.)

Quant à sa famille, il dit :

Tú fuiste
El primero que ha honrado tu linaje,
De quien tan pobre y sin favor naciste.
(C. I, 45.)

Les premières expéditions.

Lope ignore la participation de Drake à l'expédition de Jean Hawkins à San Juan de Lua en 1567. Il raconte ainsi la prise de Nombre-de-Dios en 1572[1] :

Tú, pirata cosario de un patage,
Con él las playas de Occidente viste,
Llevándote el amor del viento y agua
Á las prósperas minas de Veragua.
  En un puerto sin gente conocido
El pobre leño entre una y otra ola
De la orilla dejaste, y atrevido
Pusiste en tierra tu persona sola ;
Y, conformando el español vestido
Con la lengua que sabes española,
Fuiste á Nombre de Dios, cubriendo el tuyo,
Mas Él conoce á quien le niega el suyo.
  Tanteando la tierra y conocidos
Los pasos del camino áspero y fuerte,
Á Panamá los tuyos atrevidos
Llevó la estrella de tu buena suerte,
Donde entre sus vecinos divertidos
Juraste en el delito de una muerte
Que á tus ojos pasó, sin ver los suyos
La que dió el basilisco de los tuyos.
  Volviendo al leño y mar, con voz altiva,
Fué una fragata tu primera presa

1. Lope a confondu les deux voyages de 1571 et de 1572. Pour le premier Drake n'avait qu'un seul bâtiment, le *Swan*, et c'est alors qu'il aurait visité Panama. En 1572, il partit d'Angleterre avec le *Pasha* et le *Swan*.

Que de Veragua á Nombre de Dios iba,
Á quien dijiste tu atrevida empresa.
Viendo después que la fortuna estriba
En los ejes del ánimo y que cesa
En el temor, á sus riberas anchas
Segunda vez volviste con seis lanchas.
Viendo los negros de las dos ciudades,
Nombre de Dios y Panamá, atrevidos,
Del monte á las confusas soledades
Huidos, rebelados y escondidos ;
Fiado en su ignorancia y libertades
De esclavos á sus dueños foragidos,
Llamados en las Indias Cimarrones,
Bárbaros en las obras y razones,
Osaste ver de Sardinilla el rio
Y, pisando su arena, hablar con ellos
Cuando la noche sobre el manto frio
Peina la escuridad de sus cabellos,
Y al tiempo que el aljófar del rocío
El sol deshace con los suyos bellos,
Tu libre gente el monte ocupa y cierra,
Cosario de la mar y de la tierra.
Y como al puerto, de traición remota,
Iba la recua y gente con la plata,
Donde esperaba la española flota,
Rompe, derriba, corta y desbarata ;
Ni el nombre de Filipo le alborota,
Ni del respeto de las armas trata,
Desquicia, saca, carga, roba, corre,
Y huyendo llega al mar que le socorre.
Este fué saco sin romper los muros
De Troya, por pregón de bando y cajas,
Y no con deshacer mármoles duros,
Pues una tabla débil desencajas.
La gente por los árboles seguros,

Viendo el nombre real partido en rajas,
La plata por la tierra, y por los senos,
No del trabajo y del provecho llenos,
Parte á Nombre de Dios, y dando aviso,
El vulgo sale al justo seguimiento.
Rompe la fama el viento de improviso,
Y sientes sus pisadas en el viento,
Donde el que con abrazo estrecho quiso
La plata, al parangón del mismo aliento,
Para tenelle, huyendo la desprecia,
Que ya la vida y no la plata precia.
Cual suele el cazador que en brazos lleva
Los tiernos hijos de la tigre hircana,
Ó el castor perseguido hasta su cueva,
Entre inhumanos condición humana ;
Tú entonces por el monte (cosa nueva)
Sembraste plata y esperanza vana ;
Mas no lo fué, pues que te dió tal fruto
Y millones de barras en tributo.
Salieron veinte lanchas y chalupas
Que al rio de Francisca entonces fueron ;
Mas viendo ya que á Sardinilla ocupas,
Su engaño lamentaron y sintieron ;
La fama de otros hechos desocupas,
Luego que en alta mar tus lanchas vieron,
Rogando á Dios que nunca tierra pises,
Como miraba Polifemo á Ulises.
Mas mira que gallarda la fortuna
La proa de tus leños gobernaba,
Pues que tus islas sin desgracia alguna
Viste á pesar de quien con El quedaba.
Las ninfas de la mar, sin faltar una
De cuantas su cristal sustenta y lava,
Aliviando los leños por las quillas,
Cogían barras para hacer manillas.

(C. I., 45-56. Dans le discours de la Convoitise lorsqu'elle engage Drake à entreprendre une nouvelle expédition.)

et encore :

Yo sé la tierra toda y he medido
Los pasos que he de dar por ella ciertos,
En Santiago del Príncipe surgido,
De negros, mis amigos, encubiertos ;
No hay rio que no tenga conocido,
Para el Nombre de Dios seguros puertos :

. . . . . .

Sé los llanos que Chagre baña y mira,
Y los que ve la sierra de Pacora.
Si dejando la tierra, al mar me inclino,
Bien sabe el mismo mar que sé el camino.
Las Islas y el Manglar me ofrecen paso
Á la Buenaventura y Puerto Belo,
Por la boca de Chagre, donde acaso
Pisé una vez el arenoso suelo.

(C. II, 20-22. Dans le discours de Drake devant Élisabeth.)

Le Tour du monde.

Mira después aquel heroico hecho
De tu viage célebre en el mundo,
Cuando pasaste aquel famoso estrecho,
Siendo de Magallanes el segundo. [1]

1. Pas tout à fait exact. Le détroit de Magellan avait été franchi en 1525 par Garcia de Loaysa, chevalier de Malte, tué aux îles Molucques ; et quinze ou vingt années plus tard par Vargas, évêque de Placencia.

Bien conoció la Reina tu gran pecho
Que pudo hacer temblar el mar profundo,
Cuando te dió los tres navíos solos[1],
Que vieron de un viage los dos polos.
¿ Quién como tú se opuso al fuerte paso ?
Que antes de entrar en él perdiste el uno,
Otro en entrando, cuyo triste caso
Terror pusiera de la fama á alguno.
Pasaste al fin y viste del Ocaso
El mar con nuevo espanto de Neptuno,
Viendo rompida la carrera angosta
Y correr del Perú la fértil costa.
Donde un navío[2], que iba desde Lima
Á Panamá sin armas y soldados,
Tomaste con la rica presa ópima
De un millón y seiscientos mil ducados,
Donde España ha tenido en más estima
Aquellos tus donaires celebrados,
Cuando al maestre y del navío ministro,
Pediste de la plata el gran registro.
Las márgenes del cual por recibidas
Satisfaciendo con estrañas veras,
Firmaste de tu nombre las partidas,
Como si el dueño de la plata fueras;
Hasta las letras hoy están corridas
De que esta burla á su registro hicieras.
Volviste el libro, que fué en tanto estrago
Para el dueño gentil recibo y pago.
Y porque el campo de tus hechos borden
Las orlas de piedad, la furia afloja

1. Drake partit d'Angleterre avec cinq bâtiments : le *Pelican*, l'*Élisabeth*, le *Marigold*, le *Swan* et le *Benedict*.

2. Le Galion *Nuestra Señora de la Concepción*, surnommé le *Cagafuego* ; capitaine, San Juan de Antón.

Con algunos entonces su desorden.
Que no venció del trance la congoja
Á Don Francisco Zárate, del orden
Militar español de la Cruz Roja,
Por su valor su hacienda le volviste,
Que siempre en el rigor piadoso fuiste[1].
Temiendo el enemigo y el estrecho,
Hasta las Filipinas caminaste,
Y dando al mar de Trapobana el pecho,
La China, el aurea Quersoneso entraste;
Luego el León y su furor deshecho,
Del Oceano la esperanza hallaste,
Puesto en su cabo, á tu esperanza cabo,
Y á la fortuna de oro hurtado un clavo.
Tras esto por la costa de Guinea
Al Africa pasaste; estraño vuelo,
Que el mundo, que en un año el sol pasea,
Viste en la mar, como él corriendo el cielo.
¿ Quién hay que, vuelto á Ingalaterra, crea
Tu viage, tu grande empresa y celo?
Mas poco entonces de contarla trata,
Ocupada en contar tanto oro y plata.

(C. I., 57-63. Dans le discours de la Convoitise.)

et encore :

¿ Soy por ventura aquel inglés famoso
Que, con sola una nave, en doce lunas
Toqué del mundo el círculo espacioso,
Á pesar del estrecho y sus fortunas,
Y en el Sur apartado y caluroso
Coloqué tus británicas colunas,

1. Le rapport du capitaine Zárate au vice-roi D. Martin Enriquez existe encore.

Admiración de Alcides y de Carlos,
Que si no los vencí pude imitarlos?
¿ Ha puesto alguno de la edad pasada,
Desde el famoso Arturo al docto Henrico,
Las armas de tu rosa coronada
En el Indio cruel, desnudo y rico ?
¿ Ha llegado jamás inglesa espada
Á la parte del mar que significo ?
¿ Quién, sino mi dragón, ofende y daña
La sierpe, imagen de la antigua España ?

(C. II, 13-14. Dans le discours de Drake devant Élisabeth.)

Lope a raccourci de beaucoup la durée de ce voyage, car Drake partit de Plymouth en décembre 1577 et regagna ce port à son retour en novembre 1580.

L'Expédition de 1585-86.

Pues mira, si es razón que se te acuerde,
Cuando robaste con tu inglesa armada,
Y con tanto valor á Cabo Verde [1],
Antiguamente Hespérida llamada ;
Que de Santo Domingo no se pierde
La memoria en las Indias lamentada,
Y el robo de la Nueva Cartagena,
Que de inglés Scipión estaba agena.

(C. I, 64. Dans le discours de la Convoitise.)

L'Attaque de Cadix en 1587.

Lope estime que cette entreprise échoua et que

1. Drake prit et brûla la ville de Santiago.

son insuccès coûta à Drake la faveur d'Élisabeth. Il dépeint la situation de Drake en 1595 en ces termes :

Aquel dragón de la cruel Medea,
Francisco Draque, de correr cansado
Los mismos paralelos que pasea
Del Aries de oro al Pez el sol dorado ;
Ó, cuando cierta fama y verdad sea,
En odio de la reina retirado,
Tenía en ocio su mayor fortuna,
Menguando envidias su creciente luna,
Que al fin le acumulaban que pudiera
Tomar á Cádiz cuando en ella estuvo[1],
Cuyos deseos y arrogancia fiera
Mejor entonces que después detuvo ;

(C. I., 29-30.)

Drake admet lui-même l'insuccès de cette attaque de Cadix quand il énumère, dans les vers suivants, les lieux de l'Amérique Centrale qu'il a l'intention de visiter, si Élisabeth veut bien lui fournir une escadre :

Mas si el Escudo de Veragua paso,
Veré á Granada, con favor del cielo,
Cabeza principal de Nicaragua,
Por la laguna que recoge el agua.
Y digo : con favor, porque podría
Temer, al tiempo de doblar los cabos,
Aquel de cuya sangre ví, en un dia,
Cuatro bravos hermanos, todos Bravos,

1. Il n'entra pas dans la ville de Cadix, ses opérations se bornèrent à la baie.

Pedro famoso, Sancho, Luis, García[1],
Que ya el primero á los soberbios pavos
Que en la puente de Cádiz rueda hicimos,
Hizo mirar los pies con que volvimos.

(C. II, 22-23.)

Plus bas, dans le même entretien avec Élisabeth, il revient à l'affaire de Cadix :

Si á Cádiz no tomé, dile (al cortesano) que exceda
Con un flaco poder las municiones
De las galeras que en defensa había,
Que desde Londres él miró aquel dia.

(C. II, 27.)

Un prisonnier anglais raconte à Pedro Tello la disgrâce de Drake due à son insuccès à Cadix :

... Francisco Draque arrinconado,
Como lo suele estar el que despriva,
Porque volvió de Cádiz arrojado
Del que acuña valor en sangre altiva.

(C. IV, 16. Il fait allusion ici à Pedro de Acuña, commandant des galères à Cadix.)

La femme de Richard Hawkins cite l'affaire de Cadix quand elle tâche de dissuader son mari de diriger son expédition contre les colonies espagnoles :

¿Ansí pudo salir aquel Francisco,
Que contra España tanta espada empuña,

1. Lope fait évidemment allusion au commandant des galères à Cadix en 1587, D. Pedro de Acuña. Il est probable que l'un de ses « apellidos » fut Bravo.

De Cádiz cuando entre uno y otro risco
El valor le arrojó del grande Acuña ?
(C. II, 61.)

L'Invincible Armada.

Lope ne fait nulle part dans la *Dragontea* mention de l'Invincible Armada et il faut croire que cette omission est intentionnée, car Lope dut savoir que Drake se trouvait parmi les capitaines anglais qui la combattirent.

L'Expédition de 1589.

D'après la *Dragontea,* l'insuccès de cette expédition accrut encore la disgrâce de Drake auprès d'Élisabeth qui s'irrita contre lui.

Porque viendo á España la ribera
Tan á su costa en ella se entretuvo,
Que de veintidos mil hombres de guerra
Volvió con cinco mil á Ingalaterra [1].
Que el gran Marqués difunto en Cataluña,
Honor de los Pachecos y Cerralvo [2],
Contra el orgullo inglés la espada empuña
Dejando el puerto y mar tranquilo y salvo ;
Que entonces de la corte á la Coruña
Por la ocasión, que como el tiempo calvo
Suele ofrecer las hebras de la frente,
Iba la juvenil ilustre gente.
Cubre el valor de España, el curso impele

1. Les chiffres donnés par Lope ne sont pas exagérés.
2. Le commandant de la place de la Corogne.

Por las ásperas sendas de Galicia,
Como la procesión de hormigas suele
Buscar la parva que robar codicia.
Pero qué mucho que á la empresa vuele
La heredada virtud, gloria y milicia
De un Duque de Alba, cuyo grande abuelo[1]
Le influye fuerza desde el quinto cielo;
Ni aquel famoso Conde de Salinas[2],
Con tantas gracias por el cielo infusas,
Que entre las armas de su nombre dinas
Hace cantar las Espanolas Musas,
En quien las partes del olvido indinas,
Que entre las armas fieras y confusas
De Escaldi y Lisa con su hermano muere,
Mientras crece su fénix, vida adquiere;
Ni aquel Girón de Osuna, descendiente
De tantos valerosos capitanes
A quien España coronó la frente
Contra los Moros de Jerez galanes;
Sin otro ilustre número de gente,
Cerdas, Mendozas, Laras y Guzmanes[3],
A cuyo miedo, fama, nombre y loa
Desamparó la empresa de Lisboa.

(C. I, 30-34.)

1. D. Antonio Alvarez de Toledo, duc d'Albe, fut un des chefs de l'expédition.

2. D. Diego de Silva y Mendoza, comte de Salinas, favori de Philippe II et gouverneur de Portugal sous Philippe III, écrivit un volume de poésies qui a été peut-être perdu. Nicolas Antonio lui appliqua des termes très élogieux. Cervantes dans le *Laurel de Apolo* dit :

« Esta verdad, gran conde de Salinas,
« Bien la acreditas con tus raras obras
« Que en los términos tocan de divinas. »

3. Ce sont des officiers espagnols. Le commandant de Lisbonne était l'archiduc Albert.

La Convoitise essaye de consoler Drake sur l'insuccès de cette expédition :

De la Coruña el cerco y de Lisboa,
Conducido del triste Don Antonio,
Que, si esta hazaña no se estima y loa
De tu valor ha dado testimonio.

(C. I, 65.)

Le prisonnier cité plus haut fait mention aussi de l'expédition de 1589.

Francisco Draque arrinconado
. . . . . .
Porque en la ciudad que el desterrado
Ulises dió su nombre y más arriba,
A donde tiene límite la tierra,
Tantas vidas dejó de Ingalaterra.

(C. IV, 16.)

La Dernière expédition et la mort de Drake.

Lope raconte d'une façon très détaillée tous les incidents de ce voyage et de la mort de Drake près de Porto Belo.

Après avoir perdu la faveur d'Élisabeth à la suite de ses insuccès à Cadix et à Lisbonne, Drake s'était retiré dans la vie privée. Il nous apparaît pour la première fois dans la *Dragontea* en train de dormir la sieste sous un arbre. La Convoitise lui apparaît dans un rêve et le persuade qu'il est le favori du sort :

¿ Dónde has puesto jamás la vista y proa
O tú, nuevo Alejandro Macedonio,
Que no te siga próspero suceso ?

(C. I, 65.)

et l'incite à entreprendre une nouvelle expédition contre les Espagnols en faisant appel à sa cupidité :

al oro, al oro, Draque,
Si hay tanto junto que la tuya (codicia) aplaque.

(C. I, 78.)

Drake se laisse convaincre et présente à Élisabeth les plans d'une nouvelle expédition ; elle les approuve et le nomme au commandement de la flotte, en lui associant John Hawkins comme chef des armées de terre.

Lope donne un tableau assez mouvementé des préparatifs du départ, mais avec une abondance de termes nautiques qui le rend parfois presque inintelligible. La date du départ de la flotte est indiquée de la façon suivante :

Ya se aumentaba el tiempo riguroso[1]
Y el Escorpión meridional salía
En la casa de Marte sanguinoso
Con su naturaleza húmeda y fria,
Cuando el cosario pirata famoso
La derrota marítima seguía,
Dejando á Londres y á Isabel y al puerto,
Ricos de la esperanza y oro incierto.

(C. II, 43.)

1. Fin septembre.

John Hawkins cherchait depuis longtemps une occasion d'attaquer les Espagnols, car il voulait se venger sur eux de la défaite qu'il avait subie à San Juan de Lua en 1568. L'état d'esprit de Hawkins est décrit dans les vers suivants :

Á Achines le parece que acomete,
Tanto el pasado enojo le estimula,
Con que de Nueva España se querella
Y Don Martín Henríquez, virrey della.
Que antes de esta ocasión la persuadía
Á la reina Isabel le diese armada,
Con que vengar su agravio pretendía,
Y levantar contra el virrey la espada :
Mas nunca hasta el efecto de aquel dia
Fue su querella pública escuchada,
De que se vió tan próspero y contento
Que velas y amenazas daba al viento.
Porque del puerto de San Juan de Lua
Salió sin honra y con violenta huida,
Que lo que por ardides se efectúa
Llamaba fe jurada y fe rompida ;
Apenas una lancha, una falúa
Sacar pudo á Isabel por la ofrecida
Empresa de correr á Nueva España
En la venganza de la justa hazaña.

(C. II, 44-46.)

Une autre allusion à l'affaire de San Juan de Lua se trouve dans l'octave suivante :

Este arrojó, señor, llegando al puerto
Francisco de Luján con nuestra flota,
Y de ocho naves con suceso incierto,

Con solas tres el mar huyendo azota[1] :
Vivo en la fama y en el mundo muerto
Con la memoria desta insigne rota,
Yace en San Pedro de Madrid honrado
Por general marítimo soldado.

(C. IV, 21.)

Richard Hawkins, qui apparaît comme une espèce de Cid, organisa une expédition contre l'Amérique du Sud pour venger l'affront que son père avait reçu à San Juan de Lua. Il partit d'Angleterre avec sa flotte avant Drake et l'histoire de ses aventures est l'objet d'un épisode assez long. Nous donnerons des extraits avant de commencer le récit de l'expédition principale. La première scène est celle où Richard annonce à sa femme qu'il a l'intention de défendre l'honneur de son père.

Si el agravio del padre al hijo obliga,
Que en el paterno honor es caso feo
Sufrir cualquiera mancha ó detrimento,
De un mancebo escuchad el sentimiento.
Un hijo que Juan Achines tenía,
Mozo de treinta y tres años, gallardo,
Que Richarte en su lengua se decía
Y que nuestro español llama Ricardo,
Viendo que se quejaba noche y dia,
Como robado tigre, ó herido pardo,
Su viejo padre del agravio hecho,
Á la justa venganza puso el pecho.
En los brazos estaba de su esposa,
Que había sido de la reina dama

1. Hawkins ne réussit à sauver que deux bâtiments, le *Minion* et la *Judith*.

Más que se pueda encarecer hermosa,
Si fe se debe á la estrangera fama,
Cuando con esta plática amorosa,
Que ansí la pena del partir se llama,
La descubre del alma lo secreto
Entre uno y otro regalado efeto.
Muchas veces habéis, señora, oido
Que un Don Martín, virrey de Nueva España,
Como Henríquez hidalgo, y atrevido
Como español para cualquiera hazaña,
Tiene mi padre airado y ofendido,
No porque el militar ardid engaña,
Aunque se queja de la fe rompida,
Mas por el daño y vergonzosa huida.
Yo, por vengarle, prevenidos tengo
Cuatro navíos de la reina y mios,
Con que, si á ver el Occidente vengo,
Nunca á su Norte volverán vacíos.
Sospecho que decís que me detengo,
Si quedan aprestados los navíos,
Según es el valor de vuestro pecho,
En dejar á mi padre satisfecho.

. . . . . .

Yo parto como debo enternecido,
Aunque por más razones lo estuviera,
Si no os dejara la que en fin ha sido
De nuestro amor imagen verdadera:
Y pues que de dos almas me despido,
Mayor es mi dolor y el que me espera.
Mi hija os dejo y mi retrato, y solo
Me parto sin los tres al otro polo.
Mas espero sin duda, que volviendo,
Será por más dolor mayor mi gloria,
Donde haceros señora y dueño entiendo
Del provecho y honor de la victoria,

Que esa cabeza coronar pretendo,
Por lo que me tuviere en su memoria,
Del oro occidental, aunque con ello
No sufra diferencia su cabello.
Ya las conchas del Sur, que por cogerlas
Tantas vidas costaron de españoles,
Crían para ese cuello blancas perlas
En nácares de varios tornasoles.
Yo pienso entre su aljófar escogerlas
Por dicha en menos de cincuenta soles,
Colmando aquesas manos, pecho y faldas
De diamantes, rubíes y esmeraldas.
Asida al cuello la llorosa dama
Del atrevido mozo, en dulce enredo
Como el niño á los pechos de su ama,
Cuando le espanta el recibido miedo,
¡Hai! dice entre las perlas que derrama
Que pudiera coger estando quedo,
Porque sus ojos Occidente hacía
Pues en ellos su sol escurecía:
¿Cómo es posible que dejarme puedes,
Ricardo mio?

(C. II, 47-57.)

Sa femme proteste contre cette entreprise, mais Richard n'écoute pas ses arguments. Il part avec quatre vaisseaux. A la suite d'une tempête dans le détroit de Magellan, sa flotte est réduite à un seul navire. La nouvelle de l'arrivée de Richard dans le Pacifique et de ses ravages parvient au vice-roi Don Garcia Hurtado de Mendoza qui prend des mesures de défense.

Viendo el virrey la tierra, que á su invito
Pecho famoso tanto había costado,

Como lo sabe Arauco y su distrito
Con sangre propria y bárbara comprado,
Castiga de Ricardo el gran delito
Y con presteza y militar cuidado
Apresta en ocho dias seis navíos
De gente llenos, de temor vacíos.
Sigue su curso Don Beltrán de Castro
Nombrado general de aquella empresa,
Y si en la mar las proas dejan rastro,
Corre el que lleva la derrota inglesa.

. . . . . .

Treinta leguas de Lima, ó treinta y siete,
El general, del gran marqués cuñado,
Junto á la fortaleza de Cañete,
Lugar que de su padre fué fundado,
Mïra al inglés Ricardo que promete
Rendir el mundo, de soberbia armado;
Pero tuvo el aviso por novela
Que siguiendo una armada, halló una vela.
Estando pues mirándose, en un punto
Tan recio temporal las aguas mueve,
Que se pudo enmarar Ricardo, y junto
Parece que la mar le sorbe y bebe.
Húyese el miedo de color difunto
Y con sus alas á engolfar se atreve,
Queda el de Castro en la mayor fortuna,
Sin ver del enemigo sombra alguna.

(C. III, 5-8)

Nous omettons la description de la tempête qui obligea Don Beltrán à retourner au Callao. La campagne est reprise immédiatement:

Vuelve con otra (vela) en busca del cosario
El valiente gallego, flor de España,

Y por la gruesa nave del contrario
Juan Martínez de Leyva le acompaña.
Era por su grandeza necesario
Algún socorro en la naval campaña,
Y ansí le dan al fuerte Vizcaino,
Gentil soldado y de alabanza dino.

(C. III, 16.)

Les Espagnols rejoignent Richard dans la baie de Tacámez et

Don Beltrán le acomete, y á su lado
Se pone el navichuelo vizcaino
Contra aquel monte de árboles armado
Que como á pollos águila se vino.
Mirad, señor, qué fuerza de soldado
Y qué valor de España peregrino,
Pues que duró, sin descansar de dalla,
Tres soles y tres lunas la batalla.

. . . . . .

La cual cómo pasó, nadie se atreva
Contar mejor en verso castellano,
Aunque parezca en Chile cosa nueva,
Que Pedro de Oña, aquel famoso Indiano.
Este dirá mejor de vuestra Cueva,
Que es monte de Helicona soberano,
Gran Don Beltrán, que no mi Vega humilde
Que apenas soy de aquellas letras tilde.

(C. III, 20-22.)

La description de la bataille est un résumé des derniers chants de l'*Arauco domado* de Pedro de Oña.

Voici une description du vaisseau commandé par Richard, le *Dainty* :

Tenía (que entre muchos celebrados
No le vió tal Florencia ni Lisboa)
Quinientas toneladas, y formados
Dos castillos en popa, y dos en proa,
Á prueba de bombarda los costados
Con argamasa fuerte que se loa
Por tal que no se ha visto otra que imite
Mejor á las murallas de Asphaltite.

(C. III, 26.)

Les marins anglais sont condamnés aux galères et envoyés à Panama, mais Richard qui est blessé et vingt gentilshommes qui l'accompagnent sont emmenés à Lima. A la vue de la ville, Richard est frappé par l'aspect imposant des fortifications et il communique ses impressions à Don Beltran qui saisit l'occasion de raconter les exploits de Don Garcia Hurtado de Mendoza, le vice-roi résidant à Lima. Lope montra son admiration pour Don Garcia en une autre occasion, quand il composa la « comedia » *Arauco domado,* imitée du poème d'Oña. Sans que la raison en soit clairement indiquée, l'effet de ce récit est de convertir Richard au catholicisme.

Esto decía Don Beltrán en tanto
Que lloraba Ricardo enternecido,
Á quien movía un pensamiento santo
El corazón del mismo Dios movido:
Y no fué vano el fruto de aquel llanto
Que su estéril terreno humedecido
La simiente evangélica recibe
Y en el gremio católico se escribe[1].

(C. III, 42.)

1. Quoique les historiens anglais gardent un profond silence sur

Après cette digression sur les aventures de Richard, le poète retourne à son thème. Les flottes sous le commandement de Don Francisco de Coloma et de Don Sancho Pardo Osorio partirent de la Havane au mois de mars 1595[1] pour l'Espagne. Ils subirent une violente tempête dans le canal de Bahama, qui obligea Sancho Pardo à se réfugier dans le port de Porto-Rico avec son galion chargé des produits des mines du Pérou. Lope donne une description de la tempête, un souvenir peut-être, de ses propes expériences sur mer. Il est curieux de voir l'effet de la peur sur les marins.

¿ Qué de frailes se ven allí Franciscos
Y qué de Carmelitas y Bernardos
Que apenas de la costa ven los riscos,
Cuando otra vez blasonan de gallardos,
Y les parecen fieros basiliscos
Las capas blancas, ó los sacos pardos?
¿ Qué de haciendas allí restituidas
Están después al alma y cuerpo asidas?

(C. III, 62.)

ce point, ce que Lope dit ici est parfaitement vrai. Pour dissiper tout doute possible nous citons, d'après M. Toribio Medina (*Hist. de la Inquisición en Chile,* I, 385 note), ce document des archives de l'Inquisition conservé à Simancas :

« La causa del dicho Richarte Aquines se concluyó difinitivamente en 17 de Julio próximo pasado, *habiéndose reducido antes á nuestra santa fe católica* en 17 de Enero de este presente año, en lo cual ha perseverado y persevera con grandes muestras de arrepentimiento, etc. » (Carta de Ordóñez Flores al Consejo de la Inquisición, fecha 4 de noviembre de 1595).

1. La date est indiquée de la façon suivante :

Cuando el tusón de Carlos, vuestro abuelo,
Aunque otros cuentan que el origen toma
De la Reina Cristífera del cielo,
Al argentado Pez la escarcha doma
Y del Acuario el implacable hielo.

Drake apprit les conséquences de la tempête et décida de s'emparer des 1 500 000 ducats en argent qui se trouvaient sur le galion de Sancho Pardo à Porto-Rico.

Pues viendo el Draque que la nave y plata
En Puerto Rico estaban detenidas,
Salir á su pesar del tiempo trata,
Y á costa de la suya y tantas vidas
Las verdes alas al Dragón desata
Que el Escorpión entonces tenía asidas[1],
Mostrándole su aspecto afortunado
Sobre su misma casa levantado.
Con estas arrogancias sale ahora
La inglesa, fuerte y codiciosa armada,
Juzgándose del mundo vencedora,
Á la prosecución de su jornada.
Corre el inglés de su rosada aurora
Hasta Canaria, por probar la espada,
Como si fuera gente que pudiera
Huir el rostro á su arrogancia fiera.
Aquí les dice, amigos, este saco
Será para regalo del viage,
Que de conservas dulces viene flaco
El salado y naval matalotage.
Como blasona entre los bueyes Caco
Antes que Alcides por Italia baje,
Ya puede ser que alguno el porte pida,
Que no hay dulce sin agro en esta vida.
Su armada en luna extiende, porque arribe
Desde la fortaleza al baluarte,
En cuya legua de la mar recibe
Daño cruel por una y otra parte;
Con gente veinte lanchas apercibe

1. Le mois d'octobre.

Y á la ciudad apercibida parte,
Donde ochocientos hombres le esperaban
Con salva, en que su gente condenaban.
  Eran arcabuceros y piqueros
Y ginetes de costa valerosos.
Cuarenta ingleses matan los primeros,
Retirando los otros temerosos ;
Conocidos del Draque sus aceros
Y los pasos del puerto peligrosos,
Volvió la espalda y hízose á la vela,
Que allí no le valió fuerza ó cautela.
  Cinco leguas corrió más adelante,
Mas no hay remedio, aunque la isla ciña,
Para sus pretensiones importante,
Por más que sus montañas escudriña.
Determínase hacer agua bastante,
Y veinte ingleses pone en la campaña
Que llaman los isleños Melenara,
Pero vendióse el agua allí muy cara.
  Que ciertos ganaderos que á sus dueños
Guardaron más el agua que las reses,
Ya con tejidas hondas, ya con leños
Como troncos de pinos ó cipreses,
Prueban los brazos rústicos isleños
En los soldados míseros ingleses,
Como ministros del ayunque en fragua,
Haciéndoles llevar sangre por agua.
  Que como no eran de David soldados,
Ni la cisterna de Belén aquella,
Quedaron en el campo destrozados,
Sin llevar al Dragón el agua della.
Á cual deja los sesos machucados
La voladora piedra, que con ella
No hiciera más estraña batería
El pedrero mayor de artillería.

Hinchan los nervios de los fuertes brazos,
Y con rústica voz escaramuzan,
Dividiendo los cuerpos en pedazos,
Las piernas quiebran y las caras cruzan :
Al que por su desdicha viene á brazos,
Crujiéndole los huesos desmenuzan,
Y allí se vió que al fin de tantos robos
Mueren á manos del pastor los lobos.
Como suele quedar, después que ha sido
Acabada la fiesta de los toros,
Êste desjarretado, aquél tendido,
Vertiendo sangre los abiertos poros ;
Ansí en el campo el escuadrón herido
Miraba el vencedor riendo á coros,
Porque de veinte los catorce tienden
Y de seis que quedaban, los tres prenden.
Que los huidos se arrojaron luego
De aquellos riscos al tormento eterno,
Que aun en la mar vencidos se dan fuego
Y se van á gozar el del infierno.
El Draque entonces de corage ciego,
No le sonando muy alegre y tierno
De los Canarios el presente canto,
Arrojóse á la mar, trocado en llanto.

(C. III, 77-88.)

Pendant que Drake s'attardait aux Canaries, Philippe envoya cinq frégates avec Pedro Tello au secours de Sancho Pardo. Entre la Dominique et l'île Matalino, les Espagnols se trouvèrent très près de la flotte de Drake et surprirent deux petits bâtiments anglais.

Huye el uno ganando el barlovento
Y abriendo los costados las espuelas

Al caballo del mar, que iguala al viento,
Lleno de paramentos de sus velas.
Echando el otro á fondo y siempre atento
Á entender sus ardides y cautelas,
Diez y ocho ingleses que tomó pregunta
Y el cuero y nervios con los huesos junta.
Al tormento confiesan los que tienen
Tan gran odio, señor, al confesarse.

(C. IV, 14-15.)

Informé des plans de Drake, Pedro Tello accéléra sa marche et arriva le premier à Porto-Rico, en expédiant en même temps des messagers à tous les ports des Indes pour annoncer l'approche de la flotte anglaise. L'attaque de Porto-Rico est racontée dans les vers suivants :

Llegó el inglés á Puerto Rico y quiso
Hacer lo que el ladrón que con la capa
De aquella encubridora del aviso
Toda maldad se intenta, cubre y tapa.
Mas como no los halla de improviso,
Mal conocido del rebozo escapa,
Que cuando esperan al que intenta engaño,
Atado en el rebozo lleva el daño.
Que repartida en puestos diferentes
La tronadora y fuerte artillería,
De todos los lugares eminentes
El pertrechado puerto defendía.
El mar á sus preguntas entre dientes
Con redoblados ecos respondía
Y los delfines con cerúleas colas
Herían de temor las crespas olas.

Y porque el inglés tósigo no entrase
Por donde siempre al cuerpo el daño toca,
Al puerto le mandaron que cerrase
Con tres navíos la garganta y boca,
Para que entre sus jarcias encallase,
Que no fuera al entrar defensa poca,
Y las cinco fragatas para abrigo
Y dientes que mostrase al enemigo.

Pues ya que el manto y el nocturno velo
Sobre los hombros del sereno dia
La mar, la tierra y el alegre cielo
De sus tinieblas frígidas cubría,
Al puerto acometió, mostrando el celo
Que de su plata próspera tenía,
Con veinte lanchas y con mil ingleses,
Tronando los cañones milaneses.

Tal humo y densidad los amparaban,
Que en vano de los tiros y arcabuces,
Plomos, piedras y pólvora arrojaban
Contra su flor de lises nuestras cruces ;
Mas cuando á las fragatas se acercaban,
Permite Dios que no faltasen luces,
Porque poniendo á dos el inglés fuego,
Sin poderlo estorbar, ardieron luego.

Arde el bauprés, mesana, árbol, trinquetes,
Como si fueran débiles tomizas,
Coronas, aparejos, chafaldetes,
Velas, escotas, brazas, trozas, trizas :
Brandales, racamentas, gallardetes,
Brioles y aflechates, son cenizas,
Amantillas, bolinas y cajetas,
Estay, obencaduras y jaretas.

Ya del cabo del balde no se trata,
Porque desde la gavia hasta la quilla
El añudado leño se desata,

Y el fuego hasta las bombas aportilla.
Crece la luz, la llama se dilata,
La aguja, la bitácora y la silla
Deja el piloto, viendo las estrellas
Del norte, en la menor de las centellas.
¿ Mas cuál suceso al que refiero iguala ?
Que como la dispuesta leña ardía,
Y el sebo que en las gúmenas resbala,
Dulce materia al alquitrán ponía,
Ninguna ardiente y furibunda bala
De las de Puerto Rico se perdía.
¿ Quién vió jamás tan provechoso daño,
Ni el proprio bien por el ageno engaño ?
Rompen del pecho láminas y planchas
Del acero grabado los mosquetes,
Vuelan los tiros cuerpos de las lanchas
Más altos que en las gavias los grumetes,
Siémbranse de la mar las ondas anchas
De plumas y sangrientos coseletes,
Y llévanse los aires cristalinos
Brazos, cabezas, piernas y intestinos.
El valor de Don Pedro, y Sancho Pardo,
Y Juan Fernández Coronel famoso,
Por otras plumas referido aguardo,
Que presto os diga el caso belicoso :
Que de volver á mi intención me tardo,
Primera idea y centro mio forzoso.
Pero digamos una cosa estraña,
Oidla por suceso ó por hazaña.
Cenando estaba un anglo caballero[1]
Que de teniente al general servía,
Vió la luz desde el puerto un artillero,
Y á la mesa inclinó la puntería :

1. Sir Nicholas Clifford (Hakluyt, Voyages, t. III, p. 583).

La vela, el blanco, el Norte y el lucero
De aquella noche á su postrero dia,
La bala ardiente acierta de tal suerte,
Que quince y él cenaron con la muerte.
La mesa, los manjares, los criados,
El dueño y todo junto fué al infierno,
Donde no les faltaron convidados
En otra nave de tormento eterno.
Vuelan los platos y los bien cargados
Frascos de Candia, Rhin, Griego y Falerno,
Hasta la sal vertió, por el agüero,
Si no es que daño sucedió primero.
Á cuál, que no era convidado, toca
Un plato de la mesa, taza, ó pieza :
Á cuál entre las manos y la boca
Le trincha la comida y la cabeza :
Á cuál bebiendo la salud que invoca
Responde al brindis con mayor presteza,
Y entre el aplauso y voces diferentes
Le rompe el brazo, taza, boca y dientes.

(C. IV, 31-43.)

Les Anglais durent renoncer à l'idée de prendre Porto-Rico et se retirèrent après avoir perdu trois cents hommes. A la suite de tant de revers, Jean Hawkins mourut de chagrin, laissant Drake comme commandant de toute l'expédition. Celui-ci se décida à tenter une attaque contre Panama et dirigea sa flotte vers l'isthme. Après avoir incendié les ports de Rio del Hacha et de Santa Marta, les Anglais arrivèrent devant la ville de Nombre-de-Dios, où Drake avait l'intention de débarquer ses troupes pour marcher sur Panama.

La place de Nombre-de-Dios ne pouvait pas se trouver en plus mauvais état de défense. Les secours

que Don Diego Amaya avait demandés à l'Audiencia de Panama en recevant le message de Don Pedro Tello lui furent refusés, sous prétexte qu'il n'y avait rien à craindre pendant l'hiver et après les événements de Porto-Rico; il ne reçut de Panama que 72 hommes sous le commandement de Don Pedro Quiñones. Toute l'artillerie de Nombre-de-Dios, sauf un seul canon, avait été transférée à Porto-Belo. Malgré tout, Don Diego simula une résistance acharnée, si bien que les Anglais n'osèrent pas débarquer le premier jour et se retirèrent en emmenant un mulâtre comme guide :

Un mulato, perdónenme, si quieren,
Algunos que hay de su color honrados,
Que en fin los que lo son, como lo adquieren
Por su virtud, merecen ser loados,
Que los que salen tales no difieren
De hidalgos bien nacidos y enseñados
Más que en haberles dado el sol más fuerte
En el común camino de la muerte.

Este que Andrés, gran príncipe, se nombra,
Y Amador, aunque ingrato, se apellida,
Con arco y flechas al contrario asombra,
Jurando aventurar por Dios la vida :
Pero no hay que fiar de viento y sombra,
Ni de madera de álamo teñida,
Que cuando aquesto jura, él mismo piensa
Mostrar la entrada donde no hay defensa.

De cuentas gruesas un rosario al cuello
Trae por banda el Olfos de Etiopia[1] ;
No sé quien fia un átomo ó cabello
De hipocresía ó santidad impropia ;

1. Allusion à Bellido de Olfos, assassin de Don Sanche au siège de Zamora.

Con muestras de rezar, ó de ofrecello
Por el remedio de su gente propia
Pasaba el oloroso calambuco,
Si no era acaso de Escariot sauco.
Hombre que va rezando por la calle
Con reverencias á cualquier distancia,
Hombre de risa falsa, con mal talle,
Que huye en falta y sirve en abundancia :
Dicen que hablalle bien y no fialle
Es de su cambio la mejor ganancia.
Pasóse Andrés al Draque, en acabando
El rosario que veis que va rezando.

(C. IV, 70-73.)

Informé par le guide du vrai état des défenses de Nombre-de-Dios, Drake renouvela l'attaque et quinze cents hommes furent débarqués sur la plage. Don Diego resta dans la place avec douze hommes pour retarder l'approche des Anglais, pendant que le reste de la garnison se retirait vers Panama. Dans l'escarmouche qui s'ensuivit, les Anglais perdirent cinq hommes avant de déloger Don Diego dont un seul nègre fut blessé. Les Anglais furent rejoints dans la ville, par un autre traître, un certain Alberto de Ojeda,

Que con años setenta fué tan ciego
Que al Draque se pasó contra Don Diego.
Y como daña tanto el mal consejo
Del que es ladrón de casa ejercitado,
Más que si por los años diera el viejo
Otros tantos soldados, fué estimado.
Mirándose el inglés en este espejo,
De todos los peligros avisado,

Tan de veras le amó que en esta empresa
Le dió lugar en su consejo y mesa.
Cantero fué el autor desta cantera,
Que de San Juan de Lua había venido,
Donde el mayor del edificio era,
Y que al Nombre de Dios vino perdido;
Quejábase del César que pudiera
Haber remunerado y conocido
Sus servicios y gastos, que esta queja
Contento al noble, con tenerla, deja

(C. V, 7-9.)

Les soldats anglais profanèrent l'église de Nombre-de-Dios et trouvèrent les lingots d'argent que le curé avait cachés sous les fonts baptismaux. Dans la ville, les maisons furent pillées et les habitants qui n'avaient pas fui vers les montagnes maltraités. Lope raconte deux incidents caractéristiques pour donner une idée de la conduite des Anglais.

Cinq soldats entrèrent dans une maison où une femme soignait son mari et son père gravement malades. Ils attachèrent les deux hommes à un arbre, obligèrent la femme à leur donner à manger et burent si copieusement qu'à la fin du repas il se trouvèrent tous ivres-morts. La femme profita de l'occasion pour incendier la maison et les cinq Anglais périrent dans les flammes. D'autres soldats entrèrent dans la maison du sacristain qui s'enfuit lâchement en abandonnant sa femme. Les Anglais saisirent la femme et une négresse et les insultèrent jusqu'à ce que l'un d'eux, touché de compassion, persuada ses compagnons de laisser les femmes en paix.

La nuit après la prise de Nombre-de-Dios, les Espagnols se retirèrent à la Sierra de Capira et construisirent des fortifications. Le colonel Vasvile (Baskerville) fut envoyé à leur poursuite avec neuf cents hommes. En l'absence de guides connaissant le pays, les Anglais durent suivre le grand chemin de Panama. Un muletier, Francisco Cano, fut fait prisonnier, mais il soutint, même sous la torture, qu'il ignorait les détours de la montagne.

Pendant que Baskerville s'avançait vers Panama, Drake resta à Nombre-de-Dios et s'efforça de faire une alliance avec les Marrons. Son ambassade fut mal accueillie par le roi Louis Mozambique et son cousin, le général Jalonga. Les Marrons les attaquèrent et le sergent-major Rodulfo, neveu de Drake fut tué. La mort et le chagrin de Drake sont racontés dans les vers suivants :

Causaba compasión el olmo nuevo
Cortado por el verde tronco en Mayo,
El racimo en agraz y árbol de Febo
Que siendo intacto le deshizo el rayo :
El bello Adonis, el inglés mancebo,
En sueño eterno y en mortal desmayo,
Verde salió, volvió marchito el fruto,
Que la esperanza es víspera del luto.
Draque furioso, los despojos viendo
Que traen en lugar del agua amarga,
Arráncase las canas, maldiciendo
Su larga edad, para nosotros larga ;
Y luego el triste entierro previniendo,
Hácele todo armar y el cuerpo carga
Á los hombros más nobles de su gente
Y parte á la Zábana tristemente.

Cavan el prado por lo más enjuto
Y entierran el mancebo malogrado,
Porque el hombre que vive como bruto
Es justo que le entierren en el prado.

(C. VI, 59-61.)

Durmiendo (Draque) la misma noche en tierra
Que le trajeron á Rodulfo herido,
Vió su figura pálida, que en sombra
Con alterada voz le llama y nombra.
O tio, dice, ¿ Así te mueve el pecho
La sangre de tu sangre derramada,
Por un bárbaro negro, autor del hecho,
Que no de blanca mano, ó hidalga espada ?
¿ Con enterrarme quedas satisfecho,
Dejando en tierra estraña sepultada
Tu misma carne, que infamado della
Vendré á ser español, resuelto en ella ?
¿ Cuatro bárbaros dejas sin castigo,
Ladrones de mi vida en parte oculta ?
¿ Qué hicieras con más áspero enemigo,
Si aquellos tu venganza dificulta ?
De que esta ingratitud uses conmigo
Más infamia que gloria te resulta,
Que en enterrarme, ¿ qué grandezas hallo,
Pues enterró Alejandro á su caballo ?

(C. VII, 36-38.)

Le lendemain, Drake envoya des soldats contre les Marrons pour venger la mort de son neveu. Les nègres se défendirent vaillamment et enfin incendièrent leur village avant de l'abandonner aux Anglais.

Cependant Baskerville avec mille hommes s'était

avancé jusqu'à la Venta de la Quebrada où Don Diego avait construit ses défenses. Les Espagnols, après avoir reçu de Panama un renfort de trente-cinq soldats sous le commandement du capitaine Henrique, étaient au nombre de cent. Quoique l'avantage parût en leur faveur, les Anglais furent mis en déroute. Nous voyons comment la nouvelle de ce désastre fut reçue par Drake dans les vers suivants :

Triste, afligido por tan varios casos,
Cubierto el corazón de sangre y hielo,
Midiendo el suelo de una sala á pasos,
Y con el pensamiento mundo y cielo,
Temiendo de la guerra los fracasos,
Y de Don Diego el generoso celo,
En el Nombre de Dios el Draque espera
El cierto fin de la batalla fiera.
  Sin duda, dice al referido Ojeda,
Traidor al rey y á la nación cristiana,
Que nuestro coronel vencido queda
Y lo está desde ayer por la mañana.
¿ Cómo es posible, le responde, pueda
Vencer la nuestra á la feroz britana ?
Vuestra Excelencia esté con mucho gusto
Y deje el melancólico disgusto.
  Setenta hombres no más Don Diego tiene
Sin armas, sin cabeza y sin milicia,
Y si de Panamá socorro viene,
Más saben, que de guerra, de codicia.
Es gente que del trato se entretiene,
La Audiencia de gobierno y de justicia,
Y con Mercurio y Júpiter no hay parte
Que más se aleje de Belona y Marte.

La gente de Vasvile no es bisoña,
Sino de largo tiempo ejercitada,
No usada entre el ganado á la zampoña,
Sino al pífaro y tantara templada :
Dragones de Aníbal, cuya ponzoña
Hizo temer á la contraria armada,
Ó como aquella gente Dragontea
Que tiene su señal, porque lo sea.
No dudes de gozar tanta riqueza
Como de Panamá te ofrece el hado,
Que á su triunfo tus pasos endereza
Por Chagre desde el Támesis helado.
Draque con bajos ojos y cabeza
Oye al traidor, que la razón de estado
Ha puesto en la lisonja que se usa,
De donde viene á ser razón confusa.
Debía de saber el mal suceso,
Que familiar se dice que tenía,
Y pues ahora llego á tratar de eso,
Escuchad lo que de él Londres decía :
Que sea verdad este notable exceso
No lo afirma, señor, la historia mia,
Lo que se dice os digo, esto divulgo,
Si es voz de Dios allí la voz del vulgo.
Su misma patria afirma que el demonio
Con él tenía pacto y conveniencia,
De que era cierta prueba y testimonio
Una cédula escrita en su presencia.
Esta el Dragón del monte caledonio,
Y el que cayó para su eterna ausencia
Del monte del excelso Testamento,
Hicieron con infame juramento.
Á cierto plazo el alma le mandaba,
Que si es verdad, señor, es prodigiosa,
Y que mi Musa por decillo estaba,

Herizado el cabello, temerosa.
Desta manera su nación le alaba,
Que no es en esto España mentirosa,
Y de hombre que ha negado á Dios, ¿quién duda
Que á su enemigo por favor acuda?
Con esto tiene aviso y con él priva,
Sirviendo en un anillo conjurado;
Soldados de la nave en que yo iba
Á Ingalaterra aquí me lo han contado,
Que en ocho años de prisión esquiva
Que en la Corte de Londres han pasado
Oyeron estas cosas que refiero:
¡Qué alma tan conforme á un cuerpo fiero!

(C. IX, 1-9.)

Après cette défaite, les Anglais incendièrent la ville de Nombre-de-Dios et tentèrent sans succès d'atteindre Panama par le Chagre. Ils furent repoussés aussi à Porto-Belo. Malgré tant d'échecs, Drake ne renonça pas à son projet, mais se retira à l'île de l'Escudo-de-Veragua pour préparer une nouvelle campagne sur Panama par le Nicaragua. Tant de soldats tombèrent en ces lieux victimes du climat malsain que les survivants se plaignirent de l'opiniâtreté de leur général dans une entreprise évidemment impossible. Déguisé en sergent anglais, le diable profita de cet état d'esprit pour s'introduire parmi les mécontents et fomenta un complot pour empoisonner Drake. La scène finale est racontée dans les vers suivants:

Viendo enterrar los cuerpos desdichados
Á donde los espíritus superbos
Bajaban por las almas regostados,
Como á cadáver de animal los cuervos,

Donde estaba una tropa de soldados
Más temerosa que cobardes ciervos,
Le mete en forma de un sargento ausente
Y dice ansí con arrugada frente :
¿Hasta cuándo, Britanos, seguiremos
Este fiero Dragón y basilisco,
Que por su atrevimiento le veremos
Muy presto del Cáucaso atado á un risco ?
¿Hasta cuándo las armas llevaremos
Por el gobierno de este vil Francisco
Sobre nuestras cervices levantadas,
Fuego en la mano y sangre en las espadas ?
¿Hasta cuándo veremos este Chagre,
Los rios del Perú, Chile y Mapocho,
Porque él sus triunfos á Isabel consagre
Con millones que van de en ocho en ocho ?
Aquí nos dan el áspero vinagre,
El carcomido y mísero bizcocho
Con el salado atún y queso rancio
Más escaso que á esclavos de Bisancio.
Él come la gallina y la ternera
Que engorda el mar y que la tierra escota,
Y bebe el vino que el sentido altera
De la aromaticada candiota ;
Llévase el oro de la presa entera,
No viendo que la sangre nos agota,
Que á peso de la nuestra lo ha comprado
Que el feroz español nos ha quitado.

. . . . . .

¿Tras esto no miráis los compañeros
Ya por los arrecifes blanqueando,
Y los demás con mil suspiros fieros
Las almas de los cuerpos arrancando ?
¿No veis con qué propósitos y aceros
Á Don Alonso viene amenazando

Con cuatro miserables que restamos,
Que al matadero de oro á morir vamos?
¿No basta la refriega de Canaria
Y la de Osorio y Tello en Puerto Rico,
La de Don Diego á todos contraria,
Que todo el daño á su defensa aplico?
Ya le ha dejado la Fortuna varia.

. . . . . .

Matar podéis al Draque, pues doliente
De aquel sangriento flujo está en la cama,
Con tósigo y veneno que reviente
Hinchado como Midas de oro y fama.
Siguiendo á Don Tomás la demás gente,
Volveremos á Londres, donde os llama
Con abrazos y nuevos regocijos
La multitud de esposas, padres y hijos.
De tal manera en ellos se reviste,
Que luego apercibieron el veneno;
Hablan al camarero que le viste,
Y aún deste nombre estaba entonces lleno.
Conoce ya su desventura el triste,
Y hace primero prueba en cuerpo ageno,
Un hora aguarda y más aún que se pruebe
Y con aquesta salva come y bebe.
Viendo que ya lo sabe ó lo adivina,
Buscan otro remedio, y fué notable,
Porque el tósigo en una medicina[1]
Halló camino al corazón mudable.
Mirad la desventura y la ruina
De aquel hombre atrevido y indomable:
Mirad qué triste género de muerte.

1. C'est-à-dire un lavement. Les historiens anglais disent que la véritable cause de sa mort fut la dysenterie, mais le même récit de sa mort se trouve dans les *Noticias historiales de las conquistas de Tierra Firme en las Indias occidentales* de Fr. Pedro Simón.

Del cuerpo el alma á los infiernos vierte.
Ya con el fiero tósigo basquea,
Ya las heladas manos enclavija,
Ya levantarse, ya dormir desea,
Y apenas sabe qué remedio elija,
Con la vida frenético pelea,
Que no tiene sentido que la rija,
Yen cuanto ve del negro camarote
Mira de Dios el vengativo azote.
Allí se le presentan sus derrotas,
El oro conquistado, el mar, la tierra,
El Norte, el Sur, las Filipinas flotas,
Con el estruendo y máquinas de guerra;
Mira las jarcias y las armas rotas,
Y al fuego general los ojos cierra;
Parécele que escucha grandes gritos
Y publicar á voces sus delitos.
Algo debió de ver tras estas cosas,
Que dijo en voz ya trémula y turbada:
Ya voy, ya voy, o sombras espantosas,
Y con ella quedó la lengua helada.
Paráronse las niñas temerosas
Y la cárdena boca traspillada;
Á que la eterna del infierno ocupe
El alma pertinaz del pecho escupe.
¡Miserable de tí, Dragón cogido
Del cuerpo del exánime elefante,
Á quien la sangre frígida has bebido,
Castigo á tus soberbias semejante!
Ahora que del águila vencido
Ya no erizas las conchas arrogante,
Su planta pone en tu cerviz britana
La Religión santísima Cristiana.

. . . . . .

Ya la gente sepulcro le apercibe,

No con la gola y la acerada malla,
No con entierro, cajas y banderas,
Mas como echando cuerpo muerto á fieras.
  Una caja lastrada y dos anclotes,
Para que el fondo frígido aferrasen
Fueron el ataud y sacerdotes
Que el corrompido cuerpo acompañasen.
Allí los Protestantes y Hugonotes
No tuvieron sufragio que rezasen.
La caja sepultada en el arena
Quedó de conchas y langostas llena.

(C. X, 3-24.)

Après la mort de Drake, il y eut des dissensions parmi les Anglais à propos de l'élection d'un général. Le triomphe du Col. Baskerville mit fin à leurs querelles et ils partirent immédiatement pour l'Angleterre ; cinq vaisseaux seulement regagnèrent le port de Plymouth.

SAN JUAN DE LUA[1]

L'affaire de San Juan de Lua fournit le prétexte à un poème très curieux. Voici son titre exact : *Obra nuevamente compuesta so | bre una admirable victoria que huuo don Francisco Lu | xan contra don Juan Acle, lutherano capitan de la | Reyna de Inglaterra. Compuesta por Alvaro | de Flores natural de Málaga, y vezino de Sebilla.* Vista y examinada por el do | ctor Millan, y con licencia impressa | en Burgos por Pedro de | Santillana, impresor | Año M. D. LXX (Vignette : deux bâtiments). (Réimprimé par M. Fernandez Duro, *Armada Invencible,* II, pp. 490-501, d'après un exemplaire qui se trouvait dans la bibliothèque de D. Pascual de Gayangos et qui est décrit ainsi : Quatre feuilles in-4°, imprimées en caractères gothiques).

Ce poème commence par une invocation à la Vierge et raconte le voyage de Don Francisco de Lujan, de Séville à Vera-Cruz. Il se termine aussi par une autre invocation à la Vierge et est suivi d'un « villancico ».

1. Voir ci-dessus, p. 6 et 37.

Le poète raconte d'une façon dramatique la rencontre entre Lujan et Hawkins qu'il appelle :

« Don Juan de Acle, el enemigo
« de Dios y nuestros christianos ».

En arrivant devant le port de San Juan de Lua, Lujan harangue ses hommes en ces termes :

« Hermanos, oy es el dia
« que saldremos bien de afán.
« Hoy henchiremos las manos
« en sangre del antechristo,
« muriendo como romanos
« y como fieles christianos
« por la fe de Jesu-Christo.
« Apercibíos y entendé
« que saldremos con victoria,
« según tenemos por fe,
« y al capitán venceré,
« quedando de nos memoria. »

Le messager que Hawkins avait envoyé avec des propositions de paix dut retourner avec la réponse suivante :

« Dicí á quien os envía
« con esta mensagería
« que quien á Dios ha negado
« también su Rey negará,
« y que esté bien avisado
« el luterano malvado,
« porque presto morirá,
« y su sangre en este dia
« derramaré con crudeza,
« dando fin á su porfía,
« desepando su herejía,
« cortándole la cabeza. »

Lujan se rend ensuite auprès de Hawkins qui répète ses propositions. Il les rejette et provoque Hawkins à un combat singulier. Le résultat inévitable est qu'une bataille s'engage entre les deux flottes :

« Un jueves por la mañana
« se les dió la batería,
« llamando de buena gana
« á la Virgen Soberana,
« sacratíssima María.
« Ciento y treynta lutheranos
« murieron, sin los heridos,
« y solos veynte christianos
« fueron muertos por las manos
« de los perros descreydos.
« La Capitana tomaron
« con otros cuatro baxeles,
« y otra nao grande quemaron,
« y dos se les escaparon
« destos perros infieles.
« El capitán fementido
» en la Miñona escapó,
« en una pierna herido,
« y el thesoro recogió
« que en esta nao se llevó. »

En effet la bataille se livra pendant la nuit. Le récit ne peut pas être très exact, car l'auteur ne fut pas témoin de ce qu'il raconte. Ce qui est évident dans tout le poème, c'est que l'auteur considère la lutte contre les Anglais comme une guerre religieuse. Dans le « villancico » à la fin, il engage le roi Philippe à faire la guerre aux Turcs, aux Maures et aux Anglais. L'humble poète ne faisait qu'expri-

mer les vœux de tout le peuple espagnol qui se réalisèrent par la bataille de Lépante, par la campagne contre les Maures de Grenade et par l'Invencible Armada.

Un autre poète raconte un autre épisode de cette expédition. Avant d'arriver à San Juan de Lua, Hawkins avait attaqué la ville de Cartagène. Le récit de cette affaire se trouve dans la *Elegia á la muerte de Joan Bustos de Villegas,* par Juan de Castellanos, pp. 437-440. A la fin, on trouve l'octave suivante :

« El Juan Acle se fué con su compaña,
« Ganancias y caudal en la capilla,
« Y por la costa de la Nueva España
« Encontró con armada de Castilla,
« Do no pudo por fuerza ni por maña
« Ser poderoso para resistilla ;
« De manera que por aquellos puertos
« Huyó él, y los suyos fueron muertos. »

LE TOUR DU MONDE

Ce voyage[1] assura définitivement la réputation que Drake s'était acquise dans les Indes occidentales. Un exploit si retentissant provoqua naturellement un écho et il nous a été possible d'en rencontrer le récit dans trois poèmes dont l'un est inédit. L'*Argentina* fut composée peu après cet événement et l'auteur eut l'occasion de connaître plusieurs des victimes de Drake. La *Lima fundada,* qui est du XVIIIe siècle, indique que le souvenir de Drake n'était pas encore perdu. A notre avis, le plus intéressant de ces poèmes est les *Armas antárcticas.* Il paraît probable que l'auteur de ce poème, composé vingt ans après l'événement, s'était proposé de justifier la mémoire de Don Francisco Toledo, trop durement traité par Oña dans l'*Arauco domado.* Nous avons cru devoir ajouter aussi une allusion à cette expédition dans les *Guerras de Chile.*

L'ARGENTINA.

D. Martin del Barco Centenera naquit à Logrosán,

1. Voir ci-dessus, p. 7 et 27.

dans le canton de Trujillo en Estrémadure vers l'an 1535. Il suivit la carrière ecclésiastique et, en 1572, il partit de San Lucar pour l'Amérique, comme aumônier de l'expédition de l'adelantado Juan Ortiz de Zárate. Il prit part à beaucoup d'entreprises hasardeuses et partagea les souffrances des premiers colons, telles que la faim et la trahison des indigènes. Il accompagna Garibay et Melgarejo dans presque toutes leurs expéditions et se trouva, paraît-il, parmi ceux qui fondèrent Buenos-Aires en 1580. En récompense de ses services, il fut nommé archidiacre de l'Assomption et dut accompagner Fray Alonso Guerra, le nouvel évêque du Paraguay, au concile convoqué à Lima en 1582 par l'archevêque Melgarejo (connu après sa mort sous le nom de saint Toribio). Ses appointements furent insuffisants pour maintenir la dignité de sa nouvelle charge à Lima et il se trouva très gêné jusqu'à ce qu'il fut nommé commissaire de l'Inquisition et vicaire de l'évêque de Charcas. En 1596, il retourna en Europe pour visiter sa famille et pour faire imprimer son poème *La Argentina*. Il en préparait la seconde partie lorsqu'il mourut en Amérique à un âge avancé.

L'*Argentina* fut imprimée à Lisbonne en 1602, in-4°. Pinelo cite une autre édition de 1631, *Bib. Occ.* II, p. 653. Le poème fut réimprimé par Barcia en 1749 dans ses *Historiadores primitivos de Indias*, t. III, et par Pedro de Angelis à Buenos-Aires en 1836 dans sa *Colección de obras y documentos del Rio de la Plata*, tome II. Une nouvelle édition de cette *Colección* a été annoncée par Félix Lajouane, de Buenos-Aires.

La dédicace de la première édition est adressée au marquis de Castel Rodrigo, gouverneur du

Portugal sous Philippe III. M. Angelis a joint à son édition de *La Argentina* une préface très importante où nous avons puisé la plupart des données biographiques.

L'*Argentina* est mentionnée par Ticknor dans son *Histoire de la littérature espagnole*, où il dit : « C'est un long et lourd poème en vingt-huit chants, plein de crédulité, mais non sans valeur comme souvenir de tout ce que l'auteur a vu et connu dans ses étranges aventures. » M. Angelis, assez porté à exagérer le talent de notre poète, admet que le mérite littéraire du poème est plus que suffisant pour ne pas ennuyer le lecteur qui le consulte comme monument historique, car l'*Argentina* est la seule histoire de la domination de Garibay et de celle de Mendieta, son successeur.

Les trois premiers chants contiennent une description du pays avec ses races d'hommes sauvages, ses animaux et ses plantes étranges, et aussi une histoire de la fondation de la première colonie de Buenos-Aires en 1535. L'auteur nous assure qu'il raconte seulement ce qu'il a vu et connu, mais notre confiance est un peu ébranlée lorsqu'il décrit gravement des poissons qui ressemblent à des hommes et d'autres animaux fantastiques. Voici par exemple sa description du « carbunclo » :

Un animalejo es algo pequeño
Con espejo en la frente reluciente,
Como la brasa ignita en recio leño
Corre y salta veloz y diligente :
Así como le hirieren echa el ceño
Y entúrbiase el espejo de repente,
Pues para que el carbunclo de algo preste
En vida el espejuelo sacan de éste.

Au IVe chant, il nous raconte la « famine la plus rigoureuse qu'on ait jamais vue parmi les chrétiens » et qui extermina la colonie de Buenos-Aires. Les chants suivants renferment l'histoire de la colonisation de la région de La Plata. Au VIIIe chant, on trouve l'expédition de Juan Ortiz avec laquelle Centenera partit d'Espagne. Au IXe chant, il y a une autre famine dont le poète souffrit lui-même. C'est dans la description des effets de la faim que le génie du poète se montre le plus avantageusement, car il en dut souffrir en plus d'une occasion. Quelquefois il nous dépeint ses horreurs.

Comienzan á morir todos rabiando,
Los rostros y los ojos consumidos,
Á los niños que mueren sollozando
Las madres les responden con gemidos,
El pueblo sin ventura lamentando
Á Dios envía suspiros doloridos,
Gritan viejos y mozos, damas bellas
Perturban con clamores las estrellas.

(C. IV.)

Quelquefois il voit le côté comique de la situation, comme par exemple dans la discussion sur la valeur relative des lézards et des vers comme aliment. Il préfère les vers car ils ont un goût semblable à celui du beurre. Dans ces deux octaves, nous assistons à un banquet singulier :

Viniendo de la iglesia una mañana
Que había sacrificio celebrado,
Una comadre mia, Mariana,
De su pequeña choza me ha llamado
En una isla, do antes la tirana

Le había á su marido sepultado :
Y oid lo que me dice muy gozosa,
Aunque del hecho suyo recelosa.
Un solo perro había en el armada,
De gran precio y valor para su dueño ;
Llamado, entró ese dia en su posada,
Mas nunca más salió de aquel empeño,
Porque ella le mató de una porrada,
Al tiempo de entrar, con un gran leño.
Mostrándolo, me dice : ¿ Qué haremos ?
Yo dije : Asad, señora, y comeremos.

Au XIIe chant, le poète raconte une histoire d'amour qui peut, dans une certaine mesure, indiquer la nature des relations existant alors entre les Espagnols et les Indiens. Un Espagnol surprit un Indien qui veillait une femme endormie. Une lutte s'engagea entre les deux hommes ; l'Espagnol aurait été tué sans l'intervention de la femme. Généreusement, ils lui offrirent leur amitié, mais l'Espagnol, amoureux de la belle Indienne, jura qu'elle lui appartiendrait et profitant d'une occasion favorable il tua lâchement celui qui s'était confié à lui. La femme refusa de suivre l'assassin de son amant et désespérée se suicida et expira à côté du cadavre.

Dans les XXIIe et XXIIIe chants se trouve l'histoire de l'invasion de Drake et du voyage de Gamboa qui essaya de le rejoindre. Les trois derniers chants racontent les deux voyages de Cavendish, sa défaite par les Portugais et sa mort.

Dans le préambule de la *Argentina* on lit :

También diré de aquel duro flagelo
Que Dios al mundo dió por su pecado,

El Drake que cubrió con crudo duelo
Al un polo y al otro en sumo grado.

(C. I.)

Le récit ainsi annoncé se trouve dans les octaves suivantes :

No es justo al enemigo que tenemos
Celarle sus hazañas y sus hechos,
Ni dejar de decir lo que sabemos,
Que invidia es quitarle sus derechos
Y más que en esta historia pretendemos
Á la verdad mirar, no á los provechos,
Ni vanas pretensiones ; pues la nuestra
Es daros, mi señor, de verdad muestra.
Y así justo será que por olvido
No deje yo á Francisco y su gran hecho,
Pues que en aquestos tiempos ha venido
Al Perú de su tierra muy de derecho,
Y cómo, el Argentino conocido,
La vuelta va siguiendo del Estrecho ;
Contando en breve suma esta hazaña,
Que es digna de contarse por estraña.
Aqueste inglés y noble caballero
Al arte de la mar era inclinado,
Más era que piloto y marinero,
Porque era caballero y buen soldado.
Astuto era, sagaz y muy artero,
Discreto, cortesano y bien criado,
Magnánimo, valiente y animoso,
Afable, y amigable y generoso.
Mas, como lo mejor y necesario
Le falta, que es amor de Jesu Cristo,
Emprende de hacerse gran cosario,
Y fuélo tal cual nunca se hubo visto.

De su tierra salió este adversario
Con armada muy fuerte, y vino listo
Por nuestra mar del norte navegando,
El Magallanes estrecho demandando.
El Argentino toma, pretendiendo
En él hacer aguage de camino ;
Del Estrecho la vuelta va siguiendo ;
Un temporal deshecho sobrevino,
Con fuerza sus navíos sacudiendo :
El huracán, tormenta, torbellino
Á la costa una nave sin antena
Entregan desrumbada en el arena.
Tomando, pues, su gente el Luterano
En una sola nave, con osado
Y valeroso pecho y viento sano
Al puerto de Leones ha llegado.
El estrecho embocó con buena mano,
Sintiendo en su favor su suerte y hado,
Y en breve al mar del sur sale triunfando,
La tierra firme en Chile costeando.
La costa y tierra toda estremecía,
Las nuevas por los aires retumbaban,
La gente de los indios se temía,
Que muy mal se sonaba que hablaban.
Francisco con gran gozo y alegría
Navega, que los vientos le ayudaban ;
Á dos navíos pequeños ha encontrado
Y aquello les quitó que le ha agradado.
En Arica llegando placentero,
Á Roca le tomó su navichuelo ;
Al triste que perdiera su dinero
Yo le ví lamentar con grande duelo.
El navío del Rey salió primero
Con la plata, á Arequipa va de vuelo,
Pues á Valencia, Arica cupo en parte ;

Y oid del Trujillano su buen arte.
  En Arica rejía éste la costa,
Do viendo que el Inglés viene con brio,
Á Arequipa despacha por la posta,
Á que saquen las barras del navío.
Si no hacen aquesto, entrara en costa,
Que Francisco llegó con grande pio,
Y entrando en el navío no ha hallado
Las barras, que en el agua se han echado.
  El navío de Arica había partido
Con las barras del Rey : con el aviso,
De Valencia en el agua se ha metido,
De que el Inglés se halla allí arepiso ;
Y como en el secreto no ha caido,
De Arequipa se parte de improviso,
Al viento dando velas, porque estima
En gran precio tomar puerto de Lima.
  A Lima se despacha mensagero
Por tierra á Arequipa : mas allega
El Inglés al Callao de primero,
Sin combate de mar y sin refriega
El puerto reconoce placentero,
Y á las naves y barcos bien se pega,
Á vista se nos pone y hace fieros,
Y en tierra algunos buscan agujeros.
  En breve se conoce ser cosario.
Don Francisco Manrique acaso estaba
Aquí con su muger ; el adversario
A media noche en punto se llegaba
Al puerto, donde fué muy necesario
Un caso que diré que allí pasaba,
Que mechas de sus tocas ví hicieron
Las damas, y en lo alto las pusieron.
  Doña María Cepeda con Mencía,
Su bella hermana, dicen à Manrique,

Que mechas encendidas convenía
Le muestren, y campana se repique.
El buen factor lo hace, y luego envía
Persona que al Virrey lo signifique,
Que tienen enemigos en el puerto,
Sin saber quiénes son cosa de cierto.
El de Toledo apriesa hace gente,
Tocábanse las cajas y campanas,
Y con temor y miedo al más valiente
Veréis cargar de hierro y partesanas.
El súbito temor tan de repente
Causaba andar las gentes como insanas :
Y como de este caso en duda estaban,
Con pequeño momento vacilaban.
La turbación y priesa yo decilla,
Aunque quiera hacer un largo canto,
No podré : cabalgaba uno sin silla,
El otro aunque con silla con espanto,
El otro iba sin freno en su haquilla,
El pecador temía, y el más santo :
Al fin todos estaban temerosos
Y de futuros males recelosos.
Los negros la ocasión consideraron,
Y acuerdan entre sí un ardid famoso ;
Los frenos á sus amos les hurtaron,
Ardid sutil de guerra y peligroso.
Entre ellos el concierto fabricaron,
Con ánimo maldito y alevoso,
Pensando que Francisco allí viniera,
Y en libertad á todos les pusiera.
Sus amos los caballos ensillaban,
Á gran priesa, de miedo todos llenos,
Y las espuelas calzan, y tomaban
Las lanzas en las manos ; mas los frenos
No hallan, aunque más los procuraban ;

Que fué concierto hecho de morenos,
Que al blanco tienen tantos desamores,
Cuanto son diferentes las colores.
San Juan de Antón[1], navío muy nombrado,
Con la plata del Rey había salido;
En breve el Luterano le ha alcanzado,
Y como de improviso le ha cogido
Y el viento en aquel punto le ha faltado,
De su fuerza escaparse no ha podido :
Á su dicción y mando le sujeta,
Y tomando la plata luego aprieta.
Aquesta fué la presa más famosa,
Y robo que jamás hizo cosario.
Su hambre, tan canina y tan rabiosa,
De plata bien hartó aqueste adversario,
Que es cosa de decir muy mostruosa
El número de plata, y temerario
Negocio nunca visto ni leido,
Que á cosario jamás ha sucedido.
Sin aquestos navíos que he contado
De Chile, y en Arica al de la Roca,
Otros tomó también, que hubo encontrado
En los puertos sin gente y fuerza poca.
Después á los Malucos engolfado,
Á Tidore y Ternate presto toca,
Y junto á Gilo Gilo toma puerto,
Que llena su navío todo abierto.
En una isla pequeña despoblada
Saltando, un fuerte hace de repente.
La gente Lusitana congregada
Le envía á ofrecer alegremente,
Que de ellos ha de ser muy regalada,
Que lleve donde están toda su gente.

1. San Juan de Anton fut capitaine du galion « Cagafuego ».

No quiere sus regalos, les responde,
Y la plata so tierra bien la esconde.
El Rey de Gilo Gilo, el de Ternate,
Y Tidore con otros comarcanos,
Tuvieron con Francisco gran rescate.
De seta aquestos son Mahometanos,
Tenían por entonces gran combate
Y guerra contra nuestros Lusitanos.
Ayuda les ofrece el Luterano,
De allá de la Inglaterra por su mano.
Con esto en breve pone en astillero,
En esta isla que he dicho, un buen navío.
Salió recio, veloz y muy velero,
En todo le ayudando aquel gentío,
De como allí llegó, al mes tercero
Dió velas á su nave con gran brio;
La costa de la India va bojando,
Y al mar del norte el rumbo enderezando.
En él entrando rico y poderoso,
En sí mismo pensando su ventura,
Con ánimo gallardo y valeroso,
Que cierto le tenía de natura,
Navega muy alegre y muy gozoso,
Sin miedo que le venga desventura,
Que va de su ventura confiado,
Y el navío de barras bien lastrado.

(C. XXII.)

Armas Antárcticas.

Nous manquons absolument de renseignements sur la vie de don Juan de Miramontes Zuazola. Tout ce que nous savons c'est qu'il est l'auteur

d'une épopée intitulée[1] : *Armas antárcticas, hechos de los famosos capitanes españoles que se hallaron en la conquista del Perú.* La dédicace du poème est adressée à D. Juan de Mendoza y Luna, marquis de Montesclaros, vice-roi du Pérou et la date de sa composition doit se placer entre 1607 et 1615, durée de la charge du marquis. Les *Armas antárcticas* sont restées inédites jusqu'aujourd'hui et nous n'en connaissons pas d'autre exemplaire que celui qui est contenu dans le manuscrit, M. 151, de la Bibliothèque Nationale de Madrid. Gallardo cite le poème comme existant en manuscrit dans la bibliothèque de l'infant Don Luis. M. Menéndez Pelayo en fait une brève mention dans l'article sur le Pérou de la *Antología de poetas hispano-americanos*. Il classe les *Armas antárcticas* parmi les essais épiques malheureux de Lima au XVIIe siècle et ajoute : « De ce que nous en savons, il ne paraît pas un des plus mauvais de son genre et il est naturellement supérieur à la *Lima fundada* de Peralta. »

A propos de ce poème, nous avons rencontré une erreur assez étrange dans un article récent de M. Juan Pérez de Guzmán, intitulé : *Bajo los Austrias,* qui a paru dans la *Ilustración española* du 15 septembre 1904. D'après cet article, il existe deux manuscrits de ce poème dans la Bibliothèque Nationale de Madrid dont l'un fut prêté à M. Barros Arana qui le publia au Chili, en l'attribuant à Juan de Mendoza y Monteagudo. En effet, M. Barros Arana emporta au Chili un manuscrit qui fut publié par M. Toribio Medina sous le titre *Guerras*

1. Cristóbal Suárez de Figueroa fait mention d'un *Poema antártico,* ouvrage d'un ecclésiastique ridicule du Mexique (*Pasajero,* Alivio III, foj. 118^b, Madrid, 1617). Il est très douteux que ce soit le poème qui nous intéresse.

de Chile, de Mendoza y Monteagudo, mais ce poème est tout à fait distinct de celui de Miramontes.

Les *Armas antárcticas* se composent de vingt chants en octaves, mais le poème paraît incomplet. Le sujet, tel que le poète l'annonce dans la première octave, est le suivant :

Las armas y proezas militares
De españoles católicos valientes,
Que por ignotos y soberbios mares
Fueron á dominar remotas gentes,
Poniendo al Verbo Eterno en los altares
Que otro tiempo, con voces insolentes
De oráculos gentílicos, espanto
Eran del indio, ahora mudas, canto.

Les deux premiers chants contiennent un résumé de l'histoire du Pérou depuis l'expédition de Pizarre jusqu'à l'arrivée de Don Andres Hurtado de Mendoza, marquis de Cañete. Drake paraît dans le troisième chant. Il a conçu l'idée d'attaquer le Pérou et présente son plan à Élisabeth. Il réussit à la convaincre que l'expédition sera facile et avantageuse en lui racontant le voyage de Magellan. Drake part avec une flotte pour le Pacifique et Jean Oxenham est envoyé en même temps dans l'isthme afin de distraire les Espagnols par une double attaque. Le poète suit le cours de ces deux voyages, en s'occupant très longuement des préparatifs de défense qu'on fit à Lima lorsque Drake s'empara du port du Callao. Il donne une description homérique des armures et des chevaux des chefs espagnols. Après tant de préparatifs, la bataille n'eut pas lieu, car Drake était déjà parti, lorsqu'ils arrivèrent au Callao.

Le poète retourne ensuite à Oxenham et raconte

ses aventures dans l'isthme. Sur un bateau capturé, Oxenham avait trouvé une dame espagnole d'une beauté extraordinaire dont il s'éprit éperdument. Mais elle se sentit offensée et passa au camp espagnol. Grâce aux renseignements donnés par cette femme, les Espagnols parvinrent à s'emparer du camp anglais et à faire prisonniers Oxenham et ses compagnons.

Les Espagnols partirent à la poursuite de Drake, mais ils se contentèrent de la capture d'Oxenham et retournèrent au Pérou. Le voyage fut assez ennuyeux et Pedro de Harana amusa ses compagnons en leur contant les amours de Curicoillor et Chalcuchima. Chuquiyupangui, Inca du Pérou, se trouvait en guerre avec son frère Chuquiaquilla. Celui-ci se cache et envoie Rampo en reconnaissance avec une douzaine de soldats. Ils tombent dans une embuscade des Caribes et sont tous exécutés sauf Rampo qui est sauvé par Guaillatolda, fille du cacique. Les rites des Indiens sont décrits avec beaucoup de détails. Chuquiaquilla s'inquiète de la longue absence de ses soldats et part à leur recherche, mais, au lieu de les trouver, rencontre une jeune femme Curicoillor qui attend son amant et l'emmène avec lui. Dans le palais de Bilcaoma elle remarque quelques objets d'apparence bizarre et demande une explication, ce qui donne occasion au Mage Ruminave de conter l'histoire des futurs vice-rois espagnols. L'amant Chalcuchima arrive au rendez-vous et suit les traces de sa chère Curicoillor. Il parvient à s'introduire dans le palais et à se faire nommer échanson. Bientôt après, Rampo, accompagné de Guaillatolda, rejoint Chuquiaquilla qui livre bataille à l'armée des Caribes. Le chef Marcapoma est tué et son

armée détruite. On fête la victoire par un grand banquet où Curicoillor et son amant profitent de l'occasion pour donner du vin empoisonné à leurs maîtres ; le breuvage les plonge dans un profond sommeil. Les deux amants s'enfuient et se rendent au palais de Chuquiyupangui à Cuzco. Ils révèlent à l'Inca la cachette de son frère et Chalcuchima est récompensé par la charge de lieutenant-général. Chuquiaquilla apprend la trahison des deux amants et se venge sur eux en les faisant tuer par un mercenaire. L'Inca marche à la rencontre de son frère, mais le mage Ruminave s'interpose et réussit à les réconcilier. Cet épisode s'étend depuis le XIe chant jusqu'au XVIIIe et dut suffire à l'amusement des soldats pendant tout le trajet de l'isthme au Pérou.

Dans le XVIIIe chant, le poète raconte le voyage de Pedro Sarmiento de Gamboa et la fondation de la malheureuse colonie de Philippopolis, sur le détroit de Magellan. Les XIXe et XXe chants portent sur Thomas Cavendish qui, imitateur de Drake, fit le tour du monde. Il visita la côte du Chili en 1587. Le poème se termine avec le voyage de Pedro de Harana qui s'élança à la poursuite de Cavendish, mais qui arriva trop tard. Cet incident est raconté dans la dernière octave que voici :

Huye, argentando el mar de espuma cana;
Lleva dolor y déjanos con pena;
Pues si estuviera surto otra mañana
No levantara el ferro de la arena,
Porque al puerto llegó Pedro de Arana
Al risueño apuntar de alba serena,
Y al punto por su rastro se derrota,
Mas no deja en el mar rastro de flota.

Cette fin est si imprévue qu'il nous semble que le poème n'est pas fini. Des circonstances que nous ignorons avaient obligé le poète à s'arrêter.

Ce qui nous a frappé dans la lecture des « Armas antárcticas », c'est l'admiration de l'auteur pour Drake.

Sa religion est presque le seul reproche qu'il fasse à Drake; il lui dédie même des octaves tout entières composées d'adjectifs laudatifs. Le poème n'est pas exempt des fautes qui défigurent la plupart des poèmes du même genre. On y trouve des mages, des prophéties, des tempêtes, mais le conseil des démons qui complotent contre les Espagnols fait défaut ici par exception. Drake entreprend son voyage sans être inspiré par le diable.

Miramontes connaissait certainement les poèmes de Ercilla et de Oña et il est évident qu'il a voulu les imiter. Avec toutes ses faiblesses ce poème est d'une lecture plus agréable que beaucoup d'autres qui ont paru en Amérique.

Canto III.

Francisco Draque pide favor y licencia á Isabel, reyna de Ingalaterra, para pasar á robar en el mar del Sur y cuéntala el viaje de Hernando Magallanes que descubrió el estrecho Antárctico.

Dime tú agora, o sacra musa Erato,
Pues esto fué tu principal intento,
Quién perturbó al Pirú de paz el trato,
Quién guerras incitó y Marte sangriento,
Que no se escucha ya sino al rebato,
De la sonora trompa el vivo aliento,

Ya las armas en ocio sepultadas
Se ven de rojo humor quedar manchadas.
Aquella, que diciendo cualquier obra
Con plumas y alas mil, con lenguas ciento,
De voz en voz, de tierra en tierra cobra
Siempre en cuanto publica más aumento,
Dijo quen el Pirú abundancia y sobra
Hay de esmeraldas, plata, oro, sin cuento,
Exajerando aquesto en tanta suma
Que hablaban dos mil lenguas cada pluma.
Á todos los confines de la tierra
Su trompa de metal llevó noticia,
Á todos persuadiendo que por guerra
Podrán saciar la sed de la codicia,
Mas sólo mover pudo á Ingalaterra
Después que su cismática malicia,
Negando la obediencia al padre santo,
Se hizo odiosa al mundo, y á Dios tanto.
Ved lo que causa un rey apasionado,
Lascïvo, contumaz y resoluto;
La herética cizaña que ha sembrado
Donde es guerra, furor y muerte el fruto,
Un reino, que de santos ilustrado
Pagaba á Dios católico tributo,
Sin luz, en las tinieblas de horror ciego,
Le abrasó Enrique octavo en vivo fuego.
Este inconstante reino en fe mudable
Crió aquel capitán cuya memoria
Será en futuros siglos perdurable,
No sin admiración y eterna gloria,
Pues materia capaz y memorable
Dejó para copiosa y alta historia
Con hechos y disinios peregrinos
Que en cuanto á guerra son de fama dînos.
Era Francisco Draque audaz, valiente,

Considerado, próvido, ingenioso,
Sagaz, astuto, plático, prudente,
Diestro, arriscado, fuerte, venturoso,
Grato, discreto, afable, continente,
Sufrido, vigilante, receloso,
De ánimo y pensamiento levantado,
Gran marinero y singular soldado.
  Aqueste del un lance al otro lance
Por todas las marítimas riberas
Á empresas tan difíciles alcance
Dió que temblaba el mar de sus banderas.
Con esto discurrió, y por su balance
Halló que, si á las costas piruleras
Del mar del Sur pasase, su ganancia
Sería de grandísima importancia.
  Máquinas revolviendo y fantasías
En su grande y maduro entendimiento,
Auduvo vacilando algunos dias
En cómo ejecutar pueda su intento,
Y al fin dispuestas las mejores vias
Que le ofrece el vagante pensamiento,
Á su reina Isabel la pide audiencia
Y así la dijo puesto en su presencia:
  ¿Será, señora, bien que sola España,
Teniendo tú tan célebres varones,
Goce de la famosa tierra estraña
Que se llama el Pirú tantos millones?
No, no, que por do el mar sus costas baña,
Si tú me das licencia y galeones,
Me atrevo de traerte ante los ojos
Todos sus más riquísimos despojos.
  Yo, si tu permisión y favor llevo,
Descubriré su tierra, aunque remota.
Yo soy el que me ofrezco, yo me atrevo
De al rico mar del Sur abrir derrota

Y por camino estraño, mas no nuevo,
Á vista del Pirú porné tu flota,
Después de allí hasta aquí seré el segundo
Que boje el globo y ámbito del mundo.
Dudando está la reina, mas barrunta,
Siendo el crédito tal que al Draque abona,
Que con aquel ofrecimiento apunta
De hacer un gran servicio á su corona,
El buen deseo le agradece, y junta
El parlamento de su real persona,
Que allí delante quiere la dé cuenta
De la causa y porqué el viaje intenta.
En sitial de marfil que labró al torno
Diestra, sutil y artificiosa mano,
Debajo su dosel do el real adorno
Es á do llega el aparato humano,
Sentada está la reina y puesto en torno
Su prudente y sagaz consejo anciano.
Con gran silencio y muestra venerable
Hacen señal para quel Draque hable.
Señora, dijo el Draque, quien la fama
Pretende que aquilate su persona,
Siempre á empresas el ánimo le llama
Del duro Marte y áspera Belona,
Porquel roble, laurel, encina, ó grama
Que eran del vencedor alta corona,
Por dignos hechos de valientes manos
Se daba entre los ínclitos Romanos.
Yo, por hacer algún notable caso
Que mi nombre levante, estoy de intento
De ver y descubrir lo que al ocaso
Alumbra el sol luciente y baña el viento.
Esto ha de ser por el angosto paso
Que aquel varón de heróico pensamiento,
Hernando Magallanes, lusitano,

Abrió hasta el mar del Sur de Oceano.
Que como el arte de la mar profeso
Y en ella en tu servicio real milito,
En cartas cosmográficas tengo expreso
Todo el viaje, el derrotero escrito ;
Esto me incita á un próspero suceso.
Por esto á que me des favor te incito,
Pero para que sepas qué carrera
La suya fué, pasó desta manera.
Siendo el que dió á la fama maravilla
Con una y otra heróica y alta hazaña
Rey de la invicta armígera Castilla
Y emperador augusto de Alemaña,
Carlos quinto, mandó que de Sevilla,
Ciudad rica y magnífica en España,
Magallanes saliese á ver si abría
Paso por do traer la especería.
Él, dispuesto á un viage extraordinario
Con que dar una vuelta entiende al mundo,
Apresta lo á su flota necesario
Y al fin la arroja al piélago profundo.

(Le récit du voyage de Magellan comprend 61 octaves. Nous l'omettons.)

Éste fué aquel viage peregrino
Del gran varón que descubrió el estrecho,
Del que el hilo cortó el fatal destino
Á los altos disinios de su pecho.
Yo, excelsa reina, pienso este camino
Seguir y en tu servicio un notable hecho
Hacer, pero para esto es conveniente
Que se ejecute un parecer prudente.
Está vecina á Panamá Capira,
Espesa, crespa y áspera montaña

Cuya sublime cumbre al cielo mira
Y á sus faldas el sur y el norte baña.
En ella un pueblo de Etiopía aspira
Á negar la obedeciencia á los de España
Que por el arcabuco y monte espeso
De la cerviz sacude el grave peso.
La descrepción y pasos desta tierra
Tengo yo ya medida con la planta
Y visto que deciocho leguas cierra
Del Oceano al Sur una garganta.
Así con esta gente, que á la guerra,
Por verse libre, el ánimo levanta,
Conviene que amistad fingida trabes
Para tener al Sur escala y llaves.
Dame un valiente compañero experto
Y dame armada y fuerza competente
Con que vaya á tomar de Urava (*sic*) el puerto
Donde hallará la cimarrona gente,
Que ella le pasará por el desierto
Hasta que tenga el mar del Sur presente
Y allí labre un bajel que por el agua
Asalte á Panamá y Nicaragua.
En tanto yo, siguiendo mi carrera,
El corvo y frio estrecho atravesando,
Iré toda la costa Pirulera,
Sus puertos y sus naves saqueando,
Hasta ver de Ballano la ribera
Donde me estén los tuyos aguardando,
Que allí todas las fuerzas juntaremos,
Remitiéndose al tiempo lo que haremos.
Estos serán de la instrucción los pasos
Si, á mi ruego, de dármela te dignas
Para buscar mil prosperados casos
Por mares y por tierras peregrinas,
Que no temo de guerra los fracasos

Ni peligros de Scilas y Carinas, (*sic*)
Como en tu magestad halle mi intento
Favor contra la tierra, mar y viento.

Canto IV. Francisco Draque y Juan Oxnan salen de Ingalaterra con gruesa armada, Draque para entrar por el estrecho de Magallanes y Oxnan para Ballano, el cual llega á la costa de Nicaragua y toma una fragata y en ella una doncella de quien se aficiona. Váse de alli á Ballano y confedérase con los negros cimarrones.

Ya que hizo el Draque pausa, platicando
Con maduro consejo y cano seso,
Quedó el senado el caso vintilando
Cual suele hacer en cosas de gran peso;
Uno el disinio y trazas aprobando,
Otro juzgando á temerario exceso
Querer aventurar armada y gente
Por lo que el Draque fabricó en su mente.
Argúyenle y con claro entendimiento
Las dudas satisface y facilita
De quien ante el real acatamiento
Frusta su parecer, su viage evita,
Ofrece plata en número sin cuento
Traer de do el tostado Indio habita
Con que el estado de la real persona
Dilate y engrandezca su corona.
Oye la reina á su consejo y corta
De algunos los discursos, respondiendo :
Tengo que lo que dice el Draque importa
Hacer, para las cosas que pretendo,
Y lo que á resolverme así me exhorta
Es ir al rey de España divirtiendo,
Arrojando discordia, armas y guerra

En las más ricas costas de su tierra.
  Manda, resuelta en esto, á un secretario
Que ordene á Juan Oxnan luego prevenga
Lo que es para una armada necesario
Tal cual parezca al Draque que convenga.
Era este Oxnan un plático cosario,
Digno que nombre entre famosos tenga
Porque con su cautela y osadía
En Ballano á robar entrado había.
  Do si conforme á su disinio diera
Fortuna igual favor al alta empresa,
Cargada de tesoro entrar pudiera
En Londres su cosaria nave inglesa,
Porque tuvo ya puesta en la ribera
Del mar, de plata y oro tan gran presa,
Robada en la montaña de Capira,
Quel mismo de riqueza tal se admira.
  Mas, como Panamá del robo aviso
Tuvo, al punto salió á la deshilada
Gente tan diestra y ágil que improviso
En la marina dió una madrugada,
Y cuando Oxnan el oro embarcar quiso,
Vió sobre sí vengativa espada
Del gallardo español Pedro de Ortega
Á quien el oro en sangre tinto entrega.
  De nuevo ahora previenen municiones,
Pertrechos, bastimento, artillería,
Lanchas, fustas, patages, galeones,
Plática, diestra, experta infantería
En cuyos valerosos corazones
El belicoso Marte esfuerzo cría
Para emprender con ánimo las cosas
Arduas, graves, difíciles y honrosas.
  Y aquellos galeones enjarciados
Tuvieron los curtidos marineros

De todo el adherente tripulados
Para poder sulcar los mares fieros.
Embárcanse los pláticos soldados,
Reverberando el sol en sus aceros,
Al son de sonorosos instrumentos
Cuyo rumor retumba por los vientos.
  Figúralos el ánimo arrogante
Evidentes señales victoriosas,
Creyendo que no habrá cosa bastante
Á resistir sus fuerzas poderosas.
Levan los corvos ferros al instante,
Tienden capaces velas espaciosas,
Imitan en los topes á las olas
Flámulas, gallardetes, banderolas.
  De aquesta suerte el Draque el mar rompía
Do sin temor de la fortuna varia
Ciertos ricos despojos prometía
Á su gente marítima cosaria ;
Por el rosado oriente parecía
Ilustrando las cumbres de Canaria
El rojo Licio, cuando de la entena
Descubren su agradable tierra amena.
  Puestos mar en través los galeones,
Una pieza atronando el aire suena,
Señal de que á entregar las instrucciones
Que vengan á consejo el Draque ordena.
Oyéndola, al instante de varones
Pasa el valiente Oxnan su lancha llena
Al galeón capitana, do á la entrada
Le salva una gallarda rociada.
  Pilotos, capitanes, almirantes
Juntos dentro en la popa, se platica
Sobre qué medios son más importantes
Para ir á saquear la tierra rica,
Y el Draque con discursos elegantes

Discreto parecer á todo aplica
Hasta que, fenecido el parlamento,
Cada cual se volvió á su alojamiento.
Víase ya de sombra el mar cubrirse
Y de sombra cubrir los corazones,
Que suele el corazón al despedirse
Anunciar sus futuras ocasiones;
Empiezan á salvarse y dividirse
Con el rumor de estrépitos cañones,
Tomando diferente la derrota
El luciente farol de cada flota.
Guía por Pernambuco al corvo estrecho,
En su ventura, fuerza confiado
Aquel audaz Francisco á quien ha hecho
La virtud de su brazo celebrado.
Juan Oxnan, que camino más derecho
Trai para Tierra Firme enderezado,
En el viage menos se detiene
Por donde á acompañalle me conviene.

. . . . . .

Canto VI. Padece Francisco Draque una tormenta en que pierde cinco navíos y con el suyo solo pasa por el estrecho al mar del Sur. Entra Juan Oxnan en su galera, roba las islas de las Perlas y un navío de Quito. Llega la nueva á Panamá y previénese gente para su castigo.

Dentro de mí me altero porque siento
Fuscos y condensados los Triones
Alborotar el líquido elemento
Con bravos huracanes y turbiones,
Huir la tempestad del fuerte viento
Focas, bucios, delfines y Tritones
Y vacilar la máquina del mundo
Tumbada desde el cielo hasta el profundo.

Veo el árctico polo rodeado
De ceño horrible, cárdeno y obscuro,
Sañudo Tauro, el Orión armado
De quien temiera el sabio Palinuro,
El soberbio Dragón enerizado,
Bravo y temorizante el fiero Arcturo,
Focilando las Pléyadas ñublosas
Y de terror cargadas las dos Osas.
Veo á Libra, Escorpión y á Sagitario
Con velo negro, lóbrego, tremendo,
Á Piscis, Capricornio, Virgo, Acuario
De terrible indignado aspecto horrendo,
Géminis, Aries, Cáncer temerario,
El León abrumado y estupendo,
La Bocina y el Carro denegridos
Y aquel trifauce can prorrumpe aullidos.
Veo al yerto peñasco y dura puerta
Que á los vientos en cóncavos oprime
Quel rey que los enfrena deja abierta
Porquel humilde mar su furia estime.
Salen amenazando ruina cierta,
La tierra se estremece, el centro gime,
Montes trastornan, árboles arrasan,
¿Cuántos hasta lanzarse en el mar pasan?
Todos ellos á fin de que frustada
La esperanza del alto pensamiento
Quede, que tray el Draque con su armada
Vagando por el mar, sugeto al viento,
Mas él cuyo valor no mengua en nada,
Armado de un constante sufrimiento,
Dice que nunca el hado fué tan largo
Que no mezcle en lo dulce algún amargo.
Habiéndose en Canaria dividido,
Guió por Cabo Verde su derrota,
Tierra quel nombre Hespérida ha tenido,

Cuando Cartago la última la nota.
Llegó, pasando un piélago estendido,
Al rio de la Plata con su flota,
No menos caudaloso quel Danubio,
Rico de nombre y rico de ámbar rubio.
De allí, cuando el sereno tiempo daba
Muestras de quieto mar y viento blando,
La vuelta del estrecho navegaba,
Consiguir su disinio procurando,
Mas una tempestad horrible y brava
Se fué por todas partes condensando,
Del cárdeno horizonte al cielo sube,
Cargada de terror la parda nube.
Figuras de dragones y serpientes
Formadas en el aire se parecen,
Fociles y relámpagos ardientes
Que ofuscando á la vista desparecen;
Vénse encuentros terribles y vehementes
Donde los fuertes vientos se embravecen,
Subir mangas al cielo en remolinos
De bravos y furiosos torbellinos.
Mil corruscantes rayos violentados
Descansar en su centro pretendiendo,
Rompen los gruesos cárdenos nublados,
La tierra, mar y viento estremeciendo;
Levántanse las ondas en collados
Del cielo á los profundos descendiendo,
Hierve el furioso mar, el viento embiste
La cismática inglesa armada triste.
La Eterna Magestad de su alto coro,
Como Señor de humano y de divino,
Manda que con Vulturno embista Coro,
Mientras combaten Erecias y Gravino,
Y que Argestes, bramando como toro,
Al Ábrego se encuentre en el camino,

Que cataratas abra el hondo abismo
Y trague á los herejes del bautismo.
  Viéronse aquí las aves Alciones
En la playa formar un triste llanto,
Irse á sus cuevas las marinas deas
Llenas de confusión, llenas de espanto,
Porque las Furias hórridas y feas,
Dejando aquel lugar de Radamanto,
Por las tímidas ondas se pasean
Y en revolver el mar su fuerza emplean.
  En el carpatio golfo do á Proteo,
Por saber de los hados el suceso,
El esforzado joven Aristeo,
Venciéndole en mil formas, tuvo preso,
Nunca jamás furioso viento reo
Levantó el bravo mar con tanto exceso
Ni en el que pereció el mozo de Arcido
Igual furor y tempestad se vido.
  Un tímido clamor de voces suena,
Varias, confusas, roncas, alteradas
Que la obscura región del aire atruena
Más que las densas nubes levantadas,
Crece la turbación, crece la pena,
Crecen las ondas de la mar hinchadas,
Crece el furioso Bóreas, crece Noto,
Que todo lo quebranta y deja roto.
  Curtidos marineros y grumetes
Sienten de frio miedo helar las venas
Porque los papahigos y trinquetes
Amainar ni coger pueden apenas,
Que escotas, trizas, burdas, chafaldetes,
Mesanas, gavias, mástiles, entenas,
Jarcias, estayes, trozas, racamenta
Se rinden al rigor de la tormenta.
  Cámbiase el viento, el agua remolina

Impelida del ímpetu furioso
Que hiriendo de través en la marina
Levanta el terremoto peligroso,
Árbol, costado y tablazón rechina
Á tiempo que su manto tenebroso
Tiende la noche y con espesas nieblas
El alterado mar deja en tinieblas.
  Aquí el piloto vigilante y sabio
Rinde á la tempestad los instrumentos
De carta, ballestilla y astrolabio
Con que antes sujetar solía á los vientos,
Y del turbado y tremolento labio
Aún no saca distintos los acentos,
Quel susto de la muerte al más dispuesto
Turba el sentido y amarilla el gesto.
  Amaina, dice, amaina, grita á voces,
Coge los senos de la vela hinchada,
Larga triza, amantillos, larga troces,
Mete el puño y berdago en la arrumbada,
Pero con golpes fondeando atroces,
Sobre el furioso viento levantada,
Azota de alto abajo, gualdrapea
Y por plegalla en vano se pelea.
  La jarcia en los motones no labora,
La vela sobre el mástil se encapilla,
Zaborda el portaló, y en aquel hora
Se ven rumbos, costados, plan y quilla.
Gime, cruge la nao, la gente llora
Pálida, macilenta y amarilla,
Da á la banda el timón, y en el instante
Relinga el paño y toma por avante.
  Topan los topes en el alto cielo
Llevados de cerúleos montes altos,
Bajan las quillas al profundo suelo
Dando en vacío peligrosos saltos.

Ya faltos de vigor, llenos de duelo,
Ya llenos de temor, de aliento faltos,
Ya con muerta esperanza y pena viva,
El uno dice : á orza ; el otro : arriba.
En esto una terrible nube densa
Truenos, fociles, rayos, pluvia arroja
Con que la miserable gente piensa
Que de su enorme culpa Dios se enoja,
Implora y llama la piedad inmensa
Aflicta, triste y llena de congoja
Con votos, con plegarias, oraciones
De mansos y prostados corazones.
Á Cristo voto, humilde dice aquéste,
Que si me saca libre destos mares
Iré á sacrificar mi humilde veste
En romanos católicos altares.
Yo voto, dice aquél, que lo que reste
De la vida lo gaste en los reglares,
Pios y religiosos monasterios,
Sirviendo allí de humildes ministerios.
Cuál va á Jerusalén ó á Santiago,
Descalzo peregrino en romería,
Mendigando por Dios, si sobre el lago
Sereno y bonancible tiempo envía,
Mas como si escaparan del estrago,
Siguieran su cismática herejía,
El que juzga en los pechos lo escondido
Dió nueva fuerza al mar embravecido.
El cielo con las sombras ofuscado,
De la ténebre noche imagen triste,
Parece que compele al mar airado
Á que las naves míseras conquiste ;
Así con un turbión conglutinado
De rayos, piedra y agua las embiste,
Abriendo por costados y obras muertas

Puerta á la muerte y á las ondas puertas.
Cuál de balance rinde al mar la popa,
Cuál trinquete y bauprés al mar despide,
Cuál armas, vituallas, hacienda y ropa
Alija y disparando auxilio pide,
Cuál en los crespos arracifes topa
Y encallada al través la costa mide;
De suerte seis naves de hombres llenas
Del centro visitaron las arenas.
Rotos por el rigor de los contrastes
Puentes, costados, cintas, corbatones
Entenas, gavias, árboles, guindastes,
Quillas, bordos, cubiertas, espolones,
Latas, jaretas, bombas, codastes,
Mesas de guarnición, escotillones,
De las naves misérrimas ruinas,
Ocupan las estériles marinas.
Y entre ellos (espectáculo terrible)
Mil cuerpos con la muerte agonizando,
Que resistiendo el mar irresistible
Van abrazar la tierra procurando,
Sintiendo sobre el agua el fuego horrible
Quel alma los está martirizando
Porque de su cismática insolencia
Los remuerde el gusano la conciencia.
Cuál animoso y libre de embarazos,
Del pecho la pereza despedida,
Haciendo diestros remos de los brazos
Por las ondas procura abrir salida;
Cuál pide á los tablones y pedazos
De la entena el remedio de su vida;
Cuál en escotillón ó cabestrante
Rompe por las resacas adelante.
O, dice el triste al irse sumergiendo
(Mientras dilata el trance temeroso),

O bien afortunado el que muriendo
Goza de funeral sepulcro honroso,
O mil veces dichoso el que rindiendo
Á nuestra madre el débito forzoso,
Goza el ultimo vale de la gente
Quen torno de su lecho llorar siente.
No como triste yo que instimulado
De un ciego desatino y vano intento
Me veo en estas ondas anegado
Por el rigor del inclemente viento.
Ni es éste el fin alegre y prosperado
Con que lisonjeaba el pensamiento,
Cuando me prometía mi esperanza
Piruleros despojos de mi lanza.
O, si con la esperiencia destos daños
Que un delfín este mar me concediera,
Me sacara á vivir algunos años
Cual el músico Arión á la ribera,
Como ejemplar espejo á los engaños
De mal fundadas esperanzas fuera,
Donde se viera el rostro de fortuna
Y como es la mejor no haber ninguna.
De abonanzar el tiempo dió señales
Con rostro alegre el délfico timbreo
Por las risueñas cumbres orientales
Saliendo á ver las ondas de Nereo;
Pero entre aquellos tempestuosos males
No vió anegado el resplandor febeo
Á Draque, que animoso y gran piloto
Libre salió del fuerte terremoto.
Aquí dió prueba de ánimo valiente,
Sintió el dolor, mas no mudó el semblante,
Aunque perder las naves y la gente
Fué para le mudar causa bastante,
Que como experto capitán prudente

Conoció ser aquello lo importante
Para que la demás no enflaqueciese
Y á la pena y al medio se rindiese.
Antes le esfuerza y dice : O varoniles
Guerreros que intentáis con fama clara
Ser cuál Hector, cuál Marte, cuál Aquiles,
Ilustrando la inglesa patria cara,
Mostrad aquí los ánimos gentiles
Poniendo el pecho á la fortuna avara,
Que á pesar de su rueda variable
Habéis de hacer un hecho memorable.
¿De míseras endechas qué consuelo
Al ya privado de la luz resulta,
Si aquella muerte le destinó el cielo
Por la divina voluntad oculta?
Si á los amigos quel profundo suelo
Del hinchado y soberbio mar sepulta
Resucitar pudiéramos, de fruto
Fueran endechas, lágrimas y luto.
Mas sino, despedí el inútil llanto
Antes que se apodere el miedo frio
Y doblando las fuerzas al quebranto
Os robe, quite y enflaquezca el brio ;
Sumas gracias rendid al cielo santo
Que ha reservado libre este navío
Y esperad sin temer peligros otros
Porque va mi ventura con vosotros.
Dijo y siguiendo el curso presuroso
Pasó el estrecho y llega á do le llama
El hecho más audaz y venturoso
Que jamás publicó parlera fama.
Pero en tanto que en Chile el belicoso
Estruendo de sus armas se derrama,
Á Ballano me vuelvo á la ribera
Donde se fabricaba la galera.

Canto VIII. Pasa Francisco Draque á la costa de Chile, toma un navío, llega al Callao, entra dentro, desamara las naos surtas; altérase la tierra, sigue su viage y toma la nao de San Juan de Antón cargada de plata y oro y váse á la isla del Caño con la presa. Despacha el virrey Don Francisco de Toledo dos navíos tras del. No le alcanzan y vánse á Panamá donde saben la pérdida de San Juan de Antón, van en su busca á Ballano y no le hallando allí saltan en tierra contra Juan Oxnan.

Llegado ha el tiempo, o venturoso Draque,
En que haga de matices un dibujo
Y al teatro del mundo á luz le saque
De la fortuna, que áste mar te trujo,
Pues ella rogó á Eolo que aplaque
Los procelosos vientos y redujo
Á que te den favor Neptuna y Glauco
Para que vieses al soberbio Arauco.
Las empresas dejaste escurecidas
De los piratas Miltas y Dionides,
Agatoclo, Alcamenes y Cleonidas,
Con aquésta en que el orbe en torno mides,
Y porque tus hazañas conocidas
Fuesen de gloria, más que las de Alcides,
En tu favor dispuso la fortuna
El tiempo, el viento, mar, estrellas, luna.
De contrastar naufragios y huracanes
Por la intensa frialdad de la remota
Región del corvo estrecho Magallanes
Traía ya la vela y jarcia rota,
Pero el mapa de ilustres capitanes
Por Chile navegando alarga escota,
Al puerto de Santiago llega y sola
Encuentra una infeliz nave española.

Surta, quieta, segura y amarrada
Con cable, orinque, boya al corvo diente,
De vitualla y provisión cargada,
Pero sola y vacía está de gente.
Era del capitán Lamero Andrada,
De cuyo esfuerzo y corazón valiente
Se juzga que si en ella dentro fuera
Nunca el pirata Draque la rindiera.
Mas como fue venida de improviso
Y cosa en aquel tiempo no esperada,
No pudo el capitán tener aviso
Para tener su nave tripulada,
Y cuando á la defensa embarcar quiso
Su gente de la inglesa apoderada
Estaba de manera que no pudo
Mostrar su fina espada y fuerte escudo.
Tócase en tierra al arma y maravilla
Ver quel inglés en Chile al arma toca,
Pero al punto al bridón echan la silla
Y el duro freno á la espumosa boca,
Salen los españoles á la orilla
Á ver á quien á guerra los provoca
Con tal furia y rumor quel viento cuaja
La voz de los relinches, trompa y caja.
Desde su galeón mira seguro
El Draque la española gentileza,
Porque le sirve el mar de foso y muro
Á su bien artillada fortaleza.
Halló de bastimentos y oro puro,
Saqueando la nave, gran riqueza,
Sin podelle quitar estos despojos
Los dueños que lo vían á los ojos.
Mas, ó fuese recelo, ó fuese intento
De no perder el tiempo que le llama
Á buscar el grandioso fundamento

Sobre que fabricó su eterna fama,
Las velas desplegando al austro viento
Á Arica, Chule, Pisco, Pachacama
Pasa y en el Callao por la caleta
Entró, que hace la quiebra de una isleta.
Tranquilo, sosegado puerto grato
En cuya espaciosísima ribera
De Jerjes el armígero aparato
Y ejército naval surgir pudiera,
Su frecuentado, grueso y rico trato
Que atrás dejar al de Sivilla espera,
Lustrosa hace y de sublime estima
La ciudad de los Reyes y el rio Lima.
Teníase hasta allí por infalible,
Con haber paso abierto el lusitano
Magallanes, que entrar era imposible
Naves al mar del Sur de Oceano,
Mas deste inadvertido error terrible
Sacó el sagaz pirata luterano
Con la presente súbita venida
Tan sin remedio y tarde conocida.
Á cuya causa el puerto y navegantes
Estaban en descuido sepultados,
Sus frágiles bajeles de merchantes
En quietud y sosiego desarmados,
Á quien cuando los rayos rutilantes
En los golfos de Tetis encerrados
Cubren la tierra de nocturna sombra
El fiero asalto del pirata asombra.
Una lancha preñada de soldados
Por la fuerza del remo compelida
Se acerca á los bajeles desarmados
Antes que de ninguno sea sentida ;
Entre fuscas tinieblas de ñublados
Y obscura noche lóbrega escondida

Que aborrecen nocturnos malhechores
Como Aciloe del sol los resplandores.
  Puesto en su popa estaba contemplando
El curso del zodiaco y planetas
Un plático piloto astrologando
Sobre sus linias oblicuas y rectas,
Pero sobresaltóle el rumor cuando
Sintió de los britanos las saetas
Que tiran á la nave más vecina
Por do en su barca vino á la marina.
  Desde el Callao á Lima va volando,
Que da plantas alígeras el miedo,
Y con turbada voz dijo, en llegando,
Al virrey Don Francisco de Toledo:
La ocasión á tu puerta está llamando,
Señor excelentísimo, el denuedo
Que tu valiente corazón encierra
Muestra que por el mar baten la tierra,
  Causando grima, escándalos y males
Una enemiga escuadra de guerreros,
No sé si deste reino naturales
Ó por el mar piratas estrangeros,
Traspasan de las naves los umbrales
Con furia ejecutando sus aceros,
Sin que haya resistencia que lo impida
En nuestra poca gente inadvertida.
  Altérase el virrey, no más que cuanto
Un ánimo se altera generoso
Si el daño anticipa á la nueva tanto
Que ha de ser el remedio infructuoso.
Manda tocar á recoger en tanto
Que de armas cubre el pecho valeroso
Cuya suma prudencia en un instante
Previene y apercibe lo importante.
  En castaño bridón de andaluz raza,

Gallardo, corregido y alentado,
Testera, pecho, ijares y coraza
Segura cuanto ricamente armado,
El ínclito virrey salió á la plaza,
Cubierto de un bruñido arnés granado,
Las plumas tremolando en la celada
Y al lado su luciente y fina espada.
Embraza un fuerte escudo á do se entalla
La historia de su tio, el de Alba invicto,
Cuyo nombre de fama eterna se halla
En vividores mármoles escrito.
Víase presentada la batalla
Al otomano bárbaro precito
Y él huir con su campo turco y moro,
Dando á Viena risa, á Grecia lloro.
Víase al vivo entre doradas listas,
Donde á lo natural vencen las artes,
Yelmos, escudos, golas, sobrevistas,
Trofeos de banderas y estandartes
Quel valiente Fernando en sus conquistas
Abatió por el suelo en todas partes,
Rotos y destrozados mil arneses
De alemanes, flamencos y franceses.
Marte en las armas y en la luz Timbreo,
El virrey pareció entre su española
Guarda, á quien con marcial lustroso arreo
Rige Martín García de Loyola ;
Síguenle sus criados, Carabeo,
Escalona, Zapata, Casa Sola,
Meneses y Cisneros, Ynestrosa,
Gente bizarra, noble y belicosa.
Saca el guión, enarbolando el asta
Don Josefe de Agüero, mozo ardiente,
Mostrando que su esfuerzo solo basta
Para rendir á la cosaria gente,

En un bridón de jerezana casta
Que de fogoso espuela no consiente,
Pero con tal destreza le maneja
Que atrás en la carrera al viento deja.
No quiso reservarse por anciano
Don Luis de Toledo que á corage
Su pecho juvenil y rostro cano
Incita la opinión de su linage,
Armado en un tordesillo rabicano
De fino arnés listado de follaje,
Batiéndole tan firme que parece
La tierra con las plantas estremece.
Corrigiendo la furia de un peceño,
Que, aunque de ardiente cólera se abrasa,
Su leal obediencia rinde al dueño,
Sigue al virrey Francisco de Varrasa.
Era la prima cuando agrava el sueño,
Daba en menguante luz Diana escasa,
Pero la de su escudo á los más lejos
Llegaban á la vista los reflejos.
El que Diego de Friastejo enfrena
Mueve los pies con ligereza tanta
Que apenas los estampa en el arena
Cuando al ligero viento los levanta.
El fuerte coselete y gruesa entena
De que se arma el guerrero á Marte espanta,
Viendo como aquel bélico mormullo
En su valiente pecho infunde orgullo.
Nueva, rebato y arma publicaban
Las hórridas trompetas resonando,
Que hiriendo el aire vago despertaban
Los que tiene el descuido en sueño blando.
Armas á toda priesa arrebataban
Cuál valiente animoso y cuál tremblando,
Porque una acerba nueva repentina

Con modo diferente determina.
  Crece el rumor y á todos los revela
Quen uso militar y bélica arte
Tienen que ejercitarse y á la escuela
Casi olvidada del airado Marte.
Con lenguas ya las mil la fama vuela
Guerra notificando en toda parte,
Alégrase el soldado y si él se alegra
Le viste al mercader tristeza negra.
  Pero mil generosos corazones
Indignos del olvido, si ofreciera
El tiempo atropellado de ocasiones
Materia en que su fama eterna fuera,
Sin mudar exterior con los pregones
Quel vario novelero vulgo altera,
Por los ánimos nobles heredados
Al punto ante el virrey llegan armados.
  Llega el que pudo dar guerra á Amurate
Gran capitán, del otro descendiente
Con quien iguala y frisa en el quilate
De prático, esforzado, audaz, valiente,
Armado desde el yelmo al acecate
En su rucio hollador, que de vehemente
Muestra que lleva apuesto á maravilla
Á Don Pedro de Córdoba en la silla.
  Siguen tras del sus nobles cien ginetes
De la guarda del reino con lucidas
Cotas, adargas, lanzas, capacetes,
Jaeces y mochilas guarnecidas,
Plumas, bandas, casacas y sayetes
Con cifras en los campos esculpidas,
Do en los discretos motes y colores
Enseña aquéste guerra, aquél amores.
  En caballo feroz salió gallardo,
Alentado, brioso, fuerte, overo,

Quen su comparación el viento es tardo,
Tascando el freno, hollándose ligero,
Ropilla matizada de oro y pardo
Sobre el bruñido arnés de limpio acero,
El gran Pedro de Zárate, que guía
Otra bizarra y noble compañía.
Y tú, mi general, Pedro de Harana,
Venerable, sagaz, prudente, viejo,
Que imitas en edad nevada y cana
Á Marte en brio, á Nestor en consejo,
En yegua velocísima, lozana,
Que parece una tigre en el pellejo,
Armado sales á ordenar el campo
Como en esta occasión, maestre de campo.
Si distinguiera desta aquella hazaña,
Fuérame proceder en infinito,
Cuando prendió á Lanzgrave en Alemaña
Nuestro augusto monarca Carlos invicto;
Bástate, Bizcaino, honor de España,
Lo que acá en Tocumán, Ballano y Quito
Hiciste para ser eterno en nombre
Pues fueron tus proezas más que de hombre.
¿ Qué Aureliano, qué Claudio, qué famoso
Mesenio, Arestómenes, qué valiente
Temístocles, qué Ulises industrioso,
Qué fuerte Pirro, qué Aníbal prudente
Salieron á rebato peligroso,
Armados de acerado arnés luciente,
Como al son de la trompa belicosa
Don Pedro de Mercado Peñalosa?
Saca Alonso Pozado en la celada
De plata con figuras de oro fino
La historia primamente entretallada
Del animoso pueblo numantino,
Con el talón batieńdole la ijada

Á su hollador trepado celandino,
Que inquieto al son de trompas y atambores
Hace temblar las plumas de colores.
No con pomposo pérsico aparato
Porque tiene sus armas sólo en uso,
Ni al repentino estrépito y rebato
Desordenado en término confuso,
Mas cual valiente y ágil Viriato,
Famoso defensor del reino luso,
Corrigiendo el fervor de un alazano
Sale el fuerte Rodrigo Campuzano.
Rompiendo los ijares de un tordillo
Con la punzante espuela y acecate
Que de color leonado y amarillo
En la cresta un peñacho el viento abate,
Grabado el fuerte arnés de gusanillo
Donde no pierde el oro algún quilate,
Don Juan de Ávalos sale apuesto y bravo
Juntando de una lanza el hierro y el cabo.
Miguel Ángel cubierto en un cebruno
De armas resplandecientes galopea,
Á quien se dice que engendró Neptuno
En la hermosa ninfa Deyopea,
Porque halla el mar tranquilo y oportuno
Cuando sobre sus ondas se pasea
Y si soberbio las altera el viento
Á su voz se sosiega y para atento.
Pero en Calvi nació este Palinuro
De la romana estirpe descendiente,
Calvi de ilustre Córcega, al sur muro,
Criando en sí varón tan eminente
Que ha de venir á ser en lo futuro
Del virrey del Pirú lugarteniente,
Mérito igual á su valor, oficio
Digno de su continuo real servicio.

También aquel salió, do se atesora
La magnanimidad y el noble trato,
En cuatralbo veloz, Don Diego Mora,
Armado con insigne y grave ornato ;
Un favor de la dama á quien adora
Lleva en el brazo, en la alma su retrato
Y el retrato y favor de fuera y dentro
Esfuerzan su valor para el encuentro.
Sobre un grueso bridón rucio rodado
Melchor de Cadaalso en esto parte,
De terso y limpio acero en blanco armado
Y en el pecho infundido el fiero Marte ;
Lleva de seda y oro recamado
Tremolando en su brazo el estandarte,
Seguro ques bastante á defendelle
Quien pudo en actos tales merecelle.
Y tú, que siendo joven ya tuviste
Sentidos y envidiosos mil galanes,
Por digno de favor también saliste,
Valiente Juan Bayón de Campomanes,
En rosillo, quen él como en tí asiste
Ánimo y sufrimiento en los afanes,
Porque en servicio de tu rey te cuadre
Aquel leal renombre de tu padre.
Corriendo un alazán salió un mancebo,
Aunque de pecho y ánimo robusto,
Que en el rostro parece al rubio Febo
Y en armas y valor César Augusto.
Este como sintió el rebato nuevo
Con morrión crestado y peto justo
Llegó al virrey diciendo : á la orden puesto,
Don Lorenzo de Heredia ocupa un puesto.
Un bayo, cabos negros, cota y lanza
Adarga y morrión de pasta fuerte,
Garcilarba por medio el pueblo lanza

Así como el rumor de trompa advierte,
Con furia remitiendo á su pujanza
El castigo ejemplar, la acerba muerte
Del pirata enemigo si ya sale
Donde con él de brazo á brazo iguale.
Cubierto de un templado coselete,
Sale en fuerte y veloz castaño obscuro
Don Diego Carbajal con que promete
Dar de sus hechos fama á lo futuro;
Grabado de la cinta hasta el almete
Con relevadas listas de oro puro,
Mancebo en quien está por excelencia
En juvenil edad cana prudencia.
De aquella antigua casa de Guevara
Don Gerónimo sale en un melado
Que en Córdoba del Betis la agua clara
Bebió y potro en su orilla pació el prado,
Vibrando el asta como frágil vara,
Firme en la silla cuanto fuerte armado,
Galán, valiente y de gentil semblante,
Cortesano, discreto y elegante.
¿Quién te podrá olvidar, si con tus obras,
Don Pedro Santillán, en cuanto emprendes
Á éste en valor igualas y á aquél sobras
En obras con que ser un Cid pretendes?
Con la opinión que en esta ocasión cobras
De valiente y sagaz tu nombre entiendes
Dejar permaneciente y bien pues queda
Glorioso puesto en la sublime rueda.
El orden militar, la bizarría,
Prontitud y destreza diligente
Con que ordenó Gerónimo Mejía
En cuadrado escuadrón toda la gente,
Pluma más levantada que la mia,
De heróico verso délfico elocuente,

Era justa razón que lo cantara
Para que sin su gloria no quedara.
No estar aún las pasadas sediciones
Sin recelo de nueva pesadumbre,
Ni de los búlliciosos corazones
Perdida la tiránica costumbre,
Causaron de novelas y ficciones
Una entricada y varia incertidumbre
Sobre de qué nación son los contrarios,
Órebeldes tiranos, ó cosarios.
En duda al puerto manda el virrey que marche
La gente y las banderas de colores
Antes que robe Febo el blanco escarche
Que estaba difundido entre las flores.
Retiñe el añafil, retumba el parche
Batido de los diestros atambores,
Repite Eco los últimos acentos
Cuyo grave rumor dobla en los vientos.
Y él, dando de valor clara esperiencia,
Aunque ya la tenía el mundo desto,
Porque preste denuedo su presencia
Toma de la vanguardia el primer puesto.
Pero los senadores del audiencia
Aplicando un prudente ruego honesto
Le piden y aconsejan se detenga
Para determinar lo que convenga.
Quedóse importunado, mas camina
Al puerto el escuadrón con los soldados
En orden militar y disciplina,
Por trozos en hileras ordenados.
Antes que se llegase á la marina
Entre floridos árboles copados
Al margen de un arroyo transparente
Alto convino hacer toda la gente,
Para que se recoja la que falta

Que por la brevedad atrás se queda,
Porque si el enemigo en tierra salta
Á jornada venir con él se pueda
En tanto quel rosado oriente esmalta
Del carro de Faetón la ardiente rueda,
Distinguiendo el pajizo del morado
Que estaba con las sombras ofuscado.
  Los ágiles caballos corregidos,
Sugetos á los frenos argentados,
Del veloz movimiento suspendidos,
Quedaron en las manos afirmados,
En torno los infantes guarnecidos
De postas por las frentes y costados.
Mas ya que estuvo el resto todo junto,
Toca á marchar la caja y marcha al punto.
  Luego que llegó el campo á la marina
Y que se conoció el bagel pirata,
Ir en su seguimiento determina,
De dalle alcance y combatille trata.
¿ Pero qué es lo que trata, qué imagina,
Si sus buenos disinios desbarata
No haber en la marina embarcaciones
Capaces de navales ocasiones ?
  No por aquesto mengua el audaz brio,
Ni se mitiga el español corage
Que de ira lleno y de temor vacío
Quiso en chalupas ir á hacelle ultrage.
El Draque en tanto larga á su navío
Las velas y prosigue su viage
Porque las armas vió resplandeciendo
Y de la trompa y caja oyó el estruendo.
  Al saquear las naves españolas,
Usó de ánimo noble y generoso.
No las envía al fondo de las olas,
Ni las entrega al fuego codicioso,

Los cables las saltó y desamarrólas
Para quel marinero, temeroso
De que su suelta nave al través diese,
Por amarralla el tiempo entretuviese.
Pretendió con aqueste caso astuto
Mostrar quel hacer daño sin provecho
Es más de un corazón cruel y bruto
Que digno de un hidalgo y noble pecho;
Pues si para hacer mal, sacando fruto,
Parece que la guerra da derecho,
Donde no se interesa hacienda ó fama,
Quien hace mal sin fruto su honra infama.
Fama y fruto sacó de aquesto el Draque,
Fama de no hacer mal, fruto su intento
Que fué, mientras la suelta nave abraque
El marinero, dar la suya al viento
Porque la dilación la ira aplaque
Del que salir querrá en su seguimiento,
Ó que salga tan tarde á su conquista
Que no pueda alcanzalle con la vista.
Aquí tuvo noticia que sulcaba
El líquido elemento variable
Una infelice nave que llevaba
Un tesoro de plata inestimable
Y como á Tierra Firme navegaba,
Si el disponer del hado inevitable
Con un súbito asalto repentino
No atajara el disinio del camino.
Avívale esta nueva la esperanza,
Enciéndele y auméntale el deseo,
Ya juzga ve la nao, ya que la alcanza,
Ya que la rinde y goza su trofeo.
O tú, San Juan de Antón, quen la privanza
Estuviste de Eolo y de Nereo,
Tú á quien los dos, al navegar, descanso

Dieron de quieto mar y viento manso,
  Huye agora, largando á las entenas
El paño de tu nave mal segura
Que va viniendo de Paita las arenas,
Rica de plata y pobre de ventura;
Huye agora que importa á velas llenas
Huir, para estorbar quen la futura
Edad no sienta España daños fuertes
De guerras, robos, fuegos, sangres, muertes.
  Pues ves que los profundos se estremecen,
Ásperos infortunios anunciando
Á tiempo quen los cielos se parecen
Prodigios, cierta guerra amenazando,
Los vientos de turbiones se oscurecen
Y las concavidades retumbando
Publican que principios son espresos
De escandalosos males y sucesos.
  Forman exhalaciones en los vagos
Aires cometas, monstruos en la tierra
Nacen que pronostican, según magos,
Corage, atrocidad, furor y guerra.
¡ Qué de incendios, ruinas, qué de estragos
En las Indias, España, Ingalaterra,
Tuvieron sus principios y su empeño
De ser de aquesta presa el Draque dueño !
  Mostró el tiempo veloz como es cumplido
El término fatal del duro hado
Y que el inquieto y áspero ha venido,
Huyendo deste mar el sosegado,
Porque del austro sur favorecido
El astuto pirata afortunado
Así su galeón tras ella lanza
Que á la infelice rica nave alcanza.
  Del tope al horizonte ya se ofrece
Á vista del solícito grumete,

Ya del castillo y popa se parece,
Ya proejando con ella va el trinquete.
Tanto al Inglés el ánimo le crece
Cuanto mayor el premio le promete,
Dále una y otra horrenda batería,
Jugando la furiosa artillería.
  Sintiendo la improvisa rociada,
Como en el mar del sur cosa inaudita,
Llena de admiración y acobardada
Nuestra española gente, Amaina, grita
Porque á su triste nave aportillada
El árbol, lienzo, entena y jarcia quita
El escupido plomo que destroza
Escota, obencadura, estay y troza.
  Antes que se la echase el corvo arpeo,
Antes que se la embista y dé el asalto
El velacho, trinquete, gavia y treo
Bajan, largas las trizas, de lo alto.
O venturoso Draque, aqueste empleo,
Aunque de fe católica estás falto,
Guardóle Dios por su juicio justo
Para que del hicieses á tu gusto.
  Que, para que se humille un reino altivo,
Suele tomar por instrumento á veces
La fiera crueldad de un rey esquivo
Ó la de sus ministros y jueces
Ó dar fuerza, valor y ánimo vivo
Á intolerables bárbaros soeces
Para que ejecutores y verdugos
Sean del que rompió sus leves yugos;
  Ó ya, esterilizando el fértil suelo
De malévolos astros la influencia
Por el orden fatal que guarda el cielo,
Causa hambre, enfermedad y pestilencia
Para que, viendo su miseria y duelo,

Convertidos, invoquen la clemencia
Del que tres veces llaman Santo, Santo,
Los celestiales coros en canto.
Incomprensible Dios, este pirata
No borró de su frente aquella marca
Que del pecado original rescata
Al que navega en la romana barca,
¿ Pues cómo tan gran suma de oro y plata
Permites que al católico monarca
Hoy robe ? Justas son, Señor, tus obras
Con que maravilloso nombre cobras.
Al son de sonorosos añafiles
Saltó Francisco en la rendida nave,
Oyendo de lamentos mugeriles
Un lastimoso y triste llanto grave,
Mas él, usando términos gentiles,
De risueño semblante, hablar suave,
El pálido temor destierra á todos,
Con noble estilo y cortesanos modos.
El registro mandó se le entregase
Y por partidas, números y marcas
La plata recibió y que se llevase
Mandó á su galeón en las dos barcas,
Pero no permitió que se tocase
En cosas de vestidos, joyas ni arcas
De ninguna muger, antes las hizo
Regalo y el registro satisfizo.
Francamente pagó todo el viage
Á grumetes, piloto y marineros
Y con plata y retórico lenguage
Socorrió y consoló á los pasageros,
Dió pertrechos del arte marinage
Y un fino y terso arnés cuyos aceros
Resplandecían escarchados de oro
Al maestre en descuento del tesoro.

Cuando el fenice capitán Siqueo,
Si es cierta fama la que desto trata,
Derretidos halló en el Perineo
Copiosos rios de cendrada plata,
Riqueza fué que pudo á su deseo
Satisfacer, mas la que aquí el pirata
Draque alcanzó fué tal que se barrunta
Jamás haber visto tanta junta.

Pues aqueste infelice acaecimiento,
Si para Ingalaterra prosperado,
Fué substancial materia, fué cimiento
Sobre que se han mil guerras fabricado,
Que levanta el dinero el pensamiento
Á poder consiguir lo imaginado,
Los ánimos dispone y corazones
Á grandes y ambiciosas pretensiones.

Dió licencia al navío que, cortando
El mar, de Panamá tome la via
Y él se quedó, entre sí fantasiando
Qué rumbo, qué derrota tomaría,
Con un perplejo imaginar trazando.
Mil cosas en la mente proponía
Y confuso en ninguna se resuelve ;
Si esta difine, sobre aquella vuelve.

El verse de tal presa apoderado
Gravemente le inquieta y le desvela,
No sosiega á la luz del sol dorado,
Ni en cuanto la nocturna sombra vuela.
Si el habella le daba antes cuidado
Agora de perdella se recela,
Agora teme rico, y pobre y solo
Osado taladró de polo á polo.

Estaba cerca de Ballano y, cuando
Ir determina á visitar la gente
Que según su concierto está aguardando,

Teme encontrar al español valiente
Y, como, los sucesos variando,
Consejos y parecer muda el prudente,
Mudó él primero y con discreto aviso
Salvar aquel tesoro huyendo quiso.
Juzga ques español el que ha irritado
Y que satisfacer sabe su ofensa
Y ve quen la presente le ha quitado
(Salva su presunción) riqueza inmensa;
Pues, de tan justa ira instimulado,
Fuerza será buscar la recompensa
Y el no dalla consiste en que procure
Huir hasta quel tiempo le asegure.
Procura no poner lo que ha adquirido
Sujeto á que fortuna, de balance,
Todo el favor que della ha recibido
Se lo quite en algun áspero trance
Y cauto, receloso y advertido
De que ha de procurarse dalle alcance,
El estatuto rompe que le obliga
Á, en Ballano, buscar la gente amiga.
Dice : Disculpa me será bastante,
Si ante la reina se me acusa dello,
El que he ganado este oro rutilante
Y escuso la ocasión de no perdello,
Pues si me pongo al español delante
Querrá y sabrá tomalla del cabello,
Que quiere y sabe, en la ocasión, su lanza
Hacer de sus injurias cruel venganza.
Fué Draque el agresor de aqueste daño
Y deja solo á Oxnan á quel castigo
Reciba, aunque se queje de su engaño,
Pues no guardó el concierto y fe de amigo.
Él váse á la desierta isla del Caño
Á procurar para su nave abrigo,

Que va necesitado de, en su arena,
Descubrilla el costado y dar carena.
Parte veloz y llega raudo adonde
Seguro está de no ser descubierto
Y en el lamoso fondo el ferro esconde
De un oculto, agradable y manso puerto
Do tan solo á sus voces le responde
La amiga de Narciso en el desierto,
Porque jamás de planta humana ha sido
Su campo fertilísimo medido.
Pero ya del copado fresno abate
La antigua cima el segur ferrado
En tanto que recorre el calafate
Las cintas y costuras del costado,
Con priesa al ferrestrete el mallo bate
Y líquido el humor alquitranado,
Sobre la estopa la carena puesta,
Deja la nave á navegar dispuesta.
Mas vuélvome al Callao que á sus riberas
Acuden de tropel por todas partes
Infantes á tambores y banderas,
Ginetes á añafiles y estandartes,
Crestados yelmos, plumas y cimeras
De Cides, Pirros, Hércules y Martes,
Señalando su gala y bizarría
El interior denuedo y valentía.

. . . . . .

En tanto el Draque próspero y contento
Navega con propósito recuerde,
Al ruido y estruendo de su saña,
La, si valiente, adormecida España.
De la isla del Caño fué á Veragua,
Viendo á Nata, Cavita y la Caldera,
Taboga, Coiba, Esparza, Nicaragua
Do más ardiente Apolo reverbera,

Del Realejo y Capulco hasta Celagua
Costea en Nueva España la ribera,
Y después vió en el mar, de espuma cano,
Al Chino y al Japón y al Trapobano.
Padeció mil naufragios, sobresaltos,
Venció mil imposibles su constancia,
En esta y otra mar dió mil asaltos
De que se le siguió grande ganancia,
Que de sus pensamientos y hechos altos
Fué en los futuros tiempos la sustancia,
Que sin sustancia á mil fuertes varones
Se suelen malograr las intenciones.
Navegue, surja en Londres y presente
El robado tesoro ante Isabela,
Incite y persuada á la angla gente.
Que siga las lecciones de su escuela,
Que en tanto por el húmido tridente
Los nuestros en su busca dan la vela,
Errando la derrota y no el castigo
De su menos dichoso, íntimo amigo.

A propos de Richard Hawkins.

Canto XIII. Entran Chuquiaquilla y Curricoillor en Bilcaoma y en una sala en palacio ve Curicoillor ciertos *bultos estrangeros,* declárale Ruminave cómo serán los virreyes del Pirú.

. . . . . .

Este bruñido estoque acecalado,
Símbolo de victoria, que atraviesa
El mundo cuyo mote el nombre amado
En la punta repite de Teresa
Será del fuerte Don García Hurtado
Ilustre, propia y elegante empresa,
Pues traspasando de uno al otro polo

Todo se rendirá á su nombre solo.
La indomable cerviz del araucano,
Nación feroz, valiente, acreditada,
Vendrá á tomar el yugo de su mano,
En verde edad primicias de su espada,
Mas ya virrey pondrá el tumulto llano
De la ciudad de Quito alborotada
Que con alteraciones dará indicio
De querer rebelarse al real servicio.
Aquí verás al vivo dibujada,
Por el sesgo y cerúleo mar rompiendo,
Salir del puerto una española armada,
Á un nocivo pirata inglés siguiendo,
Y en lo alto de la popa levantada,
Cual sol su fino arnés resplandeciendo,
Á Don Beltrán de Castro y de la Cueva,
De su valor haciendo heróica prueba.
Llevará á Miguel Ángel á su lado,
De ricas, fuertes láminas cubierto,
Quen la guerra será tan esforzado
Como en el arte de la mar experto.
Y á Pedro del Pulgar cuyo arriscado
Pecho dará de sí un indicio cierto
De que heredó de aquel la valentía
Que en Granada fijó el Ave María.
Este que, puesto en la contraria parte,
Lleno de juvenil vehemencia ardiente,
Está representando un fiero Marte,
Prestando esfuerzo y ánimo á su gente,
Será el cosario Aquines Recharte,
De fuerte pecho y corazón valiente,
Cargado de despojos militares
Habidos en los dos soberbios mares.
Aquí las fuertes capitanas llegan,
Como dos torres, á embestir gallardas

événements des gouvernements de Martin García de Loyola et de D. Francisco de Quiñones avec le massacre des Espagnols par les Indiens à la fin du XVIe siècle dans les villages de la frontière. Le premier chant sert d'introduction et contient une description du pays avec un résumé de l'histoire depuis l'arrivée des Espagnols jusqu'au gouvernement de Loyola. Dans ce résumé nous trouvons ces deux octaves sur Drake :

En este tiempo el Draque, discurriendo
El ancho mar por rumbo y diestro tino,
Rompió por el estrecho y entró, abriendo
Á los demás piratas el camino,
Y al fin de Magallanes deshaciendo,
Cargado de riquezas y oro fino,
Salió la circular y corva vuelta,
La levantada popa al austro vuelta.

Cette octave fut biffée et remplacée par la suivante, qui se trouve écrite en marge.

En este tiempo el Draque, navegando
El ancho mar por rumbo y diestro tino,
Rompió por el estrecho, franqueando
Á los demás piratas el camino,
Y al fin á Magallanes imitando,
Primer competidor del sol divino,
Salió tan venturoso cuan osado,
Dejando el firme suelo rodeado.

Lima Fundada.

D. Pedro de Peralta Barnuevo, Rocha y Benavides fut un des hommes les plus célèbres de l'Amé-

rique du Sud au commencement du XVIIIe siècle. Son immense érudition lui valut une grande réputation parmi ses compatriotes et son nom ne fut pas inconnu aux savants de l'Europe. On lui appliqua les épithètes d'« Encyclopédie vivante » et de « Bibliothèque animée ». Le père Feijóo le cita dans son article sur les Créoles de l'Amérique comme preuve que les Américains n'étaient pas inférieurs aux Européens et qu'ils conservaient leurs facultés mentales après l'âge de soixante ans, contrairement à la croyance populaire du temps. Il lui décerna les plus grands éloges comme savant et polygraphe.

Ce « monstre d'érudition » naquit à Lima, dans le Pérou, vers 1662 et il vivait encore en 1739. On peut se faire une idée du rôle qu'il joua dans cette colonie par la liste suivante de ses titres, que nous avons trouvée dans la préface de *Lima fundada* : « Contador de cuentas y particiones de la Real Audiencia y demás tribunales de esta ciudad por su Magestad, doctor en ambos derechos, catedrático de prima de matemáticas en esta Real Universidad (San Marcos de Lima), rector que fué tres años de ella y abogado que ha sido de dicha Real Audiencia. »

Il fut aussi un auteur très fécond. Il y a une liste de ses œuvres qui contient quarante-huit titres arrangés de telle façon que les lettres initiales forment son nom et prénoms. Dans la *Antología de poetas hispano-americanos,* M. Menéndez Pelayo a fait une étude très intéressante sur cet auteur et ses œuvres qui comprennent tous les genres depuis l'histoire et le traité scientifique jusqu'à la comédie. Le Dr Peralta fut un grand linguiste et plusieurs de ses poésies sont écrites en français et

en italien ; d'après un contemporain « ocho idiomas son los que abren otras tantas bocas al caudaloso Nilo de su ciencia ».

Le poème qui nous intéresse est une épopée, *Lima fundada ó Conquista del Perú.* Ce livre parut à Lima, chez Francisco Sobrino y Dados, 1732, 2 volumes in-4°. Le poème fut réimprimé par le Col. Odriozola dans sa *Colección de documentos literarios del Perú,* tome I. La dédicace de l'édition de 1732 est adressée à Don José de Armendariz, marquis de Castelfuerte, vice-roi du Pérou et il contient plusieurs poésies à la louange de l'auteur écrites par ses amis.

Lima fundada se compose de dix chants en octaves qui remplissent environ sept cents pages (le livre est très mal paginé). D'après la préface, le poème fut conçu, composé et publié, en moins d'un an. L'auteur fut peut-être incité à écrire un poème héroïque par l'exemple de son parent, Francisco de Mosquera y Barnuevo, auteur de la *Numantina.*

Le héros de *Lima fundada* est François Pizarre, dont les aventures à la cour de l'Inca sont racontées dans les trois premiers chants. A partir du VIIe jusqu'à la fin du VIIIe, se trouve un long épisode formé par l'apparition d'un génie qui prédit á Pizarre les futurs événements du Pérou. Les trois derniers chants contiennent les aventures de Pizarre jusqu'à la fondation de Lima. Tout le poème est accompagné d'apostilles qui donnent les sources dont l'auteur s'est servi pour les données historiques. Le mérite littéraire du poème est presque nul et il serait très difficile de trouver une lecture plus insipide.

Dans la prophétie du génie, on trouve les oc-

L'INVINCIBLE ARMADA

L'expédition célèbre de l'Invincible Armada ne manqua pas d'inspirer un certain nombre de poésies dont les plus connues sont peut-être le sonnet de Lope de Vega, « Famosa armada de estandartes llena »; et la « cancion » de Góngora, *Á la armada que el rey Felipe II, nuestro señor, envió contra Ingalaterra.* Ces deux poètes ne font pas mention de Drake et dirigent leurs attaques contre Élisabeth à qui ils donnent les noms de

..... « la nueva Atalía,
« Del oro antártico arpía,
« Del mundo incendio cruel. »

et de

« Mujer de muchos, y de muchos nuera,
« ¡ Oh reina infame; reina no, mas loba
« Libidinosa y fiera! »

Tant d'historiens se sont occupés de l'Invincible Armada et les poèmes sur l'expédition se trouvent avec d'autres documents dans des éditions si accessibles qu'il n'est pas nécessaire de les reproduire ici. Nous citerons seulement : le « romance »

anonyme, « Hermano Perico » (*Romancero,* de Durán) ; les « romances » de Cristóbal Brabo sur la défaite des Anglais et la mort de Drake avec les réponses qu'ils provoquèrent en Angleterre (Fernandez-Duro, *Armada Invencible,* t. II, p. 490 et seq.); et les « canciones » attribuées à Cervantes (*Homenaje á Menendez Pelayo,* t. I, p. 413).

Le sonnet de Resende que nous reproduisons date d'une époque postérieure, mais il y est question de la conduite de Drake en cette occasion.

Sonnet.

En 1591, les Espagnols sous la conduite de D. Alonso de Bazán, frère de don Alvaro, le célèbre marquis de Santa-Cruz, vainquirent les alliés anglais du prétendant portugais Dom Antonio dans une bataille navale près des Açores [1]. La joie des Espagnols fut grande et l'on considéra la possibilité de renouveler la tentative d'invasion de l'Angleterre qu'on avait essayée en 1588.

Parmi les enthousiastes qui furent impressionnés par cette idée, se trouve le poète Andres Falcão de Resende. On le considère comme l'un des poètes lyriques portugais les plus importants du XVIe siècle. Il appartenait à l'école de Sâ de Miranda, appelée les *Quinhentistas*, mais il fut en même temps un ami et un admirateur de Camoëns. Andres Falcão de Resende naquit à Evora en 1535 (?). Son père était Jorge de Resende, célèbre poète du

1. Don Alonso captura, près l'île de Flores, la *Vengeance* ; ancien vaisseau-amiral de Drake.

Cancioneiro Geral et frère du chroniste García de Resende.

Il étudia le droit civil à l'université de Coïmbre et fut pour quelque temps auditeur de la maison d'Aveiro et plus tard juge à Torres Vedras. Il mourut de la peste à Lisbonne en 1599. Dans ses poésies, il se plaignit souvent de la misère et du manque de générosité des riches. Il fit un voyage à Madrid pour présenter un placet à Philippe II.

En plus d'un nombre considérable de sonnets et d'autres poèmes lyriques, il laissa un long poème allégorique intitulé *A creação do homem*. Comme la plupart des écrivains portugais, il écrivit aussi en espagnol. Ses écrits dans cette langue se composent de plusieurs sonnets et de « romances » à la louange des monarques espagnols, Charles V et Philippe II, sur la bataille de Lépante, etc. Il n'y a pas d'éditions complètes de ses œuvres. Les poèmes en espagnol se trouvent dans le *Catálogo de los autores portugueses que escribieron en Castellano* par Garcia Peres (Madrid, 1890).

Le sonnet qui suit fut publié pour la première fois dans l'*Archivo dos Açores* en 1885 (VI, 469). Il est accompagné d'un « romance » sur *O successo da armada que foi ás Islas Terçeiras no anno de 1591* et d'une ode à Da. Maria de Figueroa, muger de D. Alonso de Bazán.

Soneto al General de la armada D. Alonso de Bazán.

Famoso, infame Drake, te dirán
Con razón, malo é ingrato, ya en efecto,
Contra la santa Iglesia y su precepto,
Que eres corsario más que capitán.

Si tímido al buen Duque de Guzmán[1]
Huiste en tu propria mar y en tu recepto,
¿Cómo verás en mar alta el aspecto
Del alto D. Alonso de Bazán?
Éste por Dios, por nuestro Rey dado,
Dándole la debida monarquía
De mar, y de Marte el gran generalato,
Su casa de Bazán tan llena hoy dia
De enemigas banderas, que ha ganado,
Con más aún quiere ornar, pues Dios quería.

1. Le chef de l'Invincible Armada.

LA CONTRE-ARMADA

L'effort d'Élisabeth pour exercer des représailles sur les côtes d'Espagne l'année après la défaite de l'Invincible Armada échoua lamentablement. L'affaire ne semble cependant pas avoir excité beaucoup d'enthousiasme en Espagne. Nous ne citerons qu'un « romance » qui en parle indirectement.

Romance.

Le « romance » suivant fut provoqué par l'ordonnance de Philippe II sur le luxe des vêtements en 1590. L'auteur l'approuve chaleureusement et fait remarquer l'insouciance de la cour pendant que les côtes de l'Espagne sont ravagées par les Anglais. L'invasion anglaise, dont il est question ici, fut l'attaque de La Corogne en 1589. Le « romance » est anonyme et se trouve dans le *Romancero General,* parte VIII.

Viva mil años Filipo
y al Reyno Dios se lo pague,

con un hábito y un juro
cada región escape,
pues en su dichoso tiempo
tales premáticas salen,
medios de tantos estremos
y fines de tantos males.
Han mandado, y con razón,
que se sieguen y se talen
estas lechugas talludas
y estas hojas de altorcazes,
y que todas las mugeres,
de oy más, descubiertas anden
y los títulos exhiban
de sus faciones y edades.
Auía grandes en Corte
que trayan cuellos tales,
que por grandes que eran ellos,
eran los cuellos más grandes,
tanto que en duda ponían,
topándolos por la calle,
si eran jarros de açuzenas,
ó Polacos, ó Alemanes.
Comíales cada cuello
(por no servirles de balde)
más almidón que vn enfermo
con mil cámaras de sangre.
No sólo sus señorías,
mas sus criados y pajes,
trayan en ellos también
con más lienço que vn adarue.
Eran en tan grande estremo,
que hazían delitos graues,
y escondidos en sus cuellos,
no los hallara vn Alcalde.
De vuestros cuellos las puntas,

ponedlas de oy más, galanes,
en que no os ronde las puertas
vn Inglés cosario infame.
Las puntas de vuestros cuellos,
en vuestros lanças las hallen
el Africano pirata
y el tirano de Levante.
Las costas guarniciones
sean de oy en adelante
guarniciones de fronteras
que defiendan y amenazen.
No desamparéys los vuestros,
assegurad vuestras naues ;
como á su Hostia Italia,
España á su Cádiz guarde.
Tened siempre en la memoria
la desuerguença del Draque,
y perguntadle á Galizia
qué es lo que por su mal sabe?
Mirad que es afrenta vuestra
que Ingalaterra se alabe
que tremoló sus vanderas
en vuestros muros al ayre.
Remediad impertinencias,
estoruad superfluydades,
y mil trages que traéys,
daldos á mil Satanases.
Considerad que en vestidos
soys como mapas de trages,
donde cada nación llega
á reconocer su parte.
Hazéys ya contra la seda
cien mil vistosas crueldades,
como si os huuieran muerto
las sedas á vuestros padres.

Acuchillad infieles,
no acuchilléys tafetanes,
conozcan vuestras espadas,
pues conocéys sus alfanges.
Contra ellos, pese á tal,
¿ mas dó me lleva el corage ?
Á las mugeres boluamos
que las dexé, y creo es tarde, etc.

L'EXPÉDITION DE RICHARD HAWKINS

La victoire de don Beltran de Castro remportée sur Richard Hawkins a été considérée comme l'un des plus beaux exploits de la marine espagnole, et, comme tel, a été célébrée par divers poètes. Oña en parle dans l'*Arauco domado,* Santisteban dans son *Araucana,* Oviedo dans sa *Vida de santa Rosa,* Peralta dans la *Lima fundada.*

A côté de ces éloges sur don Beltran, et contrastant avec eux, se trouve le poème d'un auteur anonyme que nous reproduisons sous le titre de la *Sätira Beltraneja.*

L'Arauco domado.

Pedro de Oña occupe une place très honorable dans la littérature hispano-américaine. Il fut le premier Espagnol, né en Amérique, qui se distingua comme poète et certains Américains enthousiastes le considèrent comme le fondateur de leur littérature et continuent à l'apprécier beaucoup au-dessus de sa juste valeur. Oña fut l'auteur de deux épopées, *Arauco Domado* et

Ignacio de Cantabria, sans compter plusieurs poésies plus courtes[1].

La seule de ses œuvres qui puisse nous intéresser dans cette étude est l'*Arauco domado*. La première édition est de Lima, Antonio Ricardo, 1596. Les éditions postérieures sont : Madrid, Juan de la Cuesta, 1605, in-8°; Valparaiso, Gutiérrez, 1849, in-16°; Madrid, Rivadeneyra, 1854.

L'auteur avoue qu'il fut inspiré par l'*Araucana* d'Ercilla et il traite la même matière que lui. Oña n'eut pourtant pas l'intention de rivaliser avec Ercilla, mais seulement de rendre justice à Don Garcia Hurtado de Mendoza qui occupe une place secondaire dans l'*Araucana*. Quel que fût le motif qui l'amena à prendre sa défense (car il y en a qui accusent notre poète d'avoir été à ses gages), il a atteint le but qu'il se proposa. Il l'a même dépassé, car ses louanges à Don Garcia sont souvent si exagérées qu'elles touchent au ridicule.

L'*Arauco domado* mérita les éloges de Lope de Vega dans le *Laurel de Apolo* et dans la *Dragontea ;* en outre il faut mentionner la comédie *Arauco domado* dont le thème est tiré du poème d'Oña. Calderon était aussi un ami d'Oña et écrivit une des pièces de la préface de son poème sur saint Ignace. En Amérique parut un nombre considérable d'imitations de l'*Arauco domado*.

1. Dans l'*Antología de Poetas hispanoamericanos*, Art. Chile, M. Menendez Pelayo fait l'étude de l'œuvre d'Oña et en donne une bibliographie. A la liste de ses ouvrages donnée par M. Menendez Pelayo, il faut ajouter *El Vasauro*, un poème manuscrit qu'on a découvert depuis (J. Toribio Medina, *Biblioteca hispanochilena*, t. I). M. Menendez Pelayo s'occupe encore d'Oña dans sa critique de la « comedia », *Arauco domado* de Lope de Vega (Éd. de l'Acad. t. XII).

Le poème, tel que nous le possédons, se compose de dix-neuf chants qui ne forment que la première partie. La seconde partie ne fut jamais publiée[1]. L'*Arauco* est écrit en stances de huit vers mais l'ordre des rimes n'est pas celui qu'on emploie d'ordinaire dans les octaves. Le premier vers rime avec le quatrième et le cinquième, le deuxième avec le troisième et le sixième, le septième avec le huitième. Les critiques espagnols trouvent que cette variation de l'octave ne fait pas un effet désagréable, mais qu'elle ne convient pas à l'épopée.

Chaque chant commence avec des considérations générales sur la morale et se termine sur des réflexions concernant la fatigue du poète, la tombée de la nuit, etc.

Dans les treize premiers chants, l'auteur suit le cours des campagnes de Don Garcia dans le Chili, s'occupant pourtant plus des prouesses personnelles de son héros que de l'histoire qu'il interrompt tout d'un coup pour raconter des choses qui se sont passées dans le Pérou plusieurs années plus tard. Dans le XIVe chant un indien Talgueno retrouve sa femme Quidora après une longue séparation et ils se racontent mutuellement leurs aventures. Quidora a fait un rêve qui n'est autre chose qu'une histoire complète de la révolte de Quito. Ce rêve continue pendant deux chants et la femme ne s'arrête que pour dire qu'elle a fait un autre rêve qu'elle ne comprend

1. On pourrait peut-être en trouver l'explication dans le fait que la première partie de l'*Arauco domado* fut condamnée par le tribunal de l'Inquisition à Lima. Plusieurs documents qui donnent les détails de ce procès ont été publiés par M. José Toribio Medina, *Bib. Hisp. chilena*, t. I (Santiago, 1897).

pas. Dans le XVIIe chant la conversation est interrompue par l'arrivée d'un messager qui annonce la défaite des Araucans à Biobio. Après la réception de cette triste nouvelle, les Indiens reviennent à l'affaire des rêves et font apparaître une jeune femme, douée de forces surnaturelles, qui leur donne l'interprétation du second rêve. Cette interprétation, qui remplit les deux derniers chants, est une histoire détaillée de l'invasion de Richard Hawkins. Ce qu'il y a de surprenant dans cette relation, c'est qu'elle n'est pas complète, car le poème se termine au milieu de la bataille entre Richard Hawkins et Don Beltrán de Cueva.

Le poème doit avoir quelque valeur historique, car l'auteur prit personnellement part à la répression de la révolte de Quito[1] et il se trouvait à Lima pendant l'invasion de Hawkins.

Nous citons le rêve de Quidora, l'interprétation en est très longue et le poème se trouve dans une édition si répandue qu'il est inutile de la donner ici.

Por una gruta negra y espantosa
Á donde luz escasa parecía,
Un drago ferocísimo salía
Lanzándose en el mar con sed rabiosa ;
Y una dañina banda cudiciosa
De voladores grifos le seguía,
Que reparando el sordo y raudo vuelo,
Sacaban rica presa deste suelo.
Mas cuando se tornaba ya gozoso
El drago con el hurto y presa nueva,

1. D'après l'*Historia colonial de la literatura de Chile* par M. J. Toribio Medina (Santiago, 1878).

Salió tras él, bramando de una cueva,
Un bravo león de cuello vedijoso,
Que contra el mar y viento proceloso
Iba de su vigor haciendo prueba,
Hasta que ya, cogiéndole en sus brazos,
Al ávido dragón hacía pedazos.

(C. XVI., p. 339.) *Portrait de Richard Hawkins :* Richarte

Así el audaz pirata se decía,
Y Aquines por blasón, de clara gente,
Mozo, gallardo, próspero, valiente,
De proceder hidalgo en cuanto hacía;
Y acá, según moral filosofía,
Dejando lo que allá su ley consiente,
Afable, generoso, noble, humano,
No crudo, riguroso ni tirano.

(C. XVIII, p. 446.)

L'Araucana.

Parmi les nombreux imitateurs d'Ercilla, il s'en trouva un qui eut l'audace d'écrire une continuation de l'*Araucana*. Il s'appelait D. Diego Santistéban y Osorio. Nous n'avons pas d'autres renseignements sur la vie de ce poète que les notices qui accompagnent ses poèmes; elles se bornent à dire qu'il était le fils de Damián Santistéban y Villegas, habitant de la ville de Leon, et qu'il était encore jeune lorsqu'il composa la continuation de l'*Araucana*. Son livre s'intitule *Quarta y Quinta Parte de la Araucana* et porte une dédicace à D. Fernando Ruiz de Castro y Andrade, comte de Lemos. La première édition parut à

Salamanque, chez Juan y Andrés Renaut en 1597, in-12°. Le poème fut réimprimé à Barcelone par Joan Amello en 1598 et encore à Madrid en 1735 par Franc. Martínez Abad dans son édition in-folio de l'*Araucana* d'Ercilla.

Il existe un autre poème de Santistéban qui s'intitule *Las Guerras de Malta y toma de Rodas,* 1re et 2e parties, Madrid, imp. Lic. Varez de Castro, 1599, in-12 (1re partie en 12 chants, 2e en 13).

La continuation de l'*Araucana* parut un an après l'*Arauco domado* d'Oña, mais il n'y a pas de relation apparente entre les deux poèmes. L'épisode de l'invasion du Pacifique de Richard Hawkins, qui se trouve dans chacun des poèmes, est tiré de sources très différentes. M. Barros Arana est d'avis que Santistéban se servit de récits populaires tels que les « romances de ciegos » qui couraient parmi le peuple après chaque événement d'importance. Quant à la valeur littéraire du poème, tous ceux qui l'ont lu sont d'accord pour dire qu'il est très monotone. Il est évidemment l'œuvre d'une main inexpérimentée et l'auteur donne une juste appréciation de lui-même lorsqu'il dit :

« Me falta el caudal y falta el arte ».

La quatrième partie comprend treize chants dont voici un résumé. Le poème d'Ercilla s'arrête peu après la mort de Caupolicán. Les Araucans se réunirent pour élire un nouveau chef. Après une élection où l'on déposa les votes dans une urne d'ébène garnie de perles, Caupolicán II, fils de Caupolicán I, fut proclamé général en chef. Comme il portait une armure assez bizarre, cette description de son écu et de son casque mérite d'être répétée :

« De escudo también le aprovechaba
Una grande tortuga que traía...

. . . . . .

« La gran cabeza de una gran serpiente,
Más dura de romper que el duro acero,
Llevaba por celada, suficiente
Para cubrir el rostro horrible y fiero ;
Cerrábase con uno y otro diente,
Dejando para ver un agujero,
Y al fin, cuando la cara les mostraba,
Las cóncavas quijadas apartaba. »

Le reste de la quatrième partie raconte les combats entre les Araucans et les Espagnols et le siège de La Imperial.

La cinquième partie comprend vingt chants dans lesquels le poète a donné libre essor à sa fantaisie sans se soucier de la vraisemblance. Il raconte les aventures imaginaires de D. Alonso de Ercilla et la rencontre du vieux Mitayo qui fait à D. García de Mendoza le récit des événements qui devaient se produire dans le Chili. Le poète rencontre ensuite Belona, dans les mêmes circonstances qu'Ercilla avait rencontré sa femme dans l'*Araucana,* et elle le conduit au jardin des Muses où il entend la relation des victoires de Pavie, de Lepante et de Saint-Quentin. Après le départ de Belona, un vieillard lui apparaît et le conduit à une caverne où Zoroastre lui raconte la victoire d'Oran. La nuit suivante, le poète fait un autre rêve dans lequel Belona lui apparaît encore une fois et l'emmène sur le sommet d'une montagne. Là il voit les portraits d'un certain nombre de femme célèbres, Didon, Semiramis, Tomiris, Cornélie, etc., et monté sur un rocher encore plus élevé

il aperçoit le monde sous la forme d'une sphère. La vue du Chili rappelle au poète l'histoire de la découverte et de la colonisation du pays par les Espagnols.

A son réveil, il se trouve dans le pays des Araucans et assiste à leur déroute. Eponamon convoque un conseil des démons qui se décident à aider les Araucans. Eponamon retourne alors à terre et les excite à continuer la guerre. Les Araucans font un dernier effort, sont vaincus, leur chef Caupolicán se tue et les survivants se soumettent à D. García de Mendoza.

L'épisode de Richard Hawkins se trouve dans le VIe chant de la cinquième partie. Après une bataille où Don García est victorieux, D. Gaspar de Guevara trouve le vieux Mitayo dans les circonstances suivantes :

Guevara que la guerra vió acabada,
Dándole enteras gracias á su gente,
Subiendo por la sierra derrumbada,
Halló un Indio cansado estrañamente,
Con la cara decrépita, arrugada,
Pequeños ojos, y encogida frente,
Larga la barba, calvo y sin cabello,
Que grande admiración causaba el vello.
El brazo firme en una gruesa caña,
Haciendo de sus lágrimas dos fuentes,
Con una muestra de tristeza estraña,
Desfogaba suspiros impacientes,
¡Ay (dice) fuerte y valerosa España,
Cruel verdugo de indomables gentes,
Cómo has sido perpetua sepultura
De la Araucana tierra, y su hermosura!

taves suivantes à propos des invasions de Drake, de Hawkins et de Oxenham :

Drake.

Tanta serenidad de unión conforme
Turbará el más feliz duro cosario,
Siendo el primero que á su nombre forme
Al Neptuno Pacífico contrario.
Vencido del Estrecho el monstruo enorme,
Éste en el vario imperio nunca vario,
Hará, azotando al mar su ímpetu grave,
Que aquí naufrague el piélago en la nave.
Rayo, pues, de la pérfida Isabela,
Fiero, de leños dos el Draque armado,
Al puerto que el insulto no cautela[1]
Vendrá, donde aún así no habrá faltado.
Hecha una presa ya, se hará á la vela
Y, después que otro robo haya logrado,
Verá cuanto confín Tetis dilata,
Por órbita de horror Febo pirata.

(C. V., 40-41.)

Oxenham.

Del feliz Draque el bélico incentivo
Pirata animará que, halcón britano,
Del Darién la región cruzará activo,
Copioso rio penetrando ufano,
Por donde, conducido de hado esquivo,
Se calará al Pacífico Oceano,

1. Le Callao.

Tan veloz de las presas al ceñuelo
Que no será viaje, sino vuelo.
  Aquí inmediato al panamense puerto,
Constituido en marítima celada,
Ricas presas hará con golpe cierto,
Que el terror las dará más que la espada.
Al rio volverá, donde encubierto
El robo guardará choza excusada,
En tanto que al tesoro sus fervores
Etíopes atraen conductores.
  Con fuerte tropa, el presidente ibero
Contra él expedirá al valiente Ortega.
Aladas señas náutico sendero[1]
Darán, por donde el ánglico navega.
Entra el rio ; halla el leño allí el guerrero ;
Su gente la noticia no le niega ;
Síguela tan feliz, que del tesoro
Juzga, no hallado, aparecido el oro.
  Ya de los fugitivos avisado,
El inglés volverá ; choque sangriento
Por recobrar la presa traba osado,
Derecho haciendo el robador intento ;
De la española tropa derrotado,
Fugitivo, del bosque es escarmiento.
Pero así á los rapantes enemigos
Aún los estragos no serán castigos.
  La nave apresará nuevo guerrero
Que de Uraba en el mar la habrá rendido.
De los Martes de Lima el noble acero
En los bosques el resto habrá vencido.
Y al suplicio entregándolo postrero,
Verá, que en la osadía que ha emprendido,

1. On raconte que les Espagnols découvrirent la piste d'Oxenham par les plumes des oiseaux qu'il avait tués pour s'en nourrir.

Se hará, por una trágica justicia,
Anhelo de la pena la codicia.

(C. V., 43-47.)

Richard Hawkins.

Este siempre feliz, siempre hazañoso,
Al padre sucediendo los doseles,
Obtendrá del inglés más valeroso
Nuevos rostrados, ínclitos laureles.
Nunca Marte estará más generoso,
No verá Tetis choques más crueles,
Pues del gran Cueva al vencedor enojo
Sobrará triunfo y faltará despojo.
Rudo combate en uno y otro dia
Se trabará con iras tan estrañas,
Que de fluctuante Palas la porfía
Hará milagros en lugar de hazañas.
Asaltará sin manos la osadía[1],
Peleará, descubiertas las entrañas[2];
Pareciendo aún las almas ya rendidas,
Que disparadas van, no despedidas.
Cederá allí el Ricardo tan valiente,
Que el cuerpo, no el honor, habrá entregado,
Pues á la real palabra indeficiente,
Dada del Cueva, sólo irá postrado.
Cumplirla negarán, mas, excelente
El vencedor, al rey lo habrá llevado.
Salvarálo, quedando, así constante,
Al librar al vencido, más triunfante.

(C. V., 59-61.)

1. On raconte qu'un soldat espagnol ayant perdu les deux mains dans la bataille continua à frapper les Anglais avec ses moignons ensanglantés.

2. Le poète fait allusion à un artilleur espagnol qui continua à se battre même après qu'une balle l'eut frappé au ventre.

Drake.

El hijo entonces de Neptuno fiero,
De la fortuna alumno siempre engreido,
A Panamá convertirá el acero,
Después que á la Española habrá destruido.
La empresa en vano el náutico guerrero
Intentará y, de Láquesis herido,
En Porto Belo (¡ O mísero deseo !)
Tumba aún no le es lo que aspiró trofeo.

(C. V, 69.)

CARTHAGÈNE

Sur la prise de Carthagène (Colombie) en 1586, Juan de Castellanos composa un long poème, aujourd'hui perdu, dont nous donnons les fragments. Nous avons rencontré aussi un romance inédit qui porte indirectement sur la même affaire. Il nous raconte la décision prise par Philippe II, en apprenant la nouvelle.

Elegias de Varones ilustres.

Juan de Castellanos est célèbre comme auteur d'un des poèmes les plus longs en espagnol, *Elegías de varones ilustres de Indias*. Ce poème se compose d'une série de biographies des colonisateurs de l'Amérique auxquelles il donne le nom de « elegías ». Castellanos naquit à Alanis, province de Séville, le 9 mars 1522. Il passa très jeune aux Indes Occidentales, peut-être en 1535. Il suivit d'abord la carrière des armes et prit part à bien des entreprises hasardeuses dans les nouvelles colonies, mais il se retira du monde vers 1560 pour se faire prêtre. Il prit les ordres à Cartha-

gène et en 1561 il fut nommé bénéficier de l'église paroissiale de Saint-Jacques à Tunja où il passa le reste de sa vie. Il est à croire qu'il mourut peu après 1606, date à laquelle il fit son testament. Il employa les loisirs de sa vieillesse à rédiger ses mémoires en vers. L'auteur fut un poète sans prétentions; il écrivait dans un style très simple et parfois prosaïque, mais son poème a une haute valeur historique comme l'œuvre d'un homme qui connut personnellement les principaux personnages du nouveau monde.

La première partie du poème parut à Madrid en 1539, in-4°. Les deuxième et troisième parties restèrent inédites jusqu'en 1847, année où elles furent publiées dans le tome IV de la *Biblioteca Rivadeneyra* par D. Buenaventura Carlos Aribau. La quatrième partie fut découverte par M. Paz y Melia et publiée en 1887 dans les tomes XLIV et XLIX de la *Colección de Escritores Castellanos*. Dans sa préface M. Paz y Melia a raconté tout ce qu'il y a de connu sur la vie de ce poète. M. Menéndez Pelayo a donné une bonne bibliographie de Castellanos dans la *Antología de poetas hispanoamericanos,* t. III, p. x.

Dans la troisième partie des *Elegías,* Castellanos s'occupe des incursions de Drake, car nous trouvons un chapitre intitulé : « *Discurso del capitán Francisco Draque,* de nación inglés, con que se da fin á la historia de Cartagena ». Ce récit fut supprimé par l'Inquisition. Dans l'original, il manque cent neuf feuillets qui devaient contenir six cent cinquante-quatre octaves à raison de six par feuillet. Il paraît que le censeur chargé de l'examen de cette troisième partie fut le célèbre Pedro Sarmiento de Gamboa. Nous ne pouvons que faire des hypo-

thèses sur le motif qui le guida dans cette décision.

Il faut se rappeler que Sarmiento de Gamboa est le capitaine qu'on envoya à la poursuite de Drake lorsqu'il envahit le Pacifique en 1578. N'ayant pas réussi à le rejoindre, Gamboa passa par le détroit de Magellan et continua son voyage jusqu'en Espagne. Sur ses instances, Philippe II établit la colonie de Philipopolis pour garder l'entrée du détroit. Gamboa fut fait prisonnier par les Anglais en revenant en Espagne pour s'approvisionner et les malheureux colons furent abandonnés par la métropole et moururent de faim. En 1587, le seul survivant de la colonie fut pris à son bord par Thomas Cavendish. Gamboa mourut en 1587.

A part le « discurso» perdu, Castellanos fit allusion à Drake dans le huitième chant de la *Historia de Cartagena*. Après avoir fait le récit d'une invasion de pirates français, il continue:

Pero cualquier cosario los lastima
Y lleva sus defensas abarrisco;
Y al mismo punto y hora desta rima,
Vino nueva quel capitán Francisco,
Primer pirata que por mar de Lima
Robó la plata del escelso fisco,
Allí llegó con muchos galeones,
Lanchas y más de siete mil peones.
Y con estar la gente preparada
Y toda la ciudad fortalecida,
De todas municiones pertrechada,
De consejos reales advertida,
La gente (según dicen) más granada
Tomaron por amparo la huïda:
Hicieron todos los demás absencia,
Y entróse la ciudad sin resistencia.

L'attaque de Carthagène tentée par John Hawkins en 1568 fut racontée par Castellanos dans la (*Elegia á la muerte de Joan de Bustos de Villegas*) (*Aut. Esp.*, t. IV, p. 437-440).

Romance.

Le « romance » qui suit porte sur la prise de Carthagène en Colombie par Drake en 1586. Nous avons extrait le poème du manuscrit n° 4072 de la Bibliothèque Nationale de Madrid ; il contient des poésies de plusieurs auteurs de la fin du XVIe siècle, mais il ne porte pas de date. Tout dans le « romance » indique qu'il fut composé peu de temps après les événements qu'il raconte. Le nom de l'auteur n'est pas donné.

En la villa de Madrid,
asiento y silla real,
do nuestro gran rey Philipo
ha puesto su tribunal
de los reinos de Castilla,
Aragón y Portugal ;
está en el centro d'España
esta villa principal,
tiene el cielo cristalino
y el suelo de pedernal,
pone leyes y gobierna
al estraño y natural,
á medida del delito
se da la pena cabal.
Pués estando el Rey un dia
dentro del Escurial,
un correo le dió aviso

que en el mar occidental
los ingleses hacen daño
en Bahama y su canal
y que el Draque andaba hecho
otro sigundo Anibal.
Envía su buen sobrino,
el Príncipe Cardenal,
para que, como Cipión,
les haga guerra mortal
dentro de sus propias casas
con que sientan mayor mal,
y allega el príncipe invicto,
cudicioso y liberal
por servir á su buen tio
y á la iglesia universal.
Dióle el rey en toda Flandes
título de general,
llama á la gente de guerra,
suelto, robusto y leal
y con presteza increible
y providencia real,
como legítimo ramo
del troncón imperial,
sitia y asalta á Calés
con ardid y fuerza tal,
que se apoderó en tres dias
de la villa y arrabal
á pesar del fiero Inglés
y del Francés desleal,
y á todos los Holandeses
les dió pena capital,
y así quedó triunfal
de Calés y su canal.

CADIX

Sur la prise de la baie de Cadix en 1587, nous ne citerons que la « cancion » du Dr Mescue. Il ne faut pas confondre cette affaire avec la prise de la ville de Cadix par le comte d'Essex en 1596. C'est cette dernière expédition qui inspira à Cervantes le célèbre sonnet satirique contre le duc de Medina-Sidonia et la nouvelle : *La Española inglesa.* Ce comte d'Essex, favori d'Elisabeth, est le héros de la « comedia », *El Conde de Sex, ó dar la vida por su dama,* qu'on a attribué à Philippe IV.

Le sonnet de Lope de Vega qui commence : « Atrevióse el inglés, de engaño armado, etc. », porte sur l'attaque de lord Wimbledon, en 1626.

Cancion.

La « cancion » qui suit fut inspirée par l'attaque de Drake contre le port de Cadix en 1587. Elle se trouve dans le recueil de poésies publié par Pedro de Espinosa en 1605, intitulé : *Flores de poetas ilustres,* et est attribuée au Dr Mescue. Ce doit être le célèbre Dr Mira de Mescua, ou de Amescua.

L'auteur engage Philippe II à se venger sur les Anglais ; il faut donc placer la date du poème avant le départ de l'Invincible Armada en 1588. Il fut réimprimé dans la *Biblioteca Rivadeneyra*, tome XLII, page 19, et dernièrement une nouvelle édition des *Flores* d'Espinosa a paru à Séville (1896).

DOCTOR MESCUE.

España, que en el tiempo de Rodrigo,
Viste tus vegas anchas
Holladas de un feroz bravo enemigo
Que en láminas de bronce y duras planchas
Dejó para memoria
Tu mal, su bien, tu fin y su vitoria,
Haciendo de tu sangre rojas manchas ;
Levanta la cerviz sin yugo y brava,
Al mar mirando, que te cerca y besa,
Que te ilustra y te lava,
Sulcando, no con remos de otra Cava,
Mas de una flota inglesa,
Que cortando tu espuma de alabastro,
Con mil hambrientos hipos
Procura destruir los dos Filipos
Á quien da nombre el Austro,
Á cuyas sienes orla
La eterna fama con su clara borla.
  Menos muy pocas de docientas velas,
Sagrada mar de España,
Cortan el nácar que en tu espuma hielas,
De la Anglia hereje de encendida saña,
En cuyo regimiento
Una caña preside, un fácil viento ;
Que la mujer es viento, es fácil caña.
Y cuando blancas perlas vierte el alba,

Llegan al puerto que Hércules rompía,
Y haciendo alegre salva,
Toman, sin darles la ocasión la calva,
De Cádiz la bahía ;
Suena y dispara la española flota,
Aquí guerra, allí guerra,
España viva, muera Ingalaterra ;
Vence ésta, aquélla es rota,
El flaco vence al fuerte,
Mas no es vitoria despertar la muerte.
Famosa España, que la espuma sulcas
De las saladas olas,
Idólatras, herejes, moras, turcas,
Y cuando es menester las arrebolas,
Ya que en tus templos metes
Banderas, estandartes, gallardetes,
Y á pesar de sus dueños las tremolas;
Arma tus hijos, á tus hijos truenos,
Que rayos y relámpagos escupen,
Que quieren los ajenos
Rasgar tus faldas y romper tus senos.
Tus ondas desocupen,
Que se infama la mar ancha y profunda
Con mano acerba y dura ;
Cádiz les sea cáliz de amargura,
Su armada se les hunda,
Y déle fin protervo
El águila española al inglés cuervo.
El que del Ganges arenoso bebe,
Piedras en su honda coja ;
Quien bebe el Tanais de rifea nieve,
Tire las flechas que del arco arroja
Con gallardo desprecio,
Enhieste al hombro su venablo recio ;
Quien las haldas habita del Peloro

Vibre y arbole sus feroces picas;
Atraviese el Bosforo,
Quien coge á Hidaspes sus arenas de oro;
Con armas de prez ricas,
Quien cubre el espumante Alpe Rodano,
Sus bombardas prevenga,
Que aunque de todos una armada venga,
Vencerá el pueblo hispano
Al indio, scita, egipcio,
Macedonio, francés, inglés, fenicio.
Quedará preso con su hambre ciega
El hereje pirata,
Cual escamoso pez que al cebo llega,
Si del anzuelo sus agallas ata,
Que el sacrílego infame desta suerte
Á España viene por buscar su muerte,
Cudicioso del oro y de la plata,
Y aunque vence un ratón á un elefante,
Al áspid la mujer, al león el carro,
¿ Cómo es tan arrogante,
Que se pone el inglés así delante
Al áspid, elefante, león bizarro,
Al soldado español, que ya se atufa,
Y por hollar la cincha,
El caballo andaluz salta y relincha,
Huele las armas y erizado bufa ?
Aquí guerra, allí guerra,
España viva, muera Ingalaterra.
Delfines verdinegros y lascivos,
No porque son hermosos
Saquéis á tierra los ingleses vivos ;
Tritones medio humanos y escamosos,
Tañed á las sirenas,
Porque arrojen cantando en las arenas
Los bárbaros cismáticos furiosos ;

Hija de Forco, ladradora Scila,
Desde Sicilia hasta Cádiz ladra,
Tus colmillos afila,
Traga, consume, anega y aniquila
Á la herética escuadra,
Moviendo con gran furia una borrasca ;
Tú, mar, al cielo sube,
Haz de tus ondas una parda nube,
Sus naves hiende y casca,
Mas no se aneguen luego
Por no morir en agua, sino en fuego.

Les Espagnols saisissent le vieillard et l'emmènent devant Don García. Ayant reçu la promesse de sa liberté, il prédit la ruine de son pays et les événements futurs du Chili jusqu'à la suppression de la révolte de Quito ; alors il reprend :

Verás de allí á dos años justamente
Cómo el cielo te guarda grandes cosas,
Para que las acabes con tu gente,
Y las hagas por siglos muy famosas :
En todo al fin te mostrarás valiente,
Que tus altas industrias y gloriosas
Vencerán nuevas fuerzas alteradas,
Rompiendo muchas bárbaras espadas.
Verás cómo vendrá de Ingalaterra
Un capitán soberbio, muy pujante,
Con una gruesa armada á darte guerra,
Rompiendo el hondo piélago inconstante ;
Y cómo con las áncoras afierra
Á la alta Capitana, que delante
Irá con mucha y belicosa gente,
Para asolar un mundo suficiente.
Verás cómo las ondas retumbando,
Con anchas palas el camino abriendo,
La inmensa pesadumbre sustentando,
Poco á poco se irán ensordeciendo,
Y el turbulento Céfiro bramando,
Se irá á su dura cárcel retrayendo,
Y al puerto acostearán de Magallanes,
Los Piratas Ingleses capitanes.
Pasan el mar del Sur, y en un navío
Que llevará trecientas toneladas,
Juan Aquines Ricarte, hombre de brio,
Sacará las ilícitas espadas,
Que no harán mucho daño, yo confío,

Aunque al fin correrán sin ser domadas,
Las soberbias cervices, hasta tanto
Que ordenes tú su pérdida y quebranto.
  Saldrá un batel á la sazón, cargado,
De Valdivia, de mucha plata y oro,
El cual será del bravo inglés hallado,
Y tomará por fuerza su tesoro.
Robando irá las costas, y alentado
Del goloso interés, de algunos lloro,
Saldrá en corso, notable daño haciendo,
Su estimación y vida defendiendo.
  Tú entonces avisado del intento
Del famoso cosario embravecido,
Con discreto y loable advertimiento
Remediarás el daño padecido.
Á Manrique, Pulgar, hombre de asiento,
Y á Plaza, capitanes que han servido
Á tu Rey como hidalgos, al presente,
Mandarás levantar armas y gente
  Para que estén en el Callao en guarda
Y defensa del puerto que es famoso.
Los cuales han de hacer muestra gallarda
De su valor y esfuerzo generoso,
Y don Pedro de Córdoba no tarda,
Del tronco de Guzmán linaje honroso,
En salir con su rica compañía,
Á guardar aquel paso el mismo dia.
  También Pedro de Zárate, valiente
Capitán de arcabuces, luego parte
Con tu aviso, y en orden conviniente
Levantará el católico estandarte.
Enviarás un pataj con poca gente,
Á Guatimala, que al robusto Marte
Sigue con gran doctrina en la campaña,
Y también la nueva y rica España,

Para avisar de todo, y que esté alerta,
Y en guardar aquel puerto apercebida;
Y á Tierra Firme otro pataj despierta,
Que á don Hernando Córdoba convida,
El cual sabiendo que la nueva es cierta,
Con la gente más plática y rompida,
Vendrá en un galeón á ganar fama,
Que ya le incita el fiero Marte, y llama.
Mandarás bastecer la capitana,
Y la almiranta luego juntamente,
Y el galeón San Juan, que el agua cana
Cortará con sus remos blandamente.
El mar antes soberbio se te allana,
Que Neptuno refrena la creciente,
Y el gran rey de las cárceles eternas
Encierra al vendaval en las cavernas,
Y cargando una peña inexpugnable,
Al boreal espíritu refrena,
Dejando un ventecillo saludable
Que irá soplando en la arraigada entena.
Fortuna será en todo favorable,
Próspera la jornada, y siempre buena,
Y en ella irá gran gente en rica flota,
Y tomará ya junta la derrota.
Tres patages irán todos siguiendo
La hermosa capitana, y esta armada
Al cielo la verás favoreciendo,
Siendo del muy á tiempo reparada.
En ella irá un mancebo que yo entiendo
Que hará ventaja á Marte por la espada,
Dejándole invidioso su destreza,
Su discreción, aviso, y fortaleza.
Es don Beltrán de Castro y de la Cueva
El mancebo que digo, y tu cuñado,
Cuya grandeza y gran valor se prueba.

Por el entendimiento que ha alcanzado,
La fama el nombre suyo al cielo lleva,
Y aquí se mostrará como esforzado,
Hijo será de Marte en mil extremos,
Y del conde ilustrísimo de Lemos.
Irá por general de aquesta gente,
Que tomando á su cuenta esta jornada,
Con ella ha de salir prósperamente,
Llevando en buen concierto aquesta armada;
Será su capitán y su teniente,
Y á la naval batalla deseada,
Llegará á Tacámez donde una espía
Dijo que allí el inglés llegado había.
Descubrirán muy presto al enemigo,
Y sabiendo la gente que llevaba,
Pesa el negocio don Beltrán consigo,
Y á la batalla al fin se aparejaba.
Advierte, general, lo que te digo,
Que temerá el Inglés la muestra brava
Que ha de hacer de su gente tu cuñado,
Dejándole confuso y admirado.
Vendrán á disparar algunas piezas,
Viniendo finalmente á las espadas,
Que será ver rodar tantas cabezas
De los lozanos cuellos destroncadas.
Los ingleses harán grandes proezas,
Pero serán sus fuerzas sojuzgadas,
Porque los españoles, si se encienden,
Aún con el nombre al enemigo ofenden.
Ves á don Diego de Avila famoso,
Que al castillo de popa retirado,
Levanta el estandarte glorioso,
Que por fuerza será reverenciado;
Don Juan Velázquez, siempre cuidadoso,
Y Pedro de Reinalte, hombre estimado,

Harán cosas que al mundo den espanto,
Y espíritus al reino del espanto.
  Al fin se juntan, y mucha gente
Vendrá á quedar, señor, sin alma y vida,
Volviendo el agua en sangre, y su corriente
De su vital humor será teñida.
Uno saldrá feroz y otro valiente,
Y todos, con la cólera encendida,
Darán de su valor muestras loables
Que serán muy famosas y notables.
  Verás á Juan Manrique en la batalla,
Que él ha de dar calor á la porfía,
Que armado de valor y fuerte malla
Hará cosas heróicas aquel dia.
Llegará Juan Enríquez para dalla,
Y en ella mostrará su valentía,
Y Pedro del Pulgar, y Miguel Plaza,
Que el uno hiere, y el otro despedaza.
  El alférez Velarde, como fuerte,
Á muchos vencerá su diestra armada;
Con él á Diego de Loaisa advierte,
Que ha de quedar famoso por su espada,
Y Miguel Angel que dará la muerte
Á la enemiga, poderosa armada,
Y al sargento mayor Pedro Merino,
Que aquí sus altos hechos imagino.
  De don Francisco de la Cueva entiendo
Que á muchos vencerá como valiente,
Y perpetua memoria consiguiendo,
Durará su alabanza eternamente.
Diego de Peñalosa, anteponiendo
Á su vida y quietud la de su gente,
Dará la guerra al enemigo fiero,
Reduciéndola luego al fin postrero.
  De Pedro de Vergara no te cuento

Lo que ha de hacer su espada en este dia,
Quedando el riguroso rompimiento,
Á todos á la muerte desafía.
También Pedro de Bóveda, yo siento
Que su destreza, maña y osadía
Dará á los españoles la victoria,
Celebrando sus hechos nueva historia.
Pedro Chacón con ánimo y destreza
Esgrimirá el cuchillo acelerado,
Y al belicoso inglés, con gran fiereza,
Le dejará en su sangre sepultado.
Hernando de Olivares allí empieza
Á mostrarse valiente y arriscado,
Y Lorenzo de Heredia rompe y parte,
Capitán y discípulo de Marte.
Y en una galizabra irá sirviendo
Á su rey como bueno y leal vasallo,
Juan Martínez de Leiva, el son horrendo
Seguirá de Belona sin dejallo.
Ves aquí á don Beltrán que, persuadiendo
Á todos sus soldados, por honrallo,
Marte le lleva á donde sea temido
Y se le dé el laurel de haber vencido.
Digo, por abreviar, que por España
Se cantará la célebre victoria,
Y del pirata inglés la fuerza estraña
Al fuerte don Beltrán dará la gloria.
Preso le llevarán con ira y saña,
Encomendando el triunfo á la memoria,
Y del te harán un general presente,
Que será honor de la española gente.
Esto dijo el Mitayo, y don García,
Que con curiosa gana le escuchaba,
La vida que con lágrimas pedía
Libre y graciosamente le otorgaba.

Bien mostró el general en este dia
La clemente piedad que acostumbraba,
Que tanto cuanto más es lo que damos,
Tanto más en la vida nos honramos.
Éste fué el fiel pronóstico y agüero
Que el mago nigromante ha declarado
Al valeroso capitán guerrero,
Dignamente en el mundo celebrado.
Mas porque voy cansado un poco, quiero,
Ya que al último término he llegado,
Parar, hasta que tome aliento tanto
Que me esfuerce á escribir el otro canto.

(Parte 5ª, Canto VI.)

La Sátira Beltraneja.

Nous avons tiré le poème suivant du Ms. M. 1. de la Bibliothèque Nationale de Madrid. Bien que le titre donné par Gallardo soit *La Victoria Naval Peruntina,* nous croyons pouvoir l'identifier avec la *Sátira Beltraneja* citée par M. Barros Arana[1], sur l'autorité du vers 119.

Cette satire fait un contraste agréable avec les louanges insipides des épopées interminables déjà étudiées. Le poème est remarquable par la violence

1. « Existe además con el título de *Sátira Beltraneja* una relación inédita hasta ahora, escrita en más de 700 versos octosilábicos (*sic*), por algún español de Lima para hacer la burla de don Beltrán de Castro, del virrey y de la virreina. Aunque esta pieza no posea un relevante mérito literario, ni contenga noticias particulares sobre aquellos sucesos, ella nos da á conocer que en medio de las fiestas con que se celebraba en Lima el triunfo sobre los ingleses, había algunas personas que se reían de las pretendidas glorias de esta fácil empresa » (*Historia jeneral de Chile*, t. III, p. 205 note. Santiago, 1885).

de ses attaques contre la famille du vice-roi du Pérou, don Garcia Hurtado de Mendoza. Pedro de Oña, qui chanta les gloires de don Garcia et de son beau-frère don Beltran de Castro, se trouve aussi en butte aux railleries de ce poète mordant.

Il est évident par la lecture du poème qu'il fut composé très peu après les événements qu'il raconte. La bataille où Hawkins fut vaincu eut lieu le 2 juillet 1594, et l'entrée triomphale de don Beltrán quelques semaines plus tard. Il faut cependant placer la date de la composition de notre satire après celle de l'*Arauco domado* dont la première édition parut à Lima en 1596. La *Sátira Beltraneja* est au moins de l'année 1596, car l'Inquisition s'empara aussitôt du livre d'Oña et le successeur de don Garcia arriva à Lima en juillet 1596. Il est très facile d'arriver à une date antérieure au mois de mars 1596, en supposant que l'*Arauco domado* fût connu avant sa publication. Oña déclara dans la dédicace que son poème était prêt depuis longtemps et on connaît le cas de beaucoup de livres qui circulèrent à l'état de manuscrit.

L'identité de notre poète reste encore un mystère. Le portrait qu'il donne de lui-même est évidemment fantaisiste et le seul fait qui paraisse assuré c'est qu'il résidait à Lima.

Le texte que nous reproduisons est défectueux et il a été impossible de le comparer avec celui de la Bibliothèque Nationale du Chili. On y trouvera des mots qu'il serait inutile de chercher dans aucun dictionnaire. La plupart de ces formes bizarres semblent être des inventions burlesques du poète ; on trouve dans les notes l'explication la plus vraisemblable dans chaque cas. Le mètre de la com-

position est le vers de onze syllabes, et les variations de ce type sont dues probablement à la précipitation d'un versificateur peu habile ou à l'état défectueux du texte.

La Victoria Naual Peruntina, quel famoso don Beltrán de Castro y de la Cueva tuuo contra ingleses en el golfo de la Gorgona en el mar del Sur. Victoria muy çelebrada, llamada trinitaria por ser tres navíos los que concurrieron ; dos de uençedores españoles en mucho número, y uno de pocos ingleses y desuaratodos que fueron los vençidos. Fué Dios seruido de dar la dicha victoria á don Beltrán, teniendo, por ángel de su guarda y para su consejo, el general Miguel Angel Filipón.

Vn hombre oçioso, pobre y mal contento
Y aún mal contentadiço y disgustado,
Melancólico á ratos, desabrido,
Un poco libre, algo impertinente,
5 Que á ueçes filosofa discurriendo
Por cielo y tierra, trasegando el mundo,
Especulando phantasmas, hecho duende,
Y andando á caça de formalidades,
Y á ueçes da en moral reformatiuo
10 Del mundo y sus desórdenes antiguas,
Y á ueçes da al diablo tanto çeso
Y rie, burla y trisca como humano ;
Entre los cortesanos es pasante,
Entre los académicos nouiçio,
15 Y entre letrados mete su cuchara,
Y no ay cosa de que no sepa un poco,
Y todo junto uiene á ser nonada,
Y todauía no es del todo neçio,
Aunque más toca en esto que en discreto ,
20 Un hombre al fin que ni él se entiende á ratos

Ni se dexa entender, con ser muy claro
Y saber declarar su pensamiento,
Enemigo de neçios y de ruines,
Con no ser él discreto ni muy bueno
25 Y aborreçido y perseguido de ellos,
No haciéndoles más mal que conoçellos.
Aquéste, tal y qual que por las señas
Podrá ser conocido de qualquiera,
Estaua en Lima, pacha mal pasado[1],
30 Quando, con tanta grita y baraunda
Y tanta preuençión asegurada
De bélicos peltrechos furibundos,
Los nueuos Argonautas Peruntinos,
(Terrífico terror terrificante)
35 Del aurífero mundo antarticando,
Voluieron uictoriosos y triunfantes
De un inglesillo malauenturado.
Y uiendo el susodicho impertinente
Las fiestas, proçesiones, luminarias,
40 Parabienes, congratulaçiones,
Relaçiones, impresos apéndices
De Domados Araucos que aún agora
Tan chúcaros están como la musa
Que los canta domados lisongera,
45 Probisiones de officios, donaçiones
De tierras de los indios miserables,
Encomiendas de repartimientos
Á títulos de premios de la guerra,
Reçibimientos de los capitanes
50 En forma de triunfal, y aclamaçiones
Que el mesmo uulgo que las da las mofa,

1. Pacha-Tiempo, suelo, lugar, ropa, vestidura (*Arte y vocabulario en la lengua general del Perú, llamada Quichua, y en la lengua española.* Antonio Ricardo, En los Reyes, 1586).

Pareciéndoles para solo un güebo
Mucho cacarear de las gallinas
Y chico el santo para tanta fiesta ;
55 Pero con ser aquéste su juiçio,
Lleuado de las olas de la gente
Y convençido de la muchedumbre,
Vino á pensar de sí que se engañaua,
Y que aquella victoria celebrada
60 Con tan solemne pompa y aparato
Y con tanto repique de uadaxos,
Debía de contener en sí grandeças
Reserbadas con místicos secretos
Á las intelligençias sublimadas
65 De solos los marqueses y marquesas
Y á heróycas sussistençias semejantes.
Y asi me dió por fe reuerençiada
La jornada anglicana y su uictoria
Que, en raçón natural considerada,
70 Le era cosa de burla y de donayre,
Y, por quietar en eso su conçiençia,
Quiso ceder al de otro su juiçio
Y determinaçión de aquesta duda,
Haçiendo puntual y uerdadera
75 Relaçion del horrendo caso açerbo,
Istoriándolo en uerso vurlimbero[1],
Llano, suelto, corriente y trompicante
Y, á ueçes con la prisa, salpicante.

Inuocaçión

Despierte la modorra, musa mia,
80 Refriéguese los ojos rutilantes,

1. Formé sur *burla*.

Sacúdase las alas ansarinas,
Dilate los pulmones virulentos,
Ablande, limpie el fuerte, bronco pecho,
Desholline el garguero enmoheçido,
85 La odorífera voz entone y suba
Tan alto quanto sube aquesta haçaña
Quel mundo orbicular ofusca y punje.
Y tú, sulfúrea madre de Cupido,
Tus pechos musicales ordeñando,
90 Infunde cacoquimia de conceptos
En el euacuado entendimiento,
Y haz mi lengua lúbrica, corriente
Con dissentería aguda de raçones,
Fecunda mi seruis al graue peso,
95 Con recíproco amor purificando
La parte aforismal de mi objeto,
Y lleua mi memoria al alto Apollo,
Con refecçión sofística auibando
Los uisuales raios de mi alma,
100 Para que pueda dicernir el caso
Sutil, graue, fecundo y rutilante
De la naual batalla peruntina
Que el américo mar del Sur por campo,
Y por arco triumphal tuuo la çona
105 Tórrida, çelestial que lança fuego,
Y hiço con effecto milagroso
De antiparicticado resurtiuo[1]
Que aquellos efeméricos ardores
Que hacían su región inhabitable
110 Quedasen en simbólica templança
Con la frescura de tan gran haçaña,

1. Apparemment ces deux mots, *antiparicticado resurtivo*, sont des formations burlesques pour indiquer la ruse de guerre décrite dans les vers 687 et seq. *Antiparicticado* serait formé sur *antipara*, *resurtivo* sur *resurtir*.

Haçaña que compite y reberbera
Con el Ser infinito, trino y uno,
Que también es la haçaña una y trina,
115 Que fué de tres nauíos, dos á uno.
¡ O gloriosa victoria trinitaria !
¡ Sus, mi musa machorra, sus y á ellos,
Manos á la labor entretallada
Con título immortal de *Ueltraneja* !
120 Al américo mundo peruntino
Con mercurial industria cultiuaba
El cañetil marqués Garci Teresa
Con su bibo[1] Beltran y Mari Hernando[2],
Contando de aure número entre todos
125 Un millón y ducientos mil, que es poco,
Dominicando en T. que también era
Letra común de toda la semana,
Sin tener las demás dia ni aun hora,
Que por eso se pinta con la esfera
130 De una espada desnuda atrauesada[3]
Y por letra, « Usque ad T. », que significa,
En trópico sentido y no decanero[4],
Según alma académica declaró
Místicamente geroglificando,
135 Que morirá de ambre y de pobreza

1. Ms. libo (?).

2. Les personnes visées ici sont : Don Garcia Hurtado de Mendoza, marqués de Cañete, señor de las villas de Argete y su partido, visorey de los reinos del Pirú, Tierra Firme y Chile ; sa femme, Doña Teresa de Castro y de la Cueva ; et son beau-frère Don Beltran de Castro y de la Cueva. Nous ne pouvons pas identifier Mari Hernando, qui est peut-être un sobriquet ; cf. la piéce de Tirso, *La Gallega, Mari Hernandez*.

3. Comparez ce passage avec la description de la devise du marquis de Cañete donnée par Miramontes, p. 122.

4. Jeu de mots sur *trópico*, comme terme astronomique, et sur *decano*.

Qualquier pretensor cuyo oro ó plata
Usque ad T. no llegare y el con esto
Quedará abilitado y defendido
Con la uirtud secreta de esta letra.
140 Estaua pues este orbe en tal estado,
Quando de los antípodas chilenos
Se echó á nado, en figura de tortuga,
La Fama voladora, tremolando,
Clamando costa á costa, « ¡ Alarma alarma ! »,
145 Y alterando el antíçipante Callao,
Morada de muscícolas saxífragas,
En la limense corte se presenta
Al ínclito virey y enmarquesado
Con resonante faz poruoriçada,
150 Y con trágico y médico semblante
La terrífica nueba desembucha
En forma sexabada, así diciendo[1] :
« Monarquísimo príncipe, exaltado
« De escuderal estado al alto asiento,
155 « En quien por pura fuerça de natura
« Con hipostática unión se concentra
« La rogíssima sangre de Cabrera
« Con la auemariada de Mendoça,
« Sobre cuyas espaldas remachadas
160 « Cargó este nueuo mundo el gran Atlante
« Para tomar aliuio congojoso ;
« Aplica, explica, implica y reduplica
« Confortatiuos medios y remedios,
« Sangra, purga, jaropa y corrobora
165 « Con cataplasmas, pócimas y ayudas
« El mortífero mal agudo y lento
« Que el çéfiro británico goçoso
« Del gélido Albión a trajinado

1. La forme usuelle du mot est *seisavado*.

« Por el mismíssimo estrecho penetrable
170 « Del pio y furibundo Magallanes,
« Por donde este nuestro mar a entrado
« Del antigua Britaña la potençia
« Desleyda y çifrada en un navío
« Que amenaçando y açercando uiene,
175 « El juiçio final antiçipando. »
Y buelta á la Vireyna que presente
Estaba con su antojo y sus antojos,
Tras una profundíssima mesura,
En esta forma se le recomienda :
180 « Mística cuba que primero fuiste[1]
« En la famosa de Oña figurada
« Y cortada á su traça y por su ydea,
« Tinaja de eyección que el gran Philipo
« Imbió á este Perú para que fuese
185 « Capacíssimo uaso de sus dones,
« Ínclita mamacona de Galiçia[2],
« Ñusta de Lemos, coya de Cañete,
« Sultana occidental de todo Argete[3] ;
« Ayuda por tu parte á esta demanda,
190 « Y soliçita aquesta gran iornada,
« Con firmíssima fe que toda ella
« Se uendrá á resumir en tu probecho. »
Faltó el aliento á la purpúrea Fama
Y caióse en el suelo amorteçida
195 Entre los que de oylla ia lo estaban.

1. Oña ne parle pas d'une *cuba* dans l'*Arauco domado*. Nous croyons voir dans ce vers une allusion à la *cueba* (*cueva*) décrite au XVIe chant, sans que le rapport entre les deux choses nous paraisse bien évident.

2. Mamacona. Las matronas ó señoras de sangre ilustre (*Vocabulario Quichua*, Antonio Ricardo, Lima, 1586).

Ñusta. Princesa ó señora de sangre ilustre (ibid.).

Coya. Reyna, princesa (ibid.).

3. Le marquis de Cañete portait aussi le titre de « Señor de las villas de Argete y su partido ».

Con esta nueba túruida y tronante
Túrbase el orbe esdrujulante y fiero,
Los excéntricos polos se rebueluen,
Complícanse las furias infernales,
200 Rujen los hipocondrios estantinos
Del bemolado y fiero Marte ayrado.
Medusa, presidente del Carmelo,
Congrega sus neréydas fulminantes,
Sus triangulares uoces entonando.
205 Responden á compás lúbrico y bajo
Los bellos cocodrillos del Parnaso,
Con paso agedreçado concurriendo.
El rio de Apurima humedeciendo
Brama y difunde su licor ameno,
210 De antárticos jasmines coronado,
Chagre y el Marañón, Lima, Abancay,
Pylcomayo, Incay y la Barranca,
Mostrando su iovial furia y enojo,
Humedecen y mojan quanto topan.
215 El estrecho fatal, immenso y pio
Del rubicundo Magallanes ledo
Percute y repercute blandamente
Con serpentino açote y furia trina
Sus amenas riberas peñascosas.
220 Las Amaçonas al amor rendidas
Con una metamórfosi enlutada,
Sus dóricas belleças encubrían
Más que cien mil diantes olorosas.
Hierve el furor de Marte elado y frio,
225 Resuena el gran palaçio : « ¡ Guayas guayos¡,
« Por Dios, que si uiene, nos coje á todos,
« Resuçitan los pobres pretendientes,
« Diçiendo : Bamos, bamos, mueran, mueran.
« Excelente señor, danos liçençia. »
230 Buelto en sí el gran marqués, conuoca acuerdo,

Acuerdo y más acuerdo y otro acuerdo
De doctos liçençiados con bramallas.
Después de consultado y desleydo,
El furibundo caso se comete
235 Al gran Beltrán de Castro y de la Cueba
Que ofreçe á çien mil diablos el acuerdo
En su terraplenado pensamiento.
Preséntanse á la gran jornada esquiba
Vergarita, Solorçano y Reinalte,
240 Y tras estos no queda tipi tipa[1].
Resuenan atambores entonados
Al son de tembladeras argullosas,
Descógense uanderas tremolantes,
De los reconcentrados cofres sacan
245 El gran copete roxo purpurino,
Empresa paternal de Naupa Antaño[2],
Antiquitatis máxima antigualla,
Símbolo de los casos resonantes.
Adornada con él y campeando,
250 La gran persona uireynante parte
De noche y en carroça al brabo puerto,
Y por ser tenebrosa y muy escura,
Mandó lleuasen achas encendidas.
Notad el gran misterio misterioso,
255 Digno de estampa perdurable y fixa,
Que á ser de dia ó ser la noche clara
Fuera neçedad doble y estofada
Con lana de carneros de la tierra
Caminar con antorchas encendidas;
260 Si ya no fuera para conortarse

1. Tipa. canastillo. tipini. deshollejar el maíz, y pellizcar (*Vocabulario Quichua*, op. cit.). *Tipi tipa* signifierait alors un panier pour la cueillette du maïs (?).

2. Naupa. Antiguamente (*Vocab. Quichua*, op. cit.). *Naupa* serait alors synonyme de antaño (?). Cf. le vers suivant.

De algún temor nocturno congelado
En qualque phantasmática potençia.
Ylluminado al fin, esclareçido
El virey con las achas caminaba,
265 Que deshaçen las sombras anglicanas
Que á cada guaca se le representan,
Ya en cóncaua figura, ya en conuexa,
Ya en terrífica forma leuantada
De altura formidable remedando
270 Las memphíticas obras adoradas
Por bárbaros milagros de gytanos.
El christiano marqués les haçe cruçes,
Y diçe el credo como mejor puede,
Y así llegó al gran puerto del Callao,
275 Hecho un amphiteatro de cuidados
Donde entran y salen mil figuras
Con trájico semblante y ademanes
Tristes y mudos como matachines
Al uso de la Françia trasalpina.
280 En este tiempo tan aluorotado,
No mostraba en su corte y gran palaçio
Menos solicitud y prouidencia
La miramamolina de Cañete
Y anchicorta marquesa congelada
285 De sangres generosas y reales[1],
Y por ende á reales inclinada,
Que el fraternal amor acquisitivo,
En la letra simbólica fundado,
Que al nueuo general muestra tenerle

1. Doña Teresa et son frère don Beltran étaient des enfants de don Pedro Fernandez de Castro y Portugal, surnommé *El Viejo*, premier du nom, cinquième comte de Lemos, deuxième marquis de Sarria, troisième comte de Villalba, premier comte d'Andrade, grand d'Espagne de première classe ; et de sa première femme, doña Leonor de la Cueva y Giron (Fr. Fernandez de Béthencourt, *Historia genealógica de la monarquía española*, t. IV, p. 538).

290 No consciente que su anchuroso pecho,
En generosidad gallega ardiente,
Y capaz de millones de presentes,
Se satisfaga con lo reservado
En las botillerías redundantes
295 De uirtud atractiua y retentiua
Que en su palaçio estaban conserbadas.
Antes jusgando aquellas oblaciones
Por anatemas impías y profanas,
Como prinçesa religiosa y pia,
300 De deuocion estítica dotada,
Acudió á los cenobios consagrados,
Encargando á las madres abbadessas
De sus benditas manos le embiasen
Matalotage sólo de regalos
305 Para el gran general, su caro hermano,
Que con tan sancto don y sus plegarias,
En tono architectónico ofreçidas,
Del Dios de los exérçitos espera
Tornar á uer su hermano uictorioso
310 Y rico de despojos peregrinos.
Propuesto en forma, cómo es el tal caso
Y no biolable ruego endeuotado,
Responden, con mirlado fingimiento
Y enmascarada risa regañando,
315 Las tres archimanditas monacales,
Que con gusto onphaçino, almibarado,
Y quince mil amores de los suyos,
Que no ualen por uno de acá fuera,
Cumplirán con presteça formicante
320 Quanto por su exelençia tripulina
Con tan místico amor les es mandado,
Y que quisieran todas desacerse,
Y conuertidas en ambrosias y ámbar,
Para el Sr. D. Beltrán nectari çarse.

325 Proponen luego con açeruo gusto
Las archisinagógicas matronas
En sus conuentos la fatal demanda,
Y en cada qual en sí, como en porfía,
Suena el sonido susurrente y listo
330 Del monjal enjambre açucarado,
Aunque dando al diablo á la marquesa,
Y aún quien acá la truxo nora mala,
Acude cada qual con su carguilla
Á enchir de dulçura la colmena,
335 Las Encarnadas y las Conçebidas
Procurando á porfía auentaxarse,
Y las Bernardas no quedar postreras
En los ricos presentes; y aún se cree
De la gran Tamorlana de Cañete,
340 Preste Juana de Lemos, que quisiera
Que el sancto monasterio dedicado
Á la alta Trinidad que beatifica
Los bienauenturados en el cielo,
En aquella saçón representara,
345 No la Unidad de essençia indiuisible,
Sino la trinidad de las personas
Distinctas embiando tres presentes,
Y cada qual immenso y infinito,
Para que así mejor representara
350 Lo que la fe católica profesa
De este artículo sancto, inenarrable.
Voluiendo pues al hilo de la historia,
Digo que estando el gran Callao
Embuelto en confusión de noche obscura,
355 Del perplexo marqués llegó la nueba
Del furibundo caso resonante
Al boquirubio Apollo, allá do estaua
En braços de Minerba, ó de Golías,
Ó de Dido, ó de Tisbe, ó de Latona,

360 Ó de Cleopatra, ó de Ximena Gomes,
Ó de Ruth, ó de Marfisa, ó del diablo ;
Que como aquesto toca en poesía,
Para mí es gerigonça de gitanos,
Y por más que he echo cerços inuocando
365 Las nouecientas Musas una á una,
Jamás me han reuelado este secreto,
Y en historia tan graue y tan pesada
No se sufre afirmar cosa dudosa.
Á nuestro intento baste que, en sabiendo
370 El alto presidente del Parnaso
La turbación confusa y sincopada
En que se halla con la nueua horrenda
El reyno que produçe las riqueças,
Leuantóse, el cauello desgreñado,
375 Vosteçando y fregándose los ojos,
Y estándose rascando, no sé dónde,
Soltósele uno sin maldito el güeso.
Oyéndolo la noche tenebrosa
Que encandilada de su luz huya,
380 Cercada de una banda de lechuças,
Tapóse las nariçes con la mano,
Diçiendo : ¡ Pape ese la Vireyna !
Despachó luego Apolo su luçero,
Mensagero del dia esclareçido,
385 Que con centelleantes ojos uiuos
Del altura del cielo columbrase
Si pareçían ingleses por la tierra
Ó en el instable reyno de Neptuno.
Y tras él, relleuado en su carroça,
390 Con geométrica priesa caminaba
Asta encumbrarse en parte sublimada
De do pudiesse auisorar la tierra.
Con su lus rutilante, el de Cañete
Entra en calor y manda se aperciban

395 Los lúbricos nauíos reforçados.
Hierue el furor de Marte articulado,
Alístanse las armas maleadas,
Háçense gallas, haçen inuençiones [1]
Fantásticas, impresas y diuisas,
400 Y nuebos montes geroglificados,
Hechos en casa como cernederos.
Los galanes promefen á sus damas,
Cada qual un manojo de uigotes
Británicos, bermejos, encrespados
405 Con que hisopillos agan memorables
Para enrubiar sus sáficos cabellos.
Ya embarcan muniçiones, bastimentos,
Caxetas, pastas, plátanos, guayabas,
Que las madres américas llorosas
410 Para sus criollitos de oro embiaban;
Y al son de los taránticos panderos
Los adónicos jóuenes recoje
Y al suriaco golfo los entrega,
Que aunque temblando de ellos, los reçiue,
415 Y á sus Neréydas manda que les toque
Por fiesta un saltarero uomitorio
Que parte de las cóleras les quite
Y tiemple su furor sacripantino,
Porque el mismo Neptuno está temblando
420 Que el brio refactario, belicoso
De la nueua miliçia distilada
Se le alce con el reyno de las aguas.
En esto el gran Beltrán generalado
Con paso autonomático camina
425 Al Callao á embarcarse mal contento,
Y tiénese por cierto que quisiera
Andar este camino poluoroso

1. Galas.

Sin tanta compañía y aparato,
Yendo á embarcar cien barras potosinas
430 De las que el rico cerro le a ofreçido,
Para que transplantadas en España,
Con la fertilidad del buen terreno,
Al centésimo fructo le rindieran,
Que ir á buscar ingleses renegados.
435 Pero a se de embarcar, que así lo ordena
El decreto analífico, foreosso
De la jouial potençia autoriçada.
En llegando, da priesa al embarcarse,
Apresurando el trago felemixto,
440 Como quien toma purga apoçimada
Sin mirarla ni oler sus reçiperias.
Ençiéndense los fuegos salitrosos,
Retumba el ayre, brama el mar horrendo,
Tiembla la terra, cruxen los costados
445 De las moradas çóncabas, marinas,
Quedó Neptuno muerto y derrengado,
Y sustentado sobre su tridente
Dió un gemido profundo y doloroso,
Al receuir la grande tonelada,
450 El graue peso y la superba mole
Del antisalomónico caudillo,
Principe anphimológico de Lemos.
No puedo enxaquimar la furia braba
Del espíritu ardiente que me inçita,
455 Ni detener el curso desbocado
Del indómito furor que me apresura,
Atropellando quanto se le opone,
Relinchando y, á ueces, rebusnando,
Ançioso por llegar á los ingleses
460 Y acabar ia de uer esta batalla
Más que çiuil y más que uergonçosa
Y esta uictoria tanto çelebrada

Y estos despojos tan desapareçidos.
Y así me ba lleuando á rempujones,
465 Cayendo y leuantando y dando de ojos,
Sin dexarme parar en la carrera
Ni referir lo en ella contenido,
Á la armada real de nuestra gente,
Sino sólo que fueron y uinieron
470 Y, después de auer ido, se tornaron,
Sin auer hecho más que ir y voluerse,
Y que anduuieron barlobenteando
En busca del inglés de una manera
Que tanto pareçía que iuan
475 Como que lo buscaban, asta tanto
Que sobreuino un temporal forçoso.
Si lo fué tanto que los obligase
Á voluerse al Callao, como lo hiçieron,
Ó si pudieran, forçejando un poco,
480 Rendir al tiempo, io no lo deslindo
Ni me entremeto en casos de tormenta,
Que soy tan flaco y tan desuenturado
Que aún en bonança suelo á marearme.
Basta que ellos al puerto se voluieron.
485 Pero ualióles poco, porque luego
El virey y el audiençia decretaron
En reuista que tornen á buscallo,
Y huuieron de salir forçosamente.
Yendo dias y uiniendo dias,
490 Dieron con el inglés que descuidado
Estaba en tierra desaperçeuido,
Tan sin defensa y sin reçelo alguno
Como estuuiera en Londres el cuitado.
Viéndose ia cercano al enemigo,
495 El generoso tronco de Galiçia
Estremeçióse todo turbado,
Que la porçión suprema de su sangre,

Por uirtud de astronómica potençia,
Recogió su potençia dentro Sarria,
500 La parte inferior desamparada,
Para que así dexada descubriesse
Las indiuiduales condiçiones
De la fragilidad de su carnaça,
Y así el mundo « nullatenus » dudase
505 Y « firmiter » creiesse que el supuesto
Que allí ueía economitante,
Era hombre uerdadera y no quartago,
Ni puerco espín, ni jabalí çerdoso,
Ni papa, ni tonel, ni atún de hijada,
510 Ni forma de tajón de carniçero,
Ni mortero de piedra con su mano,
Ni baril de anchouetas, ni rodesno
De molino, ni cosa semejante,
Sino puro hombre, apaçible y aún gallego.
515 En congojosas uascas y agonía
El próximo conflicto uaçilante
Al naual Rodamonte tiene puesto,
Del céntrico temor aprehendido
Hecho un retablo de Oraçión del Huerto.
520 Y así en lo más entrinseco del alma,
Con mística humildad y abatimiento,
Y dolor mordicante y corrosiuo
De coraçón contrito y humillado,
Las manos puestas sin soberbia alçadas,
525 Al Padre Eterno abló de esta manera:
« Piadoso Padre que por bien tuuiste
« Que aun los gallegos te llamasen padre
« Y no se desdeñó tu gran clemençia
« De que una gente suçia y asquerosa,
530 « Mísera y pobre y, como cosa mala,
« Allá *in finibus terre* deshechada,
« Pudiéssemos deçirte, Padre nuestro;

« Vesme, Señor, aquí á tus pies rendido,
« Y aún á los de este inglés, si tú no ayudas.
535 « Yo conosco, Señor, y lo confieso,
« Que soy un tonto y mísero gallego,
« Un pecante quotidie enpanderado[1],
« Descortés, mal criado y arrogante,
« Que açepté esta iornada estimulado
540 « De ciuil codiçia que me abrasa el pecho,
« Con determinaçión constante y fixa
« De entrinsecar en mí todo el pillage
« Y haçerme fisco del Officio Santo,
« Goçando del derecho de mi dedo
545 « Y de la permisión participante
« De mi hermana y cuñado, los vyreyes,
« Sin permitir que alguno de mi gente
« De « hereticorum bonis » parte huuiesse,
« Teniendo otro castigo semejante
550 « Al que en la antigua Hierosoleimos
« Auer executado Tu Justiçia,
« Con exemplo ecuménico y terrible
« Y con temor del siglo uenidero,
« En un pobre soldado codiçiosso
555 « Que contra el mundo tuuo atreuimiento
« De tomar para sí las dos preseas
« Del saco de anathema profanado.
« Poderoso Senor que permitiste
« Mi hermana y cuñado me traxessen
560 « Á este nuebo reyno de Fortuna
« Á donde par mi parte he ia juntado
« Duçientos mil ducados y la yapa
« Conque de un pobretón gallego quedo
« Con humareda de que la priuança
565 « Del conde de Chinchón, que a ya sacado

1. Formé sur *pandero* (sot).

« Executoria nueba, yluminada,
« Me haga suçesor de mi cuñado
« En el gran tribunal acquisitiuo
« De este orbe metalífero do espero
570 « Juntar otro millón, como él ha echo ;
« Conséruame, Señor, lo que me has dado,
« Ó permitido al menos que me diessen,
« Y no permita agora Tu Clemençia
« Que se lo lleue todos los diablos
575 « Y á mí con ello con algún ualaço. »
La confessión humilde y uerdadera
De estilo caballístico adornada,
Y en tan dóricas lágrimas deshecho,
La Diuina Clemençia a conmouido ;
580 Y voluiendo los ojos que estremeçen
Con su mirar la tierra del Olimpo
Á un Ángel que la eterna prouidençia
Del Buen Pastor auía diputado
Para la guarda de su gran nobleça,
585 El gimnástico infante lemosino,
Con el mirar le rebeló su intento
Y lo que era seruido que hiçiesse.
Caló de la alta cumbre el nunçio sancto
Con instantaneo buelo inteligible,
590 Y en íntimo analógico silençio
Por modo intrinsecante y traçendiente
Que el alta theología misticara,
Illuminatiuo y acrisolado,
Al general habló de esta manera :
595 « ¿ Oi, mísero gallego, de qué temes,
« De qué tiemblas y andas sin aliento,
« Estando en un nauío que pudiera
« Á dos ingleses abordar seguro ?
« Auerguénçate, puerco, y considera
600 « La uentaja que tienes de tu parte.

« Tú tienes dos nauíos contra uno,
« Tú lo bas á buscar y él ba huyendo
« Con la nabegación antarticada
« De más de quinçe meses prolongados
605 « En que, sin descansar ni rehaçerse,
« Con mar de Norte y Sur a contrastado
« Por regiones estrañas, peregrinas,
« En gélido Albión contramarcadas.
« Tú sales prouehido y abundante
610 « Con superabundante prouidençia
« De virey y vireyna, tus hermanos,
« Aiudado de grandes oblaçiones
« Á costa de la haçienda de Philipo;
« El enemigo uiene del uiaje
615 « Tan prolixo, apurado y consumido.
« Tú, hecho puerco espín que rodeado
« De penetrantes puas se defiende,
« Los fulminantes bronçes te aseguran,
« En número y grandeça auentajados
620 « Á los tiros de hierro del contrario,
« ¿Pues de qué te escagarrucas, di, gallego[1]?
« Anímate, Beltrán, que fuerça traes
« Que rendirá á enemigos más pujantes
« Si tu flaqueça no se rinde dellos.
625 « No te desmaye el uer que eres gallego,
« Considera el estilo que obserbado
« Del Triumbirato Sacrosancto a sido
« En los siglos volúbiles pasados,
« De haçer grandeças y obras prodigiosas
630 « Con instrumentos flacos, miserables
« Para que en esto conoçida fuesse
« La fuerça incontrastable de su braço
« Y la industria admirable, delicada

1. Formé sur *cagar*.

« Del no comprehendido pensamiento.
635 « Con femenil y desarmado braço
« Y blanca y blanda mano delicada
« Cortó la horrible testa de Holofernes,
« Del exérçito de Asiria defendido ;
« Con tábanos y ranas y çeniças
640 « Y con mosquitos y otras musarañas,
« Quebrantó la potençia insuperable
« Del duro Faraón, señor de Menfis.
« Y de estas antiguallas milagrosas
« Le fuera façilíssimo negoçio
645 « Renouar la memoria enuegeçida,
« Vençiendo á aqueste inglés con un gallego. »
Después de auer desperdiçiado al uiento
Tanta raçón confortatiba en uano,
Hechó de uer el çelestial legado
650 En la color y pulso formicante
De su maçiço y sólido pupilo
Que aún estaba reuelde y paboroso,
El dolor predominante y retinente,
Y llegándose á él, con ambas manos
655 Le fregó el colodrillo remachado
Y le limpió los ojos turbulentos,
Y le infundió uirtud que conçiuiesse
En su imaginaçión fantasticada
Vn raro defensiuo de miliçia
660 Que su illustre persona conserbasse
Y subiesse con esto al alto asiento.
Mas, por uerdad deçir, que es neçesario
En istoria legítima qual esta,
Debaxo de cubierta encubertado,
665 Todo en humor pantarbe agoniçante,
El quartago Buçéfalo asistía,
Y tronco celebérrimo de Lemos,
Por escusar el tránsito terrible

Del coruscante rayo contrahecho
670 Que el insidioso inglés traya consigo
Y, como bruxulante, le asestaba
Con balas diamantinas y diamantes
De inestimable fortaleça y preçio.
Tascando y tirando piés y manos
675 Del retinente son que ribomuaba,
Abrió los ojos con el gran concepto
El brabo general y luego manda
Que quantos cables ay, uengan á popa
Y de ellos ba fabricando una trinchea
680 En forma çircular y esfericada,
Tan alta que su altura sobrepuje,
Tan fuerte que la gran pieça de Dio[1]
Ni la del gran diablo no la passe.
Determina alrededor andarse,
685 Trayendo Norte, Sur, Leste, Oeste,
Al enemigo siempre confrontado,
Y, como los que juegan á esconderse,
Disponiendo imperatiuo modo
Con gouierno ecuménico la guerra,
690 Dexar en el mundo un raro exemplo
De un nuebo guerrear asegurado,
De una nueba espeçie de uictoria,
Netas y blancas más que los armiños,
« Senza una macchia del proprio sangue »,
695 Callen Vexeçio, Apelles y Felino,
Píndaro, Castrioto y Auicena,
Euclides, Scoto, César, Calepino,

1. Cette ville des Indes portugaises résista brillamment à deux sièges célèbres, en 1539 et en 1545. La tour principale de la place s'appela « Thomaea turris », d'après une histoire latine (*Commentarius de rebus apud Dium gestis anno salutis nostrae M. D. XLVI.* Jacobo Tenio, Coïmbre, 1548). Nous avons donc un jeu de mots sur le nom de cette ville et la forme du mot *Dios* employée par les Juifs.

El Tamorlán, Viturbio y Magallanes,
Platon, el Cid..... y Juan de Mena,
700 Marfisa, Cicerón, Licurgo, Baldo,
Antonio de Lebrija y Esculapio,
El gran Gonçalo, capitán famoso;
Calle confusa toda la miliçia
De la uejés podrida y arraigada;
705 Póngase muy de lodo el çelebrado
Conde Pedro Nauarro tan temido
Por sus reparos uélicos y traças
Epaminondiales, espantosas,
Sus terríficos fuegos machinados,
710 Sus minas, contraminas boladoras
Y antiparicticadas alambreras;
Que todo es burla, todo es binagrera,
Todo sois paruoice portuguesa
Y garuos y melindres ualençianos
715 Al paragón de la inuençión impírea
Y ardid conserbatibo, asegurado
De los riesgos y trances de la guerra
Que a dado al mundo con felix suçeso
Del gran Beltrán de Castro y de la Cueba
720 La industria architectónica, inspirada
Del Ángel de su guarda, cuidadoso
Tanto como de sí y aun menos algo.

LA DERNIÈRE EXPÉDITION DE DRAKE

Sur la première partie de cette expédition, l'attaque des Canaries, nous avons deux poèmes de Cairasco de Figueroa; il en existait peut-être un troisième.

La nouvelle de la mort de Drake fut accueillie en Espagne avec une joie profonde et nous pouvons reproduire ici un des romances populaires qui furent la première expression du sentiment général. La *Dragontea* de Lope de Vega, qu'on a appelée un « poème épique composé en action de grâces », est la plus remarquable des compositions produites en cette occasion.

Enfin Oviedo et Peralta s'occupent de cette expédition, dans les poèmes déjà cités.

La Esdrujulea.

Don Bartolomé Cairasco de Figueroa naquit à Las Palmas, Gran Canaria, en 1538 d'une famille noble et riche. Sa mère Doña Maria de Figueroa était originaire de l'île de Gran Canaria, mais son père était de Nice ou de Milan. A l'âge de quinze

ans, Don Bartolomé fut nommé chanoine de la cathédrale de sa ville natale et, en 1555, il reçut un congé de cinq ans pour aller étudier dans les universités d'Espagne. Il semble que sa vie universitaire ne fut pas exemplaire et il fut rappelé à Gran Canaria en 1559. Il se soumit à la discipline et réussit à satisfaire ses supérieurs, car il partit de Las Palmas encore une fois en 1560. Cette fois, il ne borna pas ses voyages à l'Espagne, mais il visita aussi l'Italie, peut-être sur l'invitation de son oncle qui fut sénateur de Milan. La durée de son séjour en Italie est inconnue, mais il y resta assez longtemps pour se familiariser avec la littérature. Il traduisit le Tasse et l'influence italienne se remarque dans toutes ses œuvres. Il fit très fréquemment emploi du mètre appelé « esdrújulo » et il fut considéré comme ayant introduit ce mètre en espagnol. M. Zerolo, dans son étude sur Cairasco de Figueroa, a prouvé que ce fait est inexact, mais qu'il employa ce mètre plus fréquemment peut-être qu'aucun autre poète. Le vers « esdrújulo » convient peu à l'espagnol et notre auteur fut obligé d'inventer beaucoup de mots nouveaux pour remplir ses rimes. D'après les documents conservés dans la cathédrale de Las Palmas, Cairasco de Figueroa devint secrétaire capitulaire en 1572 et quelque temps plus tard prieur. Il passa le reste de sa vie dans sa ville natale où il mourut le 12 octobre 1610. Il mena une vie très calme, en partageant son temps entre ses devoirs ecclésiastiques et la poésie.

La tranquillité de l'île de Gran Canaria fut troublée en 1595 par l'attaque de Drake. D'après le récit de l'affaire que Gil González nous fait dans le *Teatro de las iglesias de España,* les prêtres de la

cathédrale prirent une part active à la bataille livrée par les habitants de l'île contre les envahisseurs, maniant les armes aussi vaillamment que les soldats. En 1599, les Hollandais, sous le commandement de Van der Doez s'emparèrent de la ville de Las Palmas et Cairasco de Figueroa servit d'intermédiaire entre ses compatriotes et le pirate qui s'était installé dans sa propre maison.

Ces deux invasions de pirates émurent profondément notre poète qui les célébra en vers. Quant à la tentative manquée de Drake, nous avons des notices de deux ou trois compositions poétiques de Cairasco. Gil González Dávila dans le *Teatro de las iglesias de España* raconte l'attaque de la ville de Las Palmas et ajoute : « Del suceso de este dia escribió un libro en su ameno y deleitoso verso (que yo tuve original en mi estudio), el Dr Bartolomé Cairasco de Figueroa, prior y canónigo de la santa Iglesia de Canaria, ínclito é inmortal en todas edades. » Ce livre cité par Gil González est perdu, à moins qu'il ne soit le même que *La Esdrujulea*. Ceci paraît d'autant plus probable que nous n'avons pas d'autres notices sur ce livre. Pedro Agustin de Castillo, dans sa *Descripción histórica y geográfica de las islas Canarias*, cite l'*Esdrujulea* et le romance du *Templo militante*, mais il ne fait pas mention d'un autre livre de Cairasco sur la même matière. Il nous a été impossible de voir l'*Esdrujulea* et nous n'avons pas d'autres renseignements sur cette œuvre que ceux donnés par M. Millares dans ses *Biografías de canarios célebres*. M. Millares a examiné un manuscrit du XVIIe siècle, intitulé *Esdrujulea de varios elogios y canciones en alabanza de diversos objetos.*

Ce manuscrit contient : une dédicace au cardinal archevêque de Tolède, signée par le Lic. Hurtado après la mort de Cairasco ; un prologue au lecteur, par l'auteur, probablement ; huit « canciones » en vers esdrújulos : 1° A Don Diego Sarmiento de Acuña, neveu de l'auteur et ambassadeur d'Espagne en Angleterre ; 2° A Fray Pedro Basilio de Peñalosa, Benedictino ; 3° Al templo y cabildo eclesiástico de Las Palmas ; 4° A Venecia ; 5° Al señor obispo don Fernando Suárez de Figueroa, parent de l'auteur ; 6° Al príncipe Victorio de Saboya ; 7° Al dean don Francisco Messia ; 8° A Canaria por su victoria sobre la escuadra de Drake ; et enfin un poème sur la vierge de Candelaria, en dix-sept chants très courts, et un autre poème intitulé *Vita Christi*.

M. Millares donne quelques vers de la « canción » sur Drake dans l'*Esdrujulea*. Il y a une assez grande différence entre le texte de la première édition et celui de la seconde et nous les reproduisons tous les deux.

Texte de la première édition des *Biografías :*

Cual, con asalto súbito,
En el silencio tácito,
Acomete al redil lobo famélico,
Según su beneplácito,
Y el pastor sale, que imita al evangélico,
Y con el favor célico,
Le oprime y trae á término,
Y al ver el lance incómodo,
Huye por ser más cómodo
Espantado y herido de aquel término ;
Así corrido y dómito
Huye de Gran Canaria el Drake indómito.

Texte de la seconde édition :

Cual, con asalto súbito,
En el silencio tácito,
Acomete al redil, famélico,
Según su beneplácito,
Y el pastor, que imita al evangélico,
Y con el favor célico,
Le oprime y trae á término,
Y al ver el lance indómito,
Huye por ser más cómodo,
Espantado y herido de aquel término;
Así corrido y dómito
Huye de Gran Canaria el Drake indómito.

Le « romance » sur l'invasion de Drake se trouve dans le *Templo militante*. Le *Templo militante* se compose d'une série de vies de saints en vers. Le livre suit l'ordre du calendrier et la vie de chaque saint est accompagnée d'un éloge de la vertu qui le distingua particulièrement. La première partie, qui fut publiée à Valladolid, en 1602 par Luis Sánchez, in-8°, ne comprend que les mois de janvier, février et mars avec sainte Marie l'Égyptienne en avril. En 1603, parut à Valladolid dans la même imprimerie une nouvelle édition de la première partie réunie à la deuxième partie. Cette deuxième partie comprend les mois d'avril, de mai et de juin. Le 29 avril est la fête de saint Pierre, martyr, patron de Gran Canaria. Notre poète a dédié à ce saint les poèmes suivants : Un poème en esdrújulos en louange de l'Inquisition, qui fut le titre de gloire de saint Pierre, martyr ; la vie de saint Pierre en octaves ; une description poétique des Canaries ; un « romance » sur la victoire des Canariens sur Drake ;

un poème sur l'invasion des Hollandais sous le commandement de Van der Doez.

Le « romance » sur Drake est amené de la façon suivante. La Renommée se présente devant les vertus réunies en Sénat et reçoit la permission de raconter l'histoire des Canaries. Après une énumération des victoires dans lesquelles des Canariens ont gagné du renom, la Renommée continue ainsi :

Y una de las que más estima y precia
Ha sido la del Dragón y de Juanacre,
Famosos generales de Britania,
Y así la celebró, con tanto acorde
Y grave pompa, el dia deste santo,
El año de noventa y seis, á veinte
Y nueve del florido alegre Mayo.
Aquí paró la Fama, y las Virtudes,
Contentas de su plática, mandaron
Hiciese relación desta victoria
Del modo que pasó, sin faltar punto.
Volvió la Fama á levantar el tono,
Diciendo : Aunque el estilo no es tan grave
Como el que aquí se trata, obedeciendo,
Senado heróico, cantaré la historia
Al mismo frasis que la Gran Canaria
La celebró, que fué de aquesta suerte.

Cantores.

Bien es, Canaria, que cantes
Tus vitorias importantes.
Y pues son dignas de cedro,
Da las gracias á san Pedro.
Entre dos damas bizarras

Que tienen nombres de grandes,
Año de noventa y cinco,
Hubo un famoso debate,
Y aunque suelen las mugeres
Ser tímidas y cobardes,
Por hallarse muy de lejos
El precio de una constante,
Estas dos, contra el estilo
Del femenino semblante,
Se mostraron por estremo
Briosas, fuertes y audaces.
Ambas son de estima ilustre,
Ambas de real linage,
De gallardos pechos ambas,
Ambas servidas de amantes.
Fué la una muy hermosa,
Y es agora abominable
Por trocar la ley de Cristo
Á las heréticas fraudes,
Y la otra muy fea,
Mas ya es bella y de buen talle
Por trocar los falsos dioses
Al Cristífero estandarte.
Á la una baña el Norte,
Á la otra el mar de Atlante;
Es la una Ingalaterra,
La otra Canaria grande.
La primera es tan potente,
Tan altiva y arrogante
Que con España compite,
Y en la tierra y mar no cabe;
La segunda humilde y pobre,
Mas subida de quilates,
Y de ilustres margaritas
Un maravilloso engaste.

Viniendo pues la soberbia
Con la humildad á encontrarse,
La pobre venció á la rica,
Como dirá este romance,
Que la mano poderosa
Del omnipotente Padre
Sube en alto los humildes
Y los soberbios abate.
Al punto que la alba bella
Por el horizonte sale,
Hizo farol la atalaya,
Del castillo un trueno parte,
Luego vieron los expertos
Que la occasión era grave,
Por ser aquella la hora
De los belicosos trances.
Quitó de presto la duda
Un desangaño espantable,
Que fué asomar por los Roques
Treinta poderosas naves.
Canaria se dió por dicho
Que era la armada del Draque,
Y no le quitó los brios
El objeto formidable,
Que por ser tan de repente,
Sin tener nueva de nadie,
No tuvo lugar el miedo
De mortificar la sangre,
Demás de ser tan briosa
En todo tiempo y contraste
Que jamás la cobardía
Á su pecho ha dado alcance.
Suena luego en los oidos
El horrendo son de Marte,
Y en el corazón la honra

Hace música suave.
Saliéron de los primeros
Las mayores potestades,
Sin que faltase ninguna
De las sacras y seglares,
Ordenando lo que importa,
Como diestros personages,
Que en semejantes conflitos
Muestra el oro sus quilates.
Salieron en bella muestra
El sacro cabildo y frailes
Con bandera azul y roja,
Colores de cielo y sangre.
Salió la caballería
Con su capitán delante,
Y las cuatro compañías
Con sus cuatro capitanes.
Todos van con fuerte brio,
Y con alegre semblante,
Que alegría y fortaleza
De vitoria son señales.
De las cavernas y cumbres
Bajaron, como Alemanes,
Mil Doramas y Adargomas,
Mananidras, Bentagayres,
Chambenegueres valientes,
Antindanas memorables,
Saltando por esos riscos,
Como sátiros salvages,
Por llegar á la marina
Á morir, como Roldanes,
Por la patria, por la honra
Y por la fe de sus padres
Como tímidas palomas
Que revuelan por el aire

Cuando sienten el azor
Que les viene dando alcance,
Así las hermosas damas
Por acá y allá se esparcen,
Que el miedo les da osadía,
La flaqueza fuerza y arte.
Olvídanse de sus galas,
Guirnaldillas y almirantes,
Que el honor es la presea
Que debe más estimarse :
Y juntándose en cuadrillas,
Como en jueves de comadres,
Se suben por las laderas,
Ventilando los volantes.
Unas quedan en Tafira,
Otras pasan adelante,
Otras se van á Tenoya,
Otras á diversas partes,
Otras están á la mira
Por ver el fin de los trages,
Otras paran en el risco
Por ver el fiero combate.
También ayudaron ellas
Á combatir de su parte
Con armas de más efecto
Que de acero fulminante ;
Saetas son los suspiros,
Las oraciones montantes,
Y de su llanto las perlas
Eran balas de diamante.
En tanto el Inglés no duerme,
Aunque parezca que tarde,
Que esperaba la marea,
Ocupado en ordenarse.
Salta el Draque en un esquife,

Y en otro esquife Juanacre,
Y la más gallarda gente
En escuadras la reparten.
Súbese luego á la popa
De la capitana el Draque
Y así los incita y mueve
En alta voz resonante:
Capitanes y soldados,
De Britania luz y esmalte,
Enseñados á victorias,
Y á rendir grandes ciudades;
En Canaria no hay defensa,
Ni saben qué cosa es Marte,
Gente ociosa y regalada,
Sin experiencia, sin arte.
En medio de sus castillos,
Donde no hay pieza de alcance,
Está la playa que os dije;
Allí todos desembarquen,
De las mejores conservas
Cargaréis luego una nave
Para enviar á la reina,
Si es posible, por el aire.
Los regidores son ricos,
Y más ricos los abades;
Mermelada y confitura
No hay otra que se le iguale;
Hay vinos maravillosos,
Maduros, blandos, suaves,
Y otros de diverso gusto,
Haloquetes y raspantes;
Están las bodegas llenas,
Por haber pocos que traten,
Los almacenes de azúcar,
Porque no hay quien compre y cargue.

Hallaréis damas bizarras
De discreción y donaire,
Muchas vírgenes hermosas,
Porque no hay con quien se casen.
Hay tiendas de gran riqueza,
Caudalosos mercadantes,
Y en fin todos los regalos
Que pueden imaginarse.
Id presto, soldados mios,
Á citarlos de remate,
Y volved con tal victoria
Que por el mundo se alabe.
Júntanse en tanto los nuestros
Que, volando como aves,
Bajaban por las laderas
Á las playas y arenales.
Diez y seis banderas bellas
Tremolaban por los aires,
Ondeando rojas cruces
Junto del marino margen.
Anímanse unos á otros
Con palabras y ademanes,
Y juraré que ninguno
Allí se mostró cobarde.
Ya navegan treinta lanchas
En apariencia espantable,
Con catorce galeones
Que les hacen baluarte;
En ellos y en ellas vienen
Tres mil armados infantes,
Que no los vió el Oceano
Tan bizarros y arrogantes,
De flámulas, gallardetes,
Banderolas, estandartes
Y picas enarboladas

Vienen poblando los aires,
Y los pífaros y cajas,
Chirimías resonantes,
Trompas, dulzainas, clarines
Atruenan los anchos mares.
Acudieron al ruido
Las marinas deidades,
Palemón, Portuno y Forco,
Melicerta y Atamante;
Acudió Glauco y Nereo
Y Proteo, el de Carpate,
Las Focas y las Neréidas
Con Doris, la bella madre;
Mil Tritones y Delfines
Hacen diversos pasages,
Siguiendo al padre Neptuno
Que en su carro iba delante;
Y atentos, esperan todos
De aquella guerra el remate
Para dar laura á quien vence,
De perlas y de corales.
Ya se ven los galeones
Del castillo y homenage,
Y las lanchas con sus remos
Que señalan los compases.
Reforzados basilicos
Disparó luego el alcaide,
Que enviaron muchas almas
Á las grutas infernales;
Luego el fuerte de santa Ana
Abrió por el aire calles
Con muchos globos de hierro
Que amenazan grandes males.
Sin embargo, los ingleses
Van siguiendo su viage

Á la playa de la Reina
Que á Maxencio hizo ultrage.
Viendo del bravo enemigo
La potestad formidable,
Hubo algunos pareceres
Que el campo se retirase
Á esperar tras de la cerca
El belicoso contraste,
Que fuera total ruina
De Canaria y su remate,
Porque, formando escuadrones
En hileras militares,
No tiene Canaria fuerza
Que las rompa y desbarate.
Y así el rector de la audiencia
Mandó que allí se esperase
Y que el Inglés se acometa
Al tiempo que desembarque,
Que el Isleño es poderoso
Á la marina y sin arte,
Y después de Dios, en esto
Estuvo nuestro rescate.
Los Canarios animosos
Se opusieron luego al trance,
Sin que el ánimo invencible
En uno solo faltase.
Á los Ingleses esperan,
Con su general delante
Que con espada y rodela
Representa un fiero Marte;
Ya llegan los galeones;
Ya se acercan los patages;
Ya las armas se divisan,
Divísanse los semblantes.
Con insólita braveza,

Extraordinario corage,
Comienza la batería,
Á la una de la tarde.
Escupen los altos pinos
Bramidos, como volcanes,
Y, en espeso humo envueltas,
Pelotas innumerables.
El campo dió la respuesta
Con unos versos y sacres
Llevados á la marina
Por industria de algún ángel,
Treinta balas de mosquete
Disparan de cada lance,
Que en las lanchas esparcidas
Iban dando á muchos mate ;
Así diestro arcabucero,
Viendo banda de zorzales,
Les tira con perdigones,
Y unos vuelan y otros caen.
Ya no suenan los clarines,
Ya las banderas se abaten,
Ya se suspenden los remos
Y las lanchas se retraen.
Los nuestros alzan el grito
Y los llaman de cobardes,
Convídanlos á la guerra
Con mil señas y donaires.
Duró tres horas continuas
El bravísimo combate,
Sin cesar los enemigos
De tirar rayos de Marte ;
Y fué milagro evidente
Que, con ser innumerables,
Á ninguno de los nuestros
Sacaron gota de sangre,

Con estar por la marina
Nuestra gente en sus lugares,
Y disparar los bajeles
Mil rayos á cada parte.
Viendo pues la resistencia
De los Canarios magnates,
La gallarda valentía
De sus pechos de diamante,
Y viendo el notable daño
Que de tierra se les hace,
Perdidosos y afrentados,
Acuerdan de retirarse.
Ya revuelven los navíos
Las proas hacia Levante,
Y las lanchas temerosas
Aprehenden fuga infame,
Huyen á la retaguardia
Que las defienda y ampare,
Que estaba surta en los Roques,
Esperando un buen mensage.
Desta misma suerte, viendo
El milano que se abate,
Huyen los tímidos pollos
Desalados á su madre.
Da velas toda la armada
Y en bella muestra y alarde,
Sulcando del mar las olas,
Al Arganeguín se parte,
Y, estando todos en tierra,
Soldados y generales,
Diez hombres semicapros
Les hicieron bravo ultrage.
Puñales y medias lanzas
Aquestos Sátiros traen,
Y acometen resolutos

Á los armados jayanes.
Éstos mataron diez hombres,
Y algunos muy principales,
Y trujeron dos captivos
Que contaron todo el trance.
No hay que esperar en Canaria,
Dijo en alta voz el Draque,
Valerosos hombres tiene,
De tales pueden loarse.
Mi señor, el rey Filipo,
Puede muy bien gloriarse
Que tiene en Canaria gente
Briosa, fuerte, constante.
Embárcanse los Ingleses
Con pavoroso semblante,
Y navegan á las Indias
Con mal pie y con mal viage.
Vuele tan alta victoria
Desde el Ebro hasta el Gange,
Y desde el elado Scita
Al adusto Ganramante,
Y dénse las gracias della,
Después de Cristo, á su Madre,
Á santa Ana y á san Pedro,
De Gran Canaria pilares.

En 1613 parut une nouvelle édition des deux premières parties du *Templo militante* à Lisbonne, Pedro Crasbeeck, in-8°. Les poèmes sur la grande Canarie ont été changés dans cette édition. La Renommée se présente devant le Sénat des Vertus, mais dans son récit de l'histoire des Canaries, elle introduit une liste des familles les plus illustres de ces îles. Le Romance sur Drake a été supprimé

avec l'explication suivante, qui se trouve dans les éditions postérieures :

Las Virtudes,
Contentas de su plática, dijeron
Hiciese relación desta vitoria
Del modo que pasó, sin faltar punto,
Y, queriendo la Fama dar principio,
Se levantó Prudencia y, demandando
Licencia al presidente, así propuso :
Senado ilustre, aquesta gran vitoria
Que Canaria ganó ya en todo el orbe
Es muy notoria, que con clara trompa
La Fama la ha llevado y esparcido,
Y en provincias y partes muy remotas
El valor de Canaria es muy sabido,
Y cómo aquesta armada de Britaña
Y de Anglia la arrogancia, con gran pérdida,
Afrenta é ignominia, se partieron
De su arenosa playa, mal su grado,
Gustando de las aguas de Aqueronte
Más de doscientos dellos, sin heridos
Que fueron en gran número, en el año
Que de noventa y cinco se contaba,
Y de Octubre los seis, en el cual dia
La valerosa gente de Canaria
Mostró el gallardo brio de su pecho,
Haciendo ultraje y burla de una armada,
Que en todo el mar Oceano dió cuidado,
Y queriendo estrenarse con Canaria
Se arrepintieron dello, y finalmente
Fueron con tan mal pie y perdidos brios
Que, aportando después á Puerto Rico,
Se les dió á los restantes justa paga,
Digna de su soberbia y arrogancia.

Y ansí no me parece permitido
Que lo que está notorio se refiera,
Mayormente que ya en las impresiones
Primeras destas obras se ha cantado.
No dijo más, y luego el consistorio,
Pareciéndole bien lo que propuso
La Prudencia, mandó que suspendiese
La Fama su discurso comenzado,
La cual tomó con esto atrevimiento
Y dijo : Pues se deja por sabida,
Y por estar ya dicha, esta vitoria,
Otra podré decir donde Canaria,
Aunque perdió, también dió grande muestra
De su valor ;

Après vient le romance qui raconte l'invasion des Canaries par les Hollandais.

Romance del combate y muerte de Francisco Draque.

Ce « romance » sur la mort de Drake nous a été communiquée par M. Fernández Duro qui eut l'amabilité de nous en remettre une copie, car il nous a été impossible de rencontrer l'original. M. Pascual Gayangos possédait l'unique exemplaire connu, qui se composait de quelques feuilles in-4° imprimées en caractères gothiques. L'auteur en est inconnu, mais il a été écrit en 1596.

« Cette composition n'est pas de celles qui furent écrites sur le théâtre de l'événement par des témoins oculaires, elle semble au contraire avoir été faite à Madrid à la réception des premières nouvelles,

incomplètes et inexactes, ce qui est à regretter car la matière méritait d'être traitée d'une façon circonstanciée. » (Note de M. Fernández Duro.)

Romance del combate y muerte de Francisco Draque.

(1596.)

De cólera y rabia ardiendo,
de la Gran Canaria parte,
su ejército todo roto,
este tal Francisco Drake.
  Blasfemando de los cielos,
del fuego, el agua y los aires,
no pide favor á Dios,
porque en su pecho no cabe ;
  ni ayuda á los elementos,
que piensa de contrastarles,
ni de Neptuno hace cuenta,
ni de las cosas de Marte.
  De Belona los arreos
determina no quitarse,
hasta del bando español
á todo placer vengarse,
  y con aqueste deseo
mandó que sus estandartes
tremolen, y las banderas
repartidas por sus partes,
  insignias sobre victoria,
porque pretende alegrarse
y dar ánimo á los suyos
porque en tal tiempo no falte.
  A vuelta de Panamá

endereza su viaje,
pretendiendo que á la flota,
topándola, darle mate.
Y aunque en lo público estaba
el Ynglés tan arrogante,
en el pecho le lastima
una pérdida tan grande,
viendo que el crédito pierde
cuando había de aumentarle.
Dertermina de morir
ó dar á la flota alcance,
Mas el muy alto Señor
le puso en estrecho trance
porque yendo un marinero
abrazado al estandarte,
descubriendo por la mar,
vido que una armada parte
hacia ellos muy feroz,
pretendiendo de acercarse.
Dadas las velas al viento
viene con feroz semblante ;
reconoce en las banderas
que son las armas reales
del bravo león d'España
que va corriendo los mares.
El marinero dió aviso
luego á Francisco Drake,
el cual á ella endereza,
empezando á cañonearse,
y, cual gelandres[1] lebrel,
tanto contento le cabe
como de ver el Ynglés
á nuestra española parte.

1. Irlandés?

Tocando las chirimías
los reciben, sin tardarse
  en jugar la artillería,
que mucho daño les hace,
haciendo un nubloso velo
el humo que della sale.
  Las balas, como granizo
van volando por los aires;
recíbense los navíos
después de cañonearse,
  procurando cada uno
al contrario sujetarle.
Unos de otros aferrados,
Sangrientos lagos se hacen,
  haciendo las plazas de armas
arroyos manantiales,
quedando todas las jarcias
rojas, de color de sangre.
  Los españoles furiosos,
dando muy claras señales
de aquel valor de los godos
que heredaron de sus padres,
  diciendo: ¡España! ¡Santiago!,
tan furiosos golpes hacen,
que los morriones fuertes
eran de blandos metales.
  No valen temples de acero,
ni las puntas de diamantes,
que las fuerzas españolas
los destruyen y deshacen.
  Los cuerpos de los ingleses
poblaban aquellos mares,
habiéndolos derribado
españoles estandartes.
  España clamó victoria;

murió Francisco Drake;
fué preso un sobrino suyo,
Y murieron mil infantes,
  y de los nuestros faltaron
hasta siete capitanes,
y España, con la victoria,
para Panamá se parte.
Anónimo.

VIDA DE SANTA ROSA.

Don Luis Antonio de Oviedo y Herrera naquit à Madrid en 1636. Son père était un haut fonctionnaire de la Cour et régisseur et procureur de la ville de Salamanque. Il fit ses études à l'université de Salamanque et passa immédiatement après en Flandre où il commanda une compagnie de cuirassiers. Après la paix des Pyrénées en 1659, il retourna à Madrid et assuma les charges de régisseur perpétuel et de procureur de la ville de Salamanque dont son père avait joui. Plus tard, il fut nommé gouverneur de la province de Potosi dans le Pérou et le roi lui conféra le titre de comte de la Granja et le fit chevalier de l'ordre de Saint-Jacques. Il s'établit à Lima et épousa Doña Sinforosa López de Chaburu y Cívico, originaire du pays. Il mourut le 17 juillet 1717 à l'âge de 81 ans, en laissant trois enfants.

Le comte vécut à Madrid pendant une période où le mouvement littéraire était très intense et cultiva les Muses comme tous ses contemporains. De ses poésies de jeunesse, il ne reste qu'un « romance » en l'honneur de saint Jacinto présenté dans un tournoi littéraire à l'occasion de la consé-

cration du temple de Saint-Thomas, à Madrid, en 1656.

Les deux poèmes les plus importants qui lui gagnèrent le titre d'Apollon du nouveau monde sont: *La Vida de Santa Rosa de Santa María natural de Lima y patrona del Peru* et le *Poema sacro de la pasión de N.-S. Jesu-Cristo*. Ce dernier poème est un « romance » en sept stations, un des « romances » les plus longs qui existent. Le livre fut publié après la mort de l'auteur à Lima en 1717, par son neveu Francisco.

La Vie de Sainte Rose fut publiée à Madrid, 1711, in-4° (Mexico, 1729, Lima, 1867). C'est un poème héroïque en douze chants sur la vie de la patronne du Pérou. Quant à la valeur du poème, l'appréciation de M. Menéndez Pelayo est peut-être la plus juste. Il dit: « Sans être une merveille, la vie de sainte Rose n'est pas une œuvre des plus monstrueuses de son genre et de son temps, et ce serait une grave offense que de la comparer avec la *Hernandia*, avec l'*Elocuencia del silencio* ou même avec *Lima fundada*. Le comte de la Granja eut plus de fantaisie et fut meilleur versificateur que Peralta Barnuevo ; la partie descriptive est agréable et elle se lit avec plaisir. Le mérite littéraire du livre, en somme médiocre, ne le sauverait cependant pas de l'oubli, s'il n'était très curieux, au point de vue historique, non seulement en ce qui concerne la vie de la sainte la plus populaire du monde américain, mais aussi pour la masse de renseignements topographiques et historiques qu'il renferme sur le Pérou. A cet égard le poème a une valeur locale inappréciable.

« La description qu'il fait dans le premier chant des monuments de la ville de Lima et de la ferti-

lité de ses vallées, la peinture hardie d'une éruption du Pichincha dans le VIe chant, la relation des expéditions des corsaires anglais et hollandais (Drake, les deux Hawkins et Spilberghen), le catalogue rimé des familles principales des colonies et beaucoup d'autres curiosités renfermées dans le livre le rendent digne d'être examiné par tout américaniste et même le simple amateur des lettres peut feuilleter ses pages sans ennui, il goûtera la vive fantaisie de l'auteur qui lui inspira des machines et des inventions de caractères assez originales et romantiques, comme par exemple l'histoire du mage Bilcadma et de l'Inca enchaîné à un rocher des Andes à la suite d'un décret du destin. »

Le poème commence par une description de Lima et une relation des circonstances accompagnant la naissance de sainte Rose. L'enfance de la sainte n'offre pas d'aventures plus graves que celles qui arrivent d'ordinaire à tous les enfants. En une occasion, elle eut la force de souffrir sans pleurer, son doigt ayant été pris dans la chute du couvercle d'un coffre ; en une autre occasion, son petit frère l'accusa d'être fière de ses beaux cheveux et elle se les coupa immédiatement.

Dès qu'elle eut dépassé l'enfance, Belzébuth commença à s'alarmer de la vertu de la jeune fille qui menaçait de détruire son ascendant sur l'Amérique. Il convoqua un conseil des puissances infernales, où il fut décidé d'adopter des mesures énergiques. Les tentatives faites pour persuader sainte Rose de se marier échouèrent et les démons se tournèrent vers le dernier descendant des Incas dans l'espérance de susciter une révolte des Indiens. L'Inca fut délivré des chaînes qui l'atta-

chaient à un rocher des Andes et le mage Bilcadma le poussa à combattre les Espagnols en lui contant, dans une grotte magique, les faits héroïques de ses ancêtres.

Un autre démon fut envoyé en Europe où il visita Élisabeth et le roi de Hollande et les persuada tous deux d'envoyer des expéditions contre les Espagnols en Amérique. Le poète raconte ensuite les voyages sur le Pacifique de Hawkins et Spilberghen et l'expédition de Drake contre la ville de Nombre-de-Dios. Toutes ces attaques furent repoussées par les Espagnols grâce à l'intercession de sainte Rose, et Belzébuth se vit obligé de s'avouer vaincu. Les Américains montrèrent leur reconnaissance envers sainte Rose en la choisissant comme leur patronne.

Il est évident que l'auteur de la Vie de sainte Rose connaissait les autres poèmes qui se rapportent à l'Amérique. Pour l'épisode de Drake et de Hawkins, il s'est peut-être servi de la *Dragontea* de Lope et de l'*Arauco domado* de Pedro de Oña. Le monstre qui se présente à Richard Hawkins près du détroit de Magellan nous fait penser à celui qui gardait le cap de Bonne-Espérance dans les *Lusiades*. Le poème est plus intéressant que la *Dragontea,* mais l'auteur est loin de posséder la même facilité de versification que Lope.

Visite du démon Ambition à la chambre d'Élisabeth.

Mientras la noche hora oportuna ofrece,
Se oculta del palacio en los jardines,
Donde esponjada cada planta crece,
Al sentir la Ambición en sus confines;

Tanto la menor flor se desvanece
Que pasan á azucenas los jazmines,
La rosa su encogida pompa riza,
Y el clavel el torcido cuello eriza.
Bien ve que el real decoro no consiente
Que se ponga la Ambición delante,
Sin embozar con máscara aparente
De algún disfraz político el semblante;
Que, aunque Isabela tiene por decente
Cuanto emprende su espíritu arrogante,
Por empeñarla más, tomar ordena
La forma de su madre Ana Bolena,
De aquella pestilente torpe llama
Que deslumbrando el ánglico sosiego
Dejó al octavo Henrico, á quien inflama,
En la fe y el amor dos veces ciego,
Pues á la mesma que su lecho infama
Hasta abrasarle con lascivo fuego
Puso, ofendiendo á Dios y á la tiara,
Por ídolo del tálamo en el ara.
No mudó la Ambición naturaleza,
Pues la forma que toma cautelosa
Sólo pudo añadirla más belleza,
Mas no dejarla menos ambiciosa.
Oculta en su fantástica grandeza,
El palacio penetra silenciosa,
Ve su imagen pendiente en los salones,
Dibujada en magníficos blasones.
Entra á la real estancia peregrina
En que la reina cambia el solio al lecho,
Donde el oro las sombras ilumina,
En todo grande, aunque al descanso estrecho:
Yace Isabel en fe de una cortina,
Desnudo al sueño y al peligro el pecho,
Que, aunque la magestad durmiendo vela,

No duerme la traición ni la cautela.
  Á la humana deidad, corriendo el velo,
dice: ¿ Cómo en letargo tan profundo
Duerme quien tiene por contrario al Cielo
Y á Filipo el segundo sin segundo?
¿Ya olvidas que pobló con fácil vuelo
Sobre tus costas un portátil mundo,
Y lograra en tu isla sus intentos,
Á no pelear por tí los elementos?
  La unión, mejor diré, las desunidas
Provincias de los bélgicos paises
Que á tus rosas se acogen foragidas,
Como lo están las calvinistas lises,
¿No son á tus expensas mantenidas,
Armas falsas de Circe contra Ulises,
Donde tu sangre y oro se derrama
Por dar calor á una traición que infama?
  Mal pudiera de España la grandeza
Resistir tantos enemigos fieros,
Á no poseer la antárctica riqueza,
Que da el temple y el filo á sus aceros;
Siendo otra superior naturaleza
Que produce bageles y guerreros,
Victorias compra y, sin falencia alguna,
Trae, sirviendo á su sueldo, á la Fortuna.
  ¿Ésta contrastarás más fácilmente,
Que infestando las costas españolas?
Pasa á las de las Indias de Occidente,
Que hasta en sus playas son ricas las olas,
Doma el estrecho, huella el continente
De el istmo y, porque al Sur dos puertas solas
No le encierren, abre á sus enemigos
Por Anian y Maire dos postigos.
  Familiares al náutico desvelo
Del Draque son las tierras, las estrellas

De aquella gran región; no da en el cielo
Paso el sol que él no siga con sus huellas;
Bien por Nombre de Dios ó Porto Belo
Romper puede al candado las armellas,
Que echó naturaleza en vez de hierros,
Á Panamá, de impenetrables cerros.
Por la boca que abrió al Sur Magallanes,
Á un tiempo entrar podrá Ricardo Aquines,
Y darse tan heróicos capitanes
Las manos, abrazando sus confines,
Ver el Perú, al tremolar los tafetanes
De tus breados ánglicos delfines,
Que á lastrarse de aquellos minerales
Llega el « Plus Ultra » de tus armas reales.
Si así desangras al imperio hispano
Presto verás sin fuerzas sus valientes,
Podrá con freno de oro tu real mano
Domar estraños, enfrenar tus gentes
Y abrir las puertas al cerrado Jano
Que á los dos polos mira con dos frentes,
Daráte, haciendo ara á la Anglaterra,
Por deidad militar, culto la Guerra.
Debo (por madre y reina) aconsejarte
Lo que á tu nombre y reino da más gloria.
Quédate en paz. Y de su vista parte,
Quedándosele impresa en la memoria.
Sembrando va por una y otra parte
Semilla de ambiciosa vanagloria,
Trayendo á sí en influjos opulentos
Milordes, generales, parlamentos.
Por seguir á la madre fugitiva
Se incorporó en el lecho mal despierta
La reina, en él sobre una mano estriba,
Con otra á abrir los párpados no acierta,
Ábrelos y, cual suele perspectiva

Veloz burlar la vista más experta,
Así huyendo la imagen de alabastro,
La dejó sólo en las especies rastro.
  Ambiciosa no cabe en sí de hinchada
Con hidrópica sed la fantasía,
Deja el prolijo lecho apresurada,
Anticipando, al levantarse, el dia,
Y aunque la hora es tan desusada,
Sus consejeros á llamar envía.
Van á medio vestir á su presencia,
Afectando en el trage su obediencia.
  Propone la visión que tuvo en sueños,
La forma y los motivos de la empresa,
De la resolución los hace dueños,
Con que en la suya más los interesa:
Votan conformes, se prevengan leños,
Y lo demás que la consulta expresa:
Que la Ambición los tiene ya ganados,
Con las presas futuras sobornados.
  Los cabos que insinuó la ilusión vana
Elegir á la reina le parece,
Y á Juan Aquines nombra, cuya anciana
Fama en su hijo Ricardo reflorece,
Para que en la conquista americana
De Panamá que al Sur entrada ofrece
Sean de mar y tierra generales,
Él y el Draque, en pericia y puesto iguales;
  Que Ricardo al estrecho entre en persona.
Y apenas á los tres la reina llama
Y en la elección servicios galardona
Con que en el suyo afable los inflama,
Cuando la caja y el clarín pregona
Lo que la plebe y nobleza aclama,
Haciendo el buen concepto con que informa
De un fin dichoso aquella primer forma.

Arde Londres por una y otra parte
En varios militares prevenciones,
Y, en oficinas de Vulcano, Marte
Ostenta en borrador sus impresiones:
Al dejarse el metal domar de el arte,
En fraguas gime, brama en fundiciones,
Amenazando el embrión villano
Más vidas en la forja que en la mano.

Veinte y seis gruesas naos aprestadas
De las quillas se ven á los juanetes;
Las velas ya guarnidas y envergadas
Flamean por dejar los tamboretes,
Los penoles, las gavias elevadas
Azotan viento y mar con gallardetes:
Montan la artillería inexorable
Que infunde al buque aspecto respetable.

Ya de los almacenes estancados
Le desaguan pertrechos, municiones:
Como hormigas de víveres cargados,
Cubren el puerto botes y lanchones;
Para ranchos de cabos y soldados
Apenas dan sus fértiles regiones;
Lo que la armada abarrotada encierra
Cupiera mal, desembarcado, en tierra.

Dispuesta la alistada infantería,
La seña sólo de embarcarse aguarda,
Óyela, y con bisoña lozanía,
El que no va el primero cree que tarda:
Cual de su amada prenda se desvía
Que, atravesada al paso, el paso guarda,
Y rompiendo por ella á su despecho,
Atravesada se la lleva al pecho.

Cuélganse al padre los infantes hijos,
Y al desprenderse de sus tiernos lazos,
En ellos y en la mar los ojos fijos,

Pártese entero y quédase en pedazos ;
Otros huyendo estorbos tan prolijos
Se niegan á la vista y á los brazos.
Hay valor al buscar al enemigo,
Y falta al despedirse del amigo.
Descuelga el noble la paterna espada,
Más cargada de triunfos que de acero :
Quiere experimentarla, y empuñada
Hiere en el aire á su enemigo fiero :
Desprende el otro el peto y la celada,
É, infundiéndole espíritu guerrero,
Sigue á su general, sigue á su fama,
Que ya á embarcar con su clarín le llama.
Al saltar en las barcas, impacientes,
Caen algunos á el agua atropellados :
Parece en cortos vasos tantas gentes,
Que van unos en otros embarcados :
Si al mar la proa, á tierra dan las frentes,
Por despedirse; pero ya enmarados,
Fiando al viento últimos estremos,
Imitan con los brazos á los remos.
Llegan á bordo y, á las naos saltando,
Divididos en tropas los ingleses,
Suben por uno y otro cabo halando,
Á ocupar corredores y combeses :
Con zaloma callada van levando
Las anclas á besar en los baupreses,
Y el general en su marina roca
Se empieza á deslizar con vela poca.
Apenas al cristal la quilla bruma
Cuando el bronce, depuesto lo sangriento,
Como la proa al mar llena de espuma,
En obsequioso humo anega al viento :
Cada nao, al salir, va haciendo en suma
La propria salva con rumor violento

Y, aunque el puerto al igual no corresponde,
Con ecos graves de metal responde.
Ya la tierra á la gente que navega
Se les va retirando, ya no asoma
El capitel más alto, ya se anega,
Parece nube ya lo que fué loma,
La vista cree en la distancia ciega,
Que todo la color del agua toma,
Sorbiéndose la mar los horizontes,
Celages son los que antes eran montes.
Dejaremos al Draque y al Aquines
Siguiendo su derrota, y á Ricardo
Daremos vista que á más altos fines
Con cuatro velas se arrojó gallardo
Del puerto de Plemua á los confines
Del estrecho, formando con pié tardo
Medio círculo al piélago profundo,
Hasta el canal que parte al mar y al mundo.
Á la isla llegó de la Madera,
Y á las Canarias, y de allí costeando
La Guinea, de el sol terrestre esfera,
La línea equinoccial fué atravesando:
Sube á veinte y tres grados que numera
En la isla grande del Brasil, pasando
Al rio de la Plata que en sesenta
Leguas de boca al mar tragarse intenta.
No permite Él que da ley á las leyes,
Y dominar ejércitos blasona,
Que á la ciudad destruyan de los Reyes
De quien la Rosa, estrella es y corona
Ni á su cristiana grey, bastardas greyes
Que armó en el Norte la ánglica Belona;
Y así largando el freno á mar y vientos,
La escuadra tiran á anegar violentos.
Contra los vasos míseros conspiran

Los elementos y con ellos juegan:
Voltejeando á una banda y otra viran
Y en vez de navegar el mar trasiegan:
Sin aguja y timón instables giran,
Y el gobernalle á la fortuna entregan
Las abatidas y encumbradas naves,
Tal vez parecen pejes y tal aves.
  Sólo la capitana se resiste,
Donde Ricardo contra mar y viento
Á la aguja, al timón, al cabo asiste,
Infundiendo con voz y mano aliento:
Á todos de su espiritu reviste;
Pero en muchos es tal el desaliento,
Que en las faenas suelen, de cansados,
Quedar del cabo que han de halar colgados.
  El patache, aunque débil, se mantiene
Contra el mal temporal y la esperanza,
Que la injuria en los medios le contiene,
Ni halla á lo humilde, ni á lo grande alcanza.
Aunque no vence el riesgo, le entretiene
Ricardo hasta que raya la bonanza;
Pero otra tempestad turba su gozo,
Que fué la de advertir en su destrozo.
  Ya sin gente de mar, desarbolado,
Con dos bajeles menos, y desiertos
De guarnición los dos que le han quedado,
Donde aún hasta los vivos están muertos:
Tal se ve expuesto á desandar lo andado,
Ó, á descubrir sin fuerzas nuevos puertos,
Inútil el valor y la experiencia,
La empresa vana, el punto en contingencia.
  En esta confusión se hallaba, cuando
De enmedio de las ondas se levanta,
Á los hombres y peces asombrando,
Un dios marino que aún al agua espanta,

Animado bagel se fué acercando:
Su corpulencia es tal, su altura tanta
De medio arriba á Eolo preside,
Lo que encubre Neptuno el fondo mide.
Barba y cabello cano, áspero, undoso
Por la espalda y el pecho se derrama,
Sírvele de velamen vagaroso,
Y á fuer de lino al viento en cerdas trama:
La nariz, ó bauprés, entre humo algoso,
Cual proa, va surcando estigia llama;
Hecha popa la frente, enciende iguales
En sus cóncavos ojos dos fanales.
Por la espumosa boca un mar desagua,
Bomba que arroja lo que el buque bebe;
Medio pez, medio hombre, corta el agua
Con la escamada quilla en que se mueve;
Fuertes costados de los suyos fragua,
Que, entre conchas, betún lamoso embebe;
Los brazos desde el hombro á los estremos,
Árboles son, si hay vientó, si no, remos.
Para hablar, apartó difícilmente,
Á dos manos, de juncos y espadañas
La ramazón que coronó su frente,
Capaz en tierra de poblar montañas;
Estremeció su voz con el torrente
Las urbadas tmarítimas campañas;
Amainó el viento, de pavor, sereno,
Oyendo el mal organizado trueno.
O tú, (le dice) capitán britano
Que generoso, al contrastar dos mares,
Sabes con el consejo y con la mano
Hacer de riesgos á tu fama altares;
Prosigue, entra al imperio peruano,
Los peligros serán tus auxiliares,
Que el que contra fortuna más repecha

Siempre la hace mayor de la deshecha.
  Con los reyes, si no se vence el hado,
Se pierde la opinión de valeroso,
No se admite disculpa al desgraciado,
Ni se averigua el mérito al dichoso.
En el caso de hallarte derrotado,
Tengo por menos arduo y peligroso
Aventurarte á la peruana tierra
Que volver desairado á Ingalaterra.
  Islas tiene por una y otra parte,
Y Tierra Firme el escondido estrecho
En que puedas de el daño repararte,
Sin que el arrojo pase á ser despecho.
Suplir podrán necesidad y arte
Lo muy preciso, lo demás el pecho,
Que, por remoto, al Sur ó descuidado
Sin armas le hallarás, ó mal armado.
  Yo tu Norte seré, seré tu guia.
Marina deidad soy, Glauco es mi nombre;
(En cuya forma oculta se encubría
La Ambición, usurpándole el renombre)
Y prosiguió diciendo : En compañía
Tuya invisible iré, nada te asombre,
Que del salobre reino cristalino
Con poderes del cielo soy destino.
  Dueño te puedo hacer de Occidente
Que dominan los fuertes castellanos,
Con tus fuerzas haré á las suyas frente,
Y pondré sus riquezas en tus manos.
Sígueme. Y sumergiendo de repente,
En el cristal formó círculos vanos,
Abriendo, al irse á pique, tan gran hueco
Que en muchas horas le dejó al mar seco.
  Quedó Ricardo absorto y alentado,
Y sacudiendo en todos el asombro,

A reparar sus naos aplicado,
Logró el intento donde puso el hombro.
Vamos en fe (dice á su gente, osado)
De la deidad que en nuestro auxilio nombro.
Y al viento dió las velas remendadas,
Más que de cabos del valor fiadas.
Con feliz temporal fué navegando
Hasta dar en la boca del estrecho
Donde, proas con olas proejando,
Á dura espalda oponen fuerte pecho :
Pasó al fin, ya perdiendo, ya ganando,
Hasta surcar del Sur el blando lecho :
Y allí con gallardetes, banderolas,
Ya que la tierra no, besan las olas.
De Juan Fernández á las islas llega,
Refréscase y al punto á Chile pasa,
Nueve naos de el trato al fuego entrega
Y con ellas la costa, el mar abrasa.
Oculta la Ambición que los guía ciega,
Cuanto encuentra, destroza, roba, arrasa,
Salta el hierro y la llama á las marinas,
Salpicando las márgenes vecinas.
Cogiéndolas de noche y descuidados,
Sus presas logra el enemigo fiero,
Y, de repente viéndose asaltados,
Mueren antes á el susto que á el acero;
Prenden galán y dama desvelados,
Que antes era uno de otro prisionero,
La muger pierde en brazos de el marido
Su honor, dos vidas él, casi dormido.
Dispárase un batel, como una flecha,
Con las noticias que adquirió en la costa.
Veloz con ellas al Callao se flecha
En doce dias la marina posta.
El marqués de Cañete, aunque le estrecha

La brevedad, despacha á toda costa
Á Don Beltrán de Castro y de la Cueva
Por cabo de la armada que en sí lleva.
Don Beltrán era del virrey cuñado,
Y hermano de el de Lemos, tan glorioso
Que el más alto blasón de lo heredado
Pudo de lo adquirido estar celoso,
Militar y político en un grado
En cual fué superior quedó dudoso,
Pues, según el empleo, parecía
Que á proporción de la ocasión crecía.
Capitana, patache y almiranta
Pueblan nobles, soldados, marineros,
Y á despoblar ciudades se adelanta
La noticia, trayendo encomenderos.
La intrepidez, al embarcarse, es tanta
Que todos de tropel van los primeros,
Para quedarse en tierra á nadie prenda
Amor, necesidad, edad, ni hacienda.
Faltan buques y sobran peruanos,
No cabiendo entre sí, con ser amigos:
Para dar á los pies lugar, las manos
Van á ensancharse en vasos enemigos.
Hácese al mar, buscando á los britanos,
El general, para que sean testigos
De su valor y, en la ocasión primera,
Mostrar desciende de la quinta esfera.
Veinte leguas de Lima, á barlovento
Dos velas enemigas avistaron.
Por mantenerse y por ganar el viento,
Unos y otros á un fin barloventearon,
Atentos á gozar de un movimiento.
Cuando á embestirse á un tiempo se aprestaron
Ambas escuadras, una cruel tormenta
Suspendió la batalla y la presenta.

(Description de la tempête.)

Apenas larga el ancla en el abrigo,
Cuando se adreza y con faena activa
Echa, por alcanzar al enemigo,
La estopa abajo, el mastilero arriba.
Un patache, no más, lleva consigo
(Fuerza á la del contrario respectiva)
Y, antes que amaine el temporal violento,
Se previno en el aire contra el viento.
Por más que el virrey juzga ser cautela
Dejarse ver con una vela sola,
Responde que contra una sola vela
Se embarcara, á poder, en una ola.
Sale en su busca y, como por su estela
Le pudiera seguir nave española,
Así la costa abajo corre, cierto
De encontrarle al resguardo de algun puerto.
Juan Martínez de Leyba por delante
Discurre en el patache, recorriendo
Cabos, puntas, caletas, vigilante,
El rastro, donde no hay huellas, siguiendo :
Hállale en Atacame y, al instante,
Da el aviso un cañón con el estruendo ;
Y en nuestra capitana la alegría
Á los rostros sacó la bizarría.
Ocurren á las armas alentados,
Cada uno ocupa el puesto que le toca ;
Zafa la artillería en los costados,
Al blanco adonde ha de ofender se aboca,
Los cabos listos y al marear fiados
De los que mueven la portátil roca,
Pólvora, municiones y pertrechos

Prontos á la ocasión, como los pechos.
  El general, en su lugar y en todos,
Reconoce, ejecuta, manda, alienta
Y, ya dispuestos de vencer los modos,
Á vista de Ricardo se presenta,
El cual se opone á los australes godos.
Ser ambas capitanas representa
Lo empavesado de una y otra parte,
Selvas de Venus donde asiste Marte.
  Con lengua de metal le salvó, hablando
Don Beltrán por la pieza que le asesta,
Volvió el inglés urbano, retornando
Con bala á la pregunta la respuesta.
Vanse con pompa militar llegando,
Aunque la inglesa, como menos presta,
Trae (porque excede en muchas toneladas)
Las aguas de sufrirla ya cansadas.
  Un erizado espín son sus costados,
Treinta y dos rayos flecha en dos andanas,
Trecientos marineros trae y soldados
Que hacen las pruebas de el abordo vanas,
Cuatro castillos tiene levantados
Á popa y proa de su fuerza ufanas,
Sobre todo un Ricardo, en quien unido
Se ve lo que en el buque repartido.
  Contra este veloz, portátil monte
Va á toda vela el fuerte castellano,
Pensando hacer su máquina desmonte
De el bronce, del acero y de la mano :
Estremeciendo todo el horizonte,
Hizo temblar á un tiempo el héroe hispano,
Á disparar su andana fulminante,
Buque, mar, viento, sol ; tembló el Tonante.
  Cede á preceptos náuticos la ira,
Cuando á reglados bordos se combaten,

Hasta que el sol medroso se retira
Y á luz del rencor sin luz se baten.
Á unos de otros el valor admira
Con que sus fieros ímpetus rebaten,
Que sepultados en la noche fria
Á lucir vuelven con el claro dia.
  Fiando el español más de su acero
Que del bronce que á gran distancia ataca,
Deja correr su galeón velero
Sobre el britano bordo á que se atraca;
Aquí el conflicto, aquí el martillar fiero
Con armas blancas que el corage saca
En enemiga púrpura teñidas,
Á donde palpitar se ven las vidas.
  Sobre asaltar y defender la entrada,
Cuántos al viento al mar y al fondo fueron
Á cuántos dieron muerte en la estacada,
Que ensayaron la suya en las que dieron;
Cuál la mano dejó al bordo agarrada,
Al tiempo que al asir la dividieron;
Á alguno el medio cuerpo, al saltar, falta
Y con el medio que le queda, salta.
  O valeroso Don Beltrán, ninguno
(Con ser leonés) te iguala de tu gente:
Mírate Marte, admírate Neptuno,
Herir y gobernar con su tridente.
Apartarle del gran riesgo importuno
Pulgar intenta y dice reverente:
Retírate, pues no hay quien te resista,
Para vencerlos, bástanos tu vista.

(Récit des exploits de plusieurs Espagnols.)

Vense volar los miembros en pedazos,

Saltar en trozos rotos los arneses,
Y descolgados los siniestros brazos
De los hombros colgar de sus paveses,
Dar el rencor como el amor abrazos,
Ceñidos españoles con ingleses
Luchar hasta arrojarse al mar osados
Y hallarse en sus escudos embarcados,
  Proseguir en el agua la batalla
De que á embates el mar los va arrojando,
Y al impedirles la interpuesta valla,
Por los cabos sus buques ir ganando,
De las bandas volver á ser muralla
Que está el hierro español aportillando,
Y ellos hacer, por última experiencia,
Á la muerte, á los nuestros resistencia.
  Diez ó doce españoles solamente
Se oponen al poder de los britanos;
De ellos cercados por espalda y frente,
Hace el gentío sus esfuerzos vanos.
Hernán Carrillo, puesto en tal frangente,
Llegando con Aquines á las manos,
Las armas le falseó de una estocada,
Por su pecho al bajel haciendo entrada.
  No tan feroz, herida sierpe azota
El aire con el silbo y con la escama,
Como el acero de Ricardo brota
De Carrillo más sangre que él derrama.
Rotas las armas y la espada rota,
Se la tira, al saltar, envuelta en llama,
Dejando por memoria de la empresa
La guarnición en la celada impresa,
  Vaciló un tanto, al golpe rechazado,
Hernán Carrillo, pero ardiendo en ira,
Como harpón sale de arco disparado,
Que á herir con más violencia se retira.

Cada español de su corage armado,
Á rendir por sí solo el bajel tira,
Nunca se vió en tan pocos castellanos
La muerte más mortal por menos manos.
Al ver Gualteri, célebre ingeniero,
La gente rota, el general herido,
Su ardid opone al español acero,
Prendiendo en el galeón fuego fingido.
De brea y alquitrán barro grosero,
Por un escotillón y otro encendido,
Expone, y hace de la llama el vuelo
Todo el buque aparente Mongibelo.
Los nuestros que sin fuerzas se resisten,
Viendo les va la llama acometiendo
Á volverlos ceniza, si subsisten,
Van contra el proprio espíritu cediendo,
Y sobre aquellos que á la banda asisten
Con intrépida furia revolviendo,
Á abrir el paso á su galeón conspiran
Y, como quien embiste, se retiran.
Vuelven de puntas, bombas y granadas
No sólo heridos sino destrozados,
Más conocidos ya por sus espadas
Que no por sus semblantes deformados.
El fuego huyen las naos desatracadas,
Dejándose ir heridos y cansados
Los contendores hasta el dia siguiente,
Si para pelear les queda gente,
Especial á Ricardo que, aunque activo
El abordo impidió con pecho fuerte,
No estima á la Fortuna quedar vivo
Cuando le deja en brazos de la Muerte
Y de un contrario, entero como altivo,
Pues llega á verse (si su daño advierte)
Sin gente, munición, deshecho, herido

Y ya rendido aún antes que vencido.
Bien que con mejor suerte desairado,
Mira el suceso Don Beltrán con ceño,
Habiendo á fuego y sangre costeado,
No de un bajel, ser de una armada dueño.
De volverle à abordar desengañado,
No quiere hacer de su valor empeño,
Sino, desarbolándole á balazos,
Que haga el cañón lo que podían los brazos.
La noche en prevenirse y en curarse
Pasaron y, á las tres de la mañana,
Con diferentes fines á lavarse
Empiezan una y otra capitana.
Bien quisiera Ricardo retirarse,
Mas lo resiste su arrogancia vana,
Que, como hace valiente alarde,
Valor le falta para ser cobarde.
Va el español sobre él, rompe, advertido
El nombre, con su gruesa artillería
Y el buque y, por no haber amanecido,
Fué la primera luz que rompió el dia.
Como está el casco de el Inglés sentido,
Más que el cañón contrario le ofendía
El suyo proprio y llega tal á verse,
Que deja de ofender por no ofenderse.
Conoce el Castro la flaqueza apenas,
Cuando le manda dar carga doblada,
Desata el cañón presas en cadenas
Una y otra veloz bala enramada,
Rompen la jarcia, parten las entenas,
La arboladura dejan arrasada,
Y el trozo que del viento se desprende
Entre los cabos mal colgado pende.
Viendo que aún no se rinde, le repite
Las cargas hasta hacerle todo brecha.

No vió el Sur en el reino de Anfitrite
Ni tan entera nao ni tan deshecha
Pero, como el inglés tenaz compite
Con su infelicidad, nada aprovecha
Ni el ver que los costados hechos criba,
En vez de navegar, pairando griba.
  Ríndete, no á mi brazo, á mi fortuna,
(Á voces dice el generoso Castro)
Ya tu constancia te erigió coluna
De jaspe en monumentos de alabastro,
Tu nao subir merece hasta Luna,
Como la de Argos, á servirle de astro.
Yo á tí doy amparo, protector y amigo ;
Rendido á un noble, vences tu enemigo.
  Óyelo Aquines, pero se mantiene
Roto y herido y á ceder no acierta,
Pues solo el corazón entero tiene
Y la esperanza con la gente, muerta.
La que ha quedado, al fin, le reconviene,
Á cuya instancia abrió al partido puerta ;
Y así, debajo del real seguro,
Se entregó á Don Beltrán aquel Arturo.
  Por él á Leyba en su patache envía
Que, aunque de su valor no hemos hablado,
Porque lo principal se interrumpía,
Pudo quedar suspenso, no olvidado :
Fué de su capitana escudo y guía.
Á la proa tal vez, tal al costado,
Después de haber rendido el enemigo
Patache que á remolque trae consigo.
  De Don Beltrán le trujo á la presencia,
Que asistido de cabos caballeros,
Con franca militar benevolencia
Le recibió, ampliando urbanos fueros.
Hospedóle con tal magnificencia

En Lima y en su casa años enteros
Que, después de vencer, con nueva gloria
Triunfó su humanidad de su victoria.
Tres dias enteros disputó su aliento
El triunfo que su mérito blasona
Porque el timbre de Lima al vencimiento
De cada día diese una corona,
La Estrella á Rosa que venció el sangriento
Destrozo de su patria en su persona,
Poniendo (por su ruego) en tan gran hecho
Su Esposo el brazo, y Don Beltrán el pecho.

(C. X, 14, *et suiv.*)

La Fama, digo, que con voz sonora
Y lamentable los sucesos clama,
Calzando, de unos y otros precursora,
Por tierra pluma, por mar escama,
De la prisión de Aquines portadora,
Llega á la armada inglesa y la derrama,
Que á vista de Canarias parecía
Una de aquellas islas que el mar cría.
Confuso el Draque y muerto el padre anciano,
Al oir la fatal nueva del hijo,
Esforzando la triste voz en vano,
Á la venganza del dolor prolijo :
No ha de quedar del vasto imperio hispano
Parte que mi furor no abrase, dijo ;
Y las iras con lágrimas mezclando,
Como en fragua, el rencor se fué forjando.
Canaria sea, pues está á la vista,
La primera que estrene nuestro enojo,
Que, aunque es corta facción para conquista,
Servirá de despique su despojo.
Mil soldados en lanchas treinta alista,
Que á tierra salten con marcial arrojo,

No á pelear, sí á traer las manos llenas
De las armas, juzgando hacer cadenas.
  Á el abrigo de diez galeones fuertes
Se va acercando el escuadrón volante,
Y á los tiros de tierra haciendo suertes,
Gira á una punta y otra vacilante.
Al llegarse á estrechar, graniza muertes
Cada boca de fuego fulminante,
La pólvora sin cuerda ó mecha prende
Que, al disparar, la cólera la enciende.
  Furioso un escuadrón con otro choca,
Como con la marina la resaca,
Que en tierra, rechazada de la roca,
Apenas pone el pie, cuando le saca :
Así se avanza, á un tiempo y se revoca,
El que firme defiende y el que ataca,
Y en las tropas inglesas y españolas
Se ve el flujo y reflujo de las olas.
  Embístelos Don Pedro de Alvarado
Que era gobernador de los isleños,
Y de un grueso de nobles reforzado,
Los rompe hasta encerrarlos en sus leños.
Buscan los españoles al mar vado,
Queriendo hacerse de sus lanchas dueños,
Y tantos matan á este fin valientes
Que pudieran hacer de muertos puentes.
  Cesa la mortandad, cesa el alcance
En que medió la cristalina valla,
Tantos en tierra y mar mató el relance
Que en los destrozos el rigor se encalla.
Retírase á sus naos, perdido el lance,
Roto el inglés, y aunque deshecho se halla,
Quedaron todos, con estar vencidos,
De su codicia mal arrepentidos.
  El despecho de allí los arrebata,

Y á Puerto Rico parten, noticiosos
De que en su abrigo un galeón de plata
Que está surto los puede hacer dichosos.
Con su deseo el viento se desata,
Navegando esperanzas ambiciosos,
Sueña cada soldado en el combate,
Y antes que al galeón moneda bate.
  Síguelos con seis naos el valiente
Don Pedro Tello y, casi por su estela,
Antes que los contrarios, diligente,
Se pone en Puerto Rico á toda vela.
Dos fragatas inglesas de repente
Á vista, y en su alcance veloz vuela
Pero solo apresar pudo la una,
Salvándose la otra por fortuna
  Viendo que, al declarar, no es el suave
Medio en los prisioneros de provecho,
Sacó á luz la verdad violenta llave,
Herido al golpe el pedernal del pecho.
Luego que son de la conserva sabe,
Del Draque, á Puerto Rico se entra de hecho,
Tocando alarma á viento, mar y tierra,
El socorro anunciándoles la guerra.
  Don Pedro Juárez Coronel tenía
Tan importante plaza á su cuidado
Y, sabidor de que el inglés venía,
Le previene hospedage de soldado.
El general Don Sancho Pardo había,
Por un gran temporal, allí arribado
Con el tesoro de la Nueva España,
Teniéndose el salvarle por hazaña.
  Sacan la plata y á un torreón del muro
La cambian del galeón, por más resguardo,
Bien que afianzó su principal seguro
En el valor de Coronel y Pardo

Y en el de el hispalense Palinuro,
Pues todos tres con ánimo gallardo
Disponen las defensas, y el denuedo
Siguió el nivel con que las regla el miedo.
Sabiendo los tres héroes generosos
Que cuatro mil ingleses trae la armada,
Con setecientos hombres valerosos
Creen dejar su arrogancia castigada,
Que, aunque en el bulto son más numerosos,
La gran desigualdad suple la espada,
Y más si es de español, que combatiendo,
Como da de sí, tanto va creciendo.
Cierran del puerto, con tres naos, la boca,
Que lastradas de riscos afondaron,
Y eslabonada la breada roca,
Los vasos á su abrigo resguardaron.
Sin embargo de ser la gente poca,
Con tal disposición la colocaron
Que no dejaba su orgulloso brio
Ni á la defensa, ni al temor vacío.
Guarnécense los fuertes de cañones
Que alcanzan sobre el mar lo que la vista,
Con tantas militares prevenciones
El corazón más tímido se alista,
Ya se ve de los altos torreones
La armada que se viene á la conquista,
Batiéndoles las alas á sus naves,
Como á la presa las rapantes aves.
Vanse acercando al deseado puerto,
Y desde el mar quisieran con los ojos
Á las manos dejar camino abierto
Para entrarse cebando en los despojos.
Da fondo el Draque, de un peñón cubierto,
Que resguarda de tierra y mar enojos,
Mientras con los esquifes van sondando

Surgideros en que irse mejorando.
  Despacha los marinos corredores
Que, como en tierra, al mar baten la estrada,
Cuando la noche da paso entre horrores
Á la acechanza de la sombra armada :
Reconocidos ya los interiores
Senos del puerto, por la estrecha entrada
Dos mil hombres arroja desde á bordo
Que pasen el canal á remo sordo.
  De quemar nuestros vasos lleva intento
El inglés, pero hallóse prevenido,
Pasándole á espiar el pensamiento
Nuestras postas; pues de ellas fué sentido.
Tocan al arma, despertando al viento
Que en el lecho del mar yacía dormido,
Corre la voz que un arcabuz enciende,
Y una boca de fuego en otra prende.
  Llega hasta la minaz artillería
Que siempre de mampuesto está asestada,
La noche cree que ya amanece el dia,
Al verse de sus rayos fulminada :
Pasa una bala y á una luz que ardía
En la almiranta la dejó apagada,
Y á cuantos con el cabo están cenando
Los fué tambien, como al manjar, trinchando.
  Llevóle al gran Aquines la cabeza
Y en los demás obró iguales estragos ;
Por las mesas el vino y la cerveza
Corren, mezclados con la sangre en lagos ;
Vuela los platos la asestada pieza,
Á el aire sin manjar discurren vagos
Y, en lugar de los que antes ministraban,
Los huéspedes en trozos aparaban.
  Pasa á los suyos la noticia, cuando
La lid se empieza, al verse descubiertos,

Con duplicada oposición quedando
Del riesgo y del pesar dos veces muertos;
Sin embargo se avanzan, arrojando
Á las naos los Etnas encubiertos
Que prenden ya por proa, ya por popa,
Como si fuera la madera estopa.
Crece la confusión, el humo crece,
En las ondas el fuego se retrata,
La noche en nuevas sombras anochece,
Ya es salamandra la que fué fragata,
Cada cabo en la suya desparece
El incendio, ya á baldes le desata,
Ya desagua las llamas á raudales,
Encendiendo en hogueras los cristales.
Cuando á los castellanos más estrechan
Ni en ofender ni en defender vagan :
Con una mano á los ingleses flechan
El fuego que con otra mano apagan.
Por las gavias tal vez tras él repechan,
Y tal por redimir quillas, naufragan
Y, de tanto matar mal satisfechos,
Matan el fuego con sus propios pechos.
Don Pedro Tello que la mar defiende
Por todas partes, donde el fuego salta,
Siguiéndole veloz, con él se prende,
Y hasta acabarle de extinguir, le asalta.
El géneral Don Sancho Pardo atiende
Por su parte á enmendar la menor falta,
Tal que parece, al preservar los cascos,
Que convierte los buques en peñascos.
Y así, entre tantas, á una vela sola
Volvió voraz el material violento
En cenizas y, entre una y otra ola,
Encendió este farol al escarmiento,
Á cuya luz la puntería española

Halló á la mira blanco, al pulso tiento,
Y gozando ocasión tan oportuna,
Nos costeó la victoria la fortuna.
Nuestros mosquetes disparó la Parca,
No hubo tiro que no fuese homicida,
Y en toda la marítima comarca
Fué la primera la postrer herida;
Á cañonazos una y otra barca
Queda, si queda, en piezas reducida,
Viéndose, á poder verse, los destrozos,
Hombres y esquifes, navegar en trozos.
El gran Don Pedro Juárez, de la plaza,
Armas, gente y socorros ministrando,
Contribuyó al vencer medios y traza,
Á todos en su espíritu inflamando.
El enemigo, huyendo su amenaza,
Se fué con las reliquias retirando
Á su armada, perdiendo en sus arrojos
General, gente, crédito y despojos.
Más de seiscientos hombres en la empresa
Se dejó el Draque por fatal influjo,
Y así salió del puerto más apriesa
De lo que la codicia le condujo.
Fué por la costa haciendo tal cual presa,
Y luego que su armada á unión redujo,
Parte á Nombre de Dios con esperanza
De conseguir lo que el audaz alcanza.
Era Nombre de Dios lugar abierto,
Adonde el general Don Diego Amaya,
En fe de ser soldado tan experto,
Sólo su nombre defendía la playa;
Con setenta soldados en el puerto,
Se queda por tener al Draque á raya
Y retirar la hacienda y ciudadanos,
Cuando acrediten á los pies las manos.

Ya de la armada publicado había
La Fama la venida, ya parece ;
Vióla Don Diego, al despuntar el dia,
Cuando en lugar del sol Marte amanece,
Asombros fulminando en la bahía,
Pero en él, cuanto el riesgo, el valor crece,
Con traer casi en buques bien armados
Tantos vasos como él tiene soldados.
Con una escuadra al capitán Quiñones
Envía á una eminencia al mar vecina
Que á el abrigo de ciertos farellones,
Sin ser visto, franquee la marina ;
Él, al resguardo de unos paredones,
Con el resto corona otra colina,
Que, aunque no impida al que en poder le excede,
Muestra el valor lo que sin fuerzas puede.
Como si entraran por Ingalaterra,
Van con igual seguridad saltando
Desde la mar á la enemiga tierra,
Sus débiles defensas despreciando,
Pero asaltados de impensada guerra,
El veloz paso enfrenan, imitando
Al caminante en temporal sereno
Que oye, sin ver la tempestad, el trueno.
Llueven sobre ellos cargas de balazos,
No sabiendo de quién son ofendidos
Ni servirles los pechos y los brazos
Más que de blanco para ser heridos.
Ven el humo salir de dos ribazos
Que descubren las armas á estallidos
Y, como en fulminar muertes no paran,
Parece que los riscos se disparan.
El pié más atrevido que al pillage
De la ciudad se abalanzó avariento,
Retrocede, temiendo el hospedage

Correspondiente al mal recibimiento :
Impedido de muertos el pasage
En los vivos causó igual desaliento;
Unos en otros tímidos se enredan,
Ni avanzan, ni se huyen, ni se quedan.
Basbeli, coronel de aquella armada,
Viendo el desorden, se pasó delante.
¿ Qué es esto? dijo con la voz airada,
Y todo lo demás riñó el semblante.
Fórmalos en hileras con la espada,
Á enemigos y á amigos fulminante,
Y á los cerros que dan del riesgo señas
Van por dos partes desmontando breñas.
Viéndolos en su busca embarazados,
Examinando peñas una á una,
Don Diego á la ciudad con sus soldados
Se retira en sazón tan oportuna
Que hombres, mugeres, muebles y ganados
Los entregó en el monte á la fortuna,
En cuyo espeso laberinto verde
El que quiere saber de sí, se pierde.
El inglés, aunque tarde, sus pisadas
Sigue hasta la ciudad y, al ver desiertas
Las casas, de sus dueños saqueadas,
Más al desprecio que al despojo abiertas,
Castiga su descuido á cuchilladas,
Rompiendo los menages y las puertas;
Lo que no pudo con destrozo ciego
Abrasar la codicia, quema el fuego.
Ven trasladada la ciudad al monte,
Todo el tesoro oculto en sus montañas,
Que la tierra abortó como desmonte,
Y en pasta pura vuelve á sus entrañas;
Ven que los pasos cierra al horizonte
La maleza que cría en sus campañas,

Formando una muralla vejetable
Al acero y al fuego impenetrable.
No saben cómo dar al monte esguazo
Sin guía de algún práctico en la tierra
Que familiar del bárbaro eriazo
Abra el camino que aún á el aire cierra,
Mas la Ambición, al punto, cuyo brazo
Les asiste invisible en esta guerra
En una humana sombra se aparece
De las de sí amanece ó no amanece.
Este monstruoso engerto de Guinea,
Que forja el vicio de española pasta
Y siempre de su origen bastardea,
Como la nieve si en la pez se engasta,
Cuando el Basbeli incierto titubea
En penetrar aquella región vasta,
Se ofrece á conducir á los britanos
Y poner los despojos en sus manos.
Mil hombres, más que audaces, codiciosos,
Sin recelar engaño ú riesgo, siguen
Á tan humilde conductor, gustosos
De que han de hallar por él lo que persiguen,
Pues de tan grande presa poderosos
Quedar sin duda de esta vez consiguen,
Y en no se cautelar como soldados
Muestran bien ir de la Ambición guiados.
Siguen, pues, todos su nublado Norte
Que, rumbeando golfos de esmeralda,
Por las cuchillas desfilando el corte,
Los va llevando hasta la humilde falda,
Repechan á otros cerros de más porte
Que humano pié nunca domó su espalda,
Y en sus bajadas van midiendo á trancos
El aire por quebradas y barrancos.
Tal vez por lo profundo de la tierra,

Y tal sobre las nubes los conduce,
Naturaleza les declara guerra
Con todo lo que bárbara produce,
El espino y zarz al que el paso cierra
Por la ropa hasta el pecho se introduce,
Y el que libra mejor, al verse asido,
Con parte de la piel deja el vestido.
Ya vence á la esperanza la impaciencia
De no encontrar vereda ni enemigo,
El que hacía al trabajo resistencia,
De cansado no puede ya consigo;
Ceden, haciendo la última experiencia,
Al temporal, á la hambre, al desabrigo,
Tendidos por aquellos sitios broncos,
Van añadiendo número á los troncos.
Basbeli, al ver que por fatal destino
Se halla, sin saber cómo, allí encerrado,
Después de abrir camino, sin camino,
Y no hallar á salir, ni á volver, vado,
Manda colgar del árbol más vecino
Al guía, por juzgar que le ha engañado,
Y cuando á ejecutarlo van veloces,
Oyen que desde un cerro les da voces.
Subid, les dice, á ver por vuestros ojos
Desde aquí al enemigo descubierto,
Y á poder ver, sin celosías de abrojos,
Al cielo, al dia y al camino abierto;
Ya tenéis á la vista los despojos,
Y como en vuestra mano el botín cierto,
Vencido el monte hasta pisar los llanos
Y vencidos por sí los castellanos.
Pasa la alegre nueva al afligido
Campo que al cerro en tropas se adelanta,
Corre el menos cansado, el más rendido
Corre también con vacilante planta.

Ven tierra llana y ya, de haber salido
Del monte, en todos la alegría es tanta
Que con el gusto va de pies y brazos
El cansancio cayéndose á pedazos.
Sin embargo, Basbeli conociendo
Que está toda su gente fatigada
Y que ha menester ir recogiendo
La que en el monte queda derramada,
Alto en el alto de aquel cerro haciendo,
Sin perder tiempo, envió á batir la estrada
Y á descubrir con militar pericia
De enemigos y sitios fiel noticia.
En tanto que el inglés poco versado
Corrió el monte, Don Diego, noticioso
De veredas y atajos, avanzado
Pudo occupar un sitio ventajoso,
Nombrado Capirilla, que elevado
Sobre los montes sube á ser coloso,
Paso de Panamá cuya garganta
Soberbio cierra con robusta planta.
Éste, de Tierra Firme baluarte,
Que apuesta con los siglos en firmeza,
Donde tajado de una y otra parte
Fuerte se quiso hacer naturaleza :
Don Diego en él, sin fatigar al arte
Más que en lo que de sí da la aspereza,
Dos trincheras formó sobre el ribazo
Y las demás defensas deja al brazo.
En cuyo sitio al enemigo frente
Hace, mientras socorro se le envía
De municiones, víveres y gente
Que al gran Sotomayor pedido había
(Como á gobernador y presidente),
Luego que entró el inglés en la bahía,
Repitiendo por términos precisos

Al paso del peligro los avisos.
  Era el Sotomayor un gran soldado,
Y el marqués de Cañete desde Lima
Le envió, por esperar de su cuidado
Que á Panamá de la invasión redima;
Gobernador en Chile celebrado,
Y en Flandes catedrático de prima
De la milicia, y repasó su mano
La lición que dió al belga, al araucano.
  Con la gente que junta lo improviso
De un rebato le embarca á la ligera
El virrey, precisándole el aviso
De la enemiga armada que se espera,
Llega y, al ver que falta aún lo preciso
Para cubrir los puestos, desespera
De la defensa que, en no habiendo alguna,
Ni obra el valor ni ayuda la fortuna.
  Oponerse á enemigos superiores
Sin resto igual es ya blasón de España,
Que á los suyos empeña á ser mejores
Porque no haya facción que no sea hazaña;
Siempre nos vió con fuerzas inferiores
De Europa contra España la campaña
Y, de superior número oprimidos,
Entramos á vencer casi vencidos.
  Así el Sotomayor cuanto conoce,
Sus pocas fuerzas, multiplica el brío,
La avenida de Chagre reconoce,
Y por los tornos fortifica el rio;
Guarnece á Cruces y hace que se emboce
Del monte alguna gente en lo sombrío,
Manda que á Capirilla fortifique,
Como ingeniero, al capitán Enríque.
  Halla fortificado ya á Don Diego
Quien, por incomodar al enemigo,

Á una vecina venta poner fuego
Manda, para quitarle aquel abrigo:
Ejecútalo el gran Quiñones luego
Con poca escolta que llevó consigo,
Y entre la llama y humo que le encubre
Los batidores del inglés descubre.
  Ven de lejos arder aquella tosca
Mansión, y á ella se vienen con pie errante,
Y como á el árbol víbora se enrosca
Para asaltar de un golpe al caminante,
El español así cauto se embosca
Por ver si logra lance semejante,
Pues antes que en un choque repentino
Se eche mano al valor, se pierde el tino.
  Estando de mampuesto á la parada,
Los ven á tiro y, el secreto roto,
Con las armas les dan tal rociada
Que huyen la tempestad del fuego ignoto,
Con dejar cinco ó seis en la estacada;
Á embestir vuelven al cerrado coto,
Mas los nuestros con tal furor disparan
Que hasta dar parte al cabo inglés no paran.
  Éste se pone en marcha, y luego al Dragón
Avisa que por Chagre á un tiempo embista,
Y á Panamá por tierra y mar se ataque,
Para facilitar más su conquista.
Quiñones, antes que el inglés destaque
Algun trozo, al pais dándole vista,
Se vuelve y un britano herido prende
Que diga por más bocas lo que entiende.
  Al presidente le envió el Amaya,
Diciendo ser de la invasión testigo,
Y que para tener al anglo á raya
Setenta hombres, no más, tiene consigo;
Pues, aunque á su valor no le desmaya

Marchar con más de mil el enemigo,
El socorro, por si él faltare, pide,
Y con su vida la defensa mide.
Ya las cajas de guerra rimbombando,
Sentir se dejan de los montes huecos;
Ya en ira militar van inflamando
Á tierra y aire los marciales ecos;
Ya viene el polvo en nubes, avisando
Del gentío al pisar los sitios secos;
Ya el campo inglés llega á avistar el fuerte;
Ya la vida echa mano de la muerte.
Ya Basbeli hace alto, al ver tomado
El paso, y con desdén la fuerza mira;
Y así como á enemigo despreciado,
Sin expugnarle, á que se rinda tira,
Envía un tambor y habiéndole intimado
Con imperiosa voz, ardiendo en ira,
Quiñones que avanzado está en la cuesta
Á un arcabuz le encarga la respuesta.
Muerto el tambor, el campo se conmueve
Y á tropas se encamina á la venganza,
Que la estrechez del sitio, aunque se mueve,
No permite subir en ordenanza;
Quiñones con su escuadra estragos llueve
Sobre el que más intrépido se avanza,
Y á balazos hiriendo y derribando,
Como viénen subiendo van rodando.
Pero, por más que el paso les defienden
Las armas y veredas que se estrechan
Y en precipicios descolgadas penden,
Sobre una y otra oposición repechan,
Con sus balas abrir camino entienden
Por donde ellas sus personas flechan,
Yendo subiendo como por escalas
Hasta donde no llegan pies ni alas.

Retírase el Quiñones, acosado
De todo el campo inglés, al oir la seña
Que á recoger le toca, espaldeado
De su acero y de una y otra peña.
Basbeli al escuadrón más avanzado
Que audaz asalte la trinchera empeña,
En sus puestos Don Diego los recibe
Por si en dando la carga alguno vive.
Rompe el furor horrísono de Marte
Á bramidos el viento y la campaña,
Y uno y otro por una y otra parte
En humo, en sangre y en horror se baña,
Chocan las balas que el rencor reparte,
Batallando entre sí con igual saña,
Y la sangre en la tierra, al encontrarse,
Pugna segunda vez por no mezclarse.
Pisando muertes, al recinto arriban
Que defienden los fuertes castellanos,
Unos en otros por subir estriban,
Dando aún antes de entrar el pie en sus manos,
Hechos piezas y aún átomos derriban
Del rudo rebellín tantos britanos,
Que pueden, si quedaran descubiertos,
Formar nuevas trincheras de los muertos.
Aquellos pocos que quedaron vivos,
Conociendo el estado en que se miran
Sin gente y cabos á su honor furtivos,
Se desparecen más que se retiran,
De el esfuerzo de Amaya fugitivos,
Y el de Quiñones que en su daño admiran,
Y el de flamenco capitán Enrique
Que guarda el puesto cual pudiera un dique.
Sin dar tiempo al descanso, se presenta
Otro escuadrón á dar segundo avance,
Y repitiendo la primer tormenta,

Pasa al conflicto de el postrero trance.
Procura hacer el que subir intenta,
Al enemigo que le aguarda lance,
No hallando claro para entrar, se estrecha
Á abrir por el contrario pecho brecha.
Los defensores, sin dejar entrada,
Rebaten los asaltos con firmeza,
Midiendo pica á pica, espada á espada,
Fuerzas, agilidad, valor, destreza;
El Amaya de cada cuchillada
Se lleva á cercén brazos ó cabeza,
Parte cuerpos á tajos y á reveses,
Por matar más va duplicando ingleses.
Él y Quiñones corren la trinchera
Y, armados los aceros de sus brazos,
Á cuantos con veloz planta ligera
Suben, arrojan muertos ó en pedazos:
Como el odio en los pechos persevera
Vivo aún, disueltos los vitales lazos,
Cadáver hay que al contendor ceñido,
Sin soltarle, tras sí le lleva asido.
Mal heridos, deshechos, rechazados
De la empresa segunda vez desisten;
Feroz Basbeli, al verlos derrotados,
Forma de los mejores que le asisten
Otro cuerpo mayor que los pasados,
Y de refresco por tercera embisten
Á los que sin vigor de tanta herida
Porque matan se cree que tienen vida.
El tesón con que diestros manejaron
Las armas que constantes mantuvieron,
Si con el plomo ingleses derribaron,
Al peso de jugarlas se rindieron.
¡ Qué mucho, si seis horas dispararon
Sin cesar, y la ley las armas dieron

Que se quejase el brazo fatigado
Si está el mosquete de servir cansado !
Sin embargo el Amaya los previene,
Diciendo: Aunque dos veces resistido
Habéis al mismo que á embestirnos viene,
Si no vencéis, no basta haber vencido.
¿ Quién es el que española sangre tiene
Que, hasta después de muerto, esté rendido ?
Y aun así de el espíritu en el hueco
Queda latiendo de el valor el eco.
No tan veloz vibró rayo el Tonante
Á resolver Titanes en ceniza,
Ni disparó preñada nube errante
Tan espesas las balas que graniza,
Como despide el escuadrón volante
Volcanes que la cólera organiza,
Y como en cada fulminante esfera
Se desata en diluvios la trinchera.
Llegan, asaltan, trepan, rompen, rajan,
Caen rechazados, vuelan impelidos,
Suben, y con los nuestros se barajan
Entre heridas y muertes confundidos ;
Ya ceden unos, otros se aventajan,
Ya vuelven de ceder arrepentidos,
Cual fiera que acosada se retira
Por reforzar, para embestir, la ira.
Cargan con todo el grueso de su gente,
Animados de cabos y oficiales,
Como cuando la súbita creciente
Inunda las campañas á raudales,
Pero el Amaya opuesto á la corriente,
Cual nadador que rompe los cristales,
Detiene el flujo y represando el agua,
Por la trinchera abajo los desagua.
Ve que un inglés una bandera arbola

Sobre ella y, como jara despedida,
La va á romper con gallardía española.
¡ O á cuántos, al pasar, quitó la vida
Con su espada y rodela!, que ella sola
También como su acero es homicida,
Y alférez y, hasta de un revés tajando,
Los fué con la bandera tremolando.
  Quiñones y el Henrique por su parte,
Los últimos esfuerzos alentando,
Hecho el uno Orión y el otro Marte,
Mares de sangre inglesa navegando,
Supliendo fuerzas el valor y el arte,
Los fueron en sus olas anegando,
Y como tempestad que no se aplaca
Los va echando á la orilla la resaca.
  Lánzanlos de una vez con tal fiereza
Que perdió el calidonio su arrogancia;
Cuál mide con los pechos ó cabeza
De la trinchera al suelo la distancia,
Cuál por huir en su temor tropieza,
Cuál siente en retirarse repugnancia,
Cuál herido cayendo y levantando
Paso no puede dar y va arrastrando.
  Descuélganse tras ellos valerosos
Algunos españoles que atrevidos
Dan en su retaguardia, deseosos
De acabar de vencer á los vencidos;
Llegan en la ocasión dos poderosos
Socorros, por los rios detenidos
De Chagre y Pequeni, dejando rotos
Con pecho audaz sus diamantinos cotos.
  Adelántase á todos el Agüero,
Y al ver que sólo viene á ser testigo
De la fuga, y que no puede su acero
Seña alguna llevar de el enemigo,

Lo intenta y en su alcance con ligero
Pie y con la gente que llevó consigo
Le embiste, haciendo de su esfuerzo alarde,
Enmendando el haber llegado tarde.
Mas no tanto que alguna desmandada
Bala faltase para herirle un brazo;
Bien que él antes á golpes de su espada
Con muchas muertes costeó el balazo.
Al fuerte en este tiempo de aviada
Llegaron el Çallejo y el Suazo,
Y con todo el socorro el presidente
Que del alcance retiró la gente.
Bástale al anglo (dice) la aspereza
De caminos, quebradas y repechos
Para que se consuma en su rudeza,
Y lleguen á los últimos despechos,
Vadeando á los montes la maleza,
Y á los rios el agua hasta los pechos.
Débese, cuando huyendo se maltrata,
Al enemigo hacer puente de plata.
Y así fué; pues el tercio á penas llega
De la gente que entró, deshecha y rota,
Adonde el Draque estaba que con ciega
Ira abomina tan infame nota;
Á la facción, en que entendía, se niega
Que era á prestar por Chagre su derrota,
Dando (frustrado el fin de aquella guerra)
Con su persona y su esperanza en tierra.
También no haber podido vencer siente,
Ó domar á los negros cimarrones
Que, del monte abrigados, con su gente
De leopardos pelearon como leones,
Haciendo al dia y á sus tropas frente
De sombras animados escuadrones,
Sólo rendir pudiera estos palenques,

A llevar de sus amos los rebenques.
  Fuera de sí, varios asaltos fragua
Y á todas partes acomete ciego,
Embárcase al Escudo de Veragua,
Y sin hacer facción, se vuelve luego,
Entra y sale también por Nicaragua
Á Puerto Belo á quien le pone fuego,
Y como can herido del rechazo
Muerde la piedra, á no poder el brazo.
  Allí de sus desgracias oprimido,
De sus muchos achaques aquejado,
Murió aquel monstruo de la mar temido,
En sus soberbias olas sepultado;
Murió con él su nombre, su apellido,
Su valor, de sus hechos infamado;
Murió la fama del mayor pirata,
Y murió su ambición, que es quien le mata.
  Este fin tuvo aquella grande armada
Cuyo gran peso hizo gemir las olas,
Y á las americanas engolfada
Fué triunfo de las armas españolas;
Por ruinas de esta Troya destrozada,
Cinco esqueletos, cinco velas solas
Volvieron á Plemua á salvamento
Á servir de padrón á su escarmiento.

(C. XI., 2 *et suiv.*)

APPENDICE

Pour compléter notre étude, nous voulons ajouter quelques notices sur un livre que nous n'avons pas pu consulter en Europe. C'est un curieux poème sur les guerres du Chili intitulé :

Compendio historial del descubrimiento, conquista y guerra del reyno de Chile, con otros dos discursos. Uno de Avisos prudenciales en las materias de gobierno y guerra. Otro de lo que católicamente se debe sentir de la Astrologia Judiciaria. Dirigido al Exmo. Sr. Conde de Chinchón, Virrey destos Reynos del Pirú, Tierra Firme y Chile. Compuesto por el capitán D. Melchor Xufré del Águila, natural de la villa de Madrid. (Lima, Gómez Pastrana, 1630, in-4).

L'unique exemplaire de cet ouvrage se trouve dans la John Carter Brown Library à Providence (R. I.), États-Unis. M. Pascual Gayangos, ancien possesseur de ce volume, en a donné une description dans les notes à la traduction espagnole de Ticknor. M. Menéndez Pelayo cite le *Compendio historial* dans son *Antologia de poetas hispanoamericanos,* mais sans l'avoir vu, et enfin M. Toribio Medina a donné quelques notices biographiques

sur Xufré del Aguila dans la *Biblioteca hispano-chilena.*

Les trois « discursos » de ce volume ne sont que le commencement d'un long poème intitulé *Coloquio sentencioso de Provecto y de Gustoquio.* L'auteur mourut probablement sans l'avoir terminé car il dit dans la préface qu'il craignait, à cause de son âge, de ne voir aucune partie de son livre imprimée s'il entreprenait la publication de l'ouvrage en entier.

Le premier « discurso » commence par un résumé de l'histoire du Chili écrit dans la forme d'un dialogue entre Provecto, vétéran des guerres du Chili, et Gustoquio, qui a fait la guerre de Flandre. Dans le cinquième chapitre, Provecto fait mention de Drake, en racontant les événements du gouvernement de Rodrigo de Quiroga. Les Espagnols avaient remporté une victoire sur les Araucans qui,

andavan de hambre ya apretados
Y con necessidades oprimidos
Tanto que se tenía por muy *incierto*[1]
Que desta vez la guerra se acabara;
Mas Dios, cuyos secretos son profundos
Y á toda humana ciencia inescrutables,
Permitió que en un punto se perdiesse
Lo que en años se avía trabajado,
Y por un accidente bien·ligero,
Y fué que entró en la costa aquel pirata,
Francisco Draque, de notoria fama,
Y aviéndose tenido nueva cierta
De que surto se hallava, muy de espacio,

1. Incierto, ms. ; nous croyons devoir corriger, *cierto.*

En el puerto cercano, á Santiago
Que de Valparaiso tiene nombre,
Los vecinos y gente que tenían
Allí sus casas y de verlas mucho
Desseo, más que rezelo de perderlas,
Aclamaron con un orgullo grande
Que bajar los dexasse á su defensa,
Mostrándose admirados de un sucesso
Tan nuevo como nunca imaginado.
Bajó el Governador, que ya estaría
Cansado con la edad, de guerra tanta,
De su casa y hacienda ausente y lejos,
Y bajando consigo de la gente
Más luzida del campo, enflaquecióle
De suerte que los indios, conociendo
Esta ocasión, pusieron mayor fuerza
En procurar del todo deshacerle;
Y assí quando otra vez le acometieron,
Estando por cabeça el valeroso
Bernal, Maesse de Campo, fué gran prueva
De su mucho valor, el no perderse.
Con lo qual pareciéndole à Quiroga
Que para campear fuerças mayores
Eran ya menester que las que avía,
Mandó se reforçassen las fronteras
Con alguna y pasasse lo restante
Á la guerra de arriba que en Ossorno
Avía dos años ya que biva andava.
Dende á poco murió y dexó nombrado
Á Martin Ruiz, su yerno, por cabeça.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
Préface	VII
Bibliographie	IX
Introduction	I
Résumé de la vie de Drake	5
La Dragontea	13
San Juan de Lua	65
Le Tour du Monde	69
L'Argentina	69
Armas antárcticas	79
Guerras de Chile	124
Lima fundada	126
Carthagène	133
Elegías de varones ilustres	133
Romance	136
Cadix	139
Cancion	139
L'Invincible Armada	145
Sonnet	146

La Contre-Armada. 149
Romance. 149
L'Expédition de Richard Hawkins.. . . 153
L'Arauco domado.. 153
L'Araucana.. 157
La Sátira beltraneja. 167
La Dernière expédition de Drake.. . . 193
L'Esdrujulea, etc.. 193
Romance. 198
Vida de santa Rosa. 215
Appendice. 259

Vu et admis a soutenance :
Le 13 juillet 1905.
Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris,
A. CROISET.

Vu et permis d'imprimer :
Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,
L. LIARD.

CHARTRES. — IMPRIMERIE DURAND, RUE FULBERT.

ERRATA

P. 34, *n.* 1. Il faut lire : *Viaje del Parnaso.*

Dans la *Vida de Santa Rosa*, on a omis quelques octaves contenant des amplifications inutiles qui retardent le récit. Voici la liste : *p.* 223, *l.* 8, 12 *oct.* ; *p.* 225, *l.* 34, 3 *oct.* ; *p.* 226, *l.* 8, 3 *oct.* ; *p.* 231, 3 *oct.* ; *p.* 232, *l.* 33, 1 *oct.* ; *p.* 233, *l.* 22, 1 *oct.* ; *do.*, *l.* 30, 4 *oct.* ; *p.* 234, *l.* 16, 12 *oct.* ; *p.* 248, *l.* 8, 3 *oct.*

P. 226, *l.* 9. Il faut lire : *capitana* ; *do.*, *l.* 13, *espíritu.*

P. 229, *l.* 23. Il faut lire : *cogiéndolos.*

P. 238, *l.* 12. Il faut lire : *19.*

P. 249, *l.* 4. Il faut lire : *zarzal.*

CHARTRES. — IMPRIMERIE DURAND, RUE FULBERT.

Stanford University Libraries
3 6105 004 894 288

PQ
6098
H5R3

STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
CECIL H. GREEN LIBRARY
STANFORD, CALIFORNIA 94305-6004
(415) 723-1493

All books may be recalled after 7 days

DATE DUE

F/S JUN 0 1 2001
JUN 0 6 1994
JUL 0 1 2002
MAY 1 9 2002